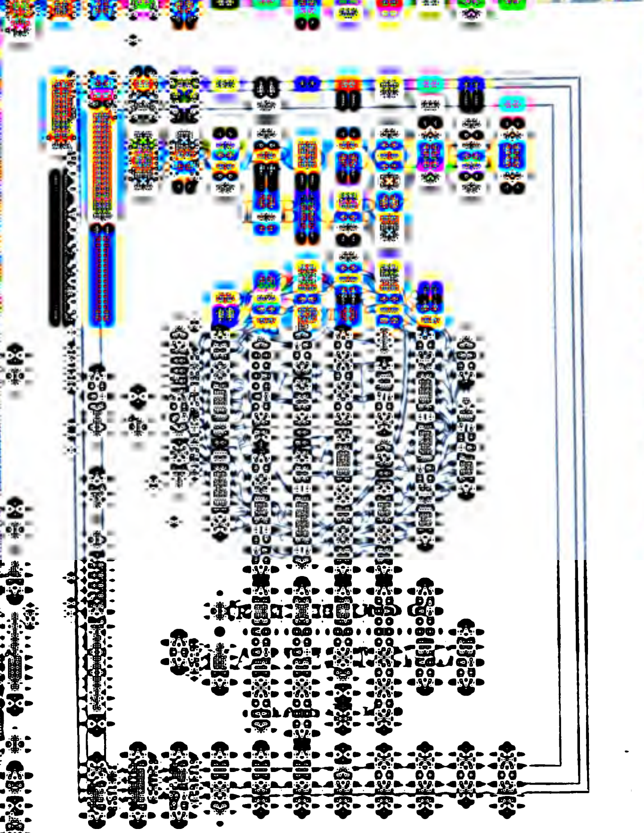


[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

VOYAGE
EN AUTRICHE, EN MORAVIE ET EN BAVIÈRE.

FAIT

À LA SUITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1809;

PAR LE CHEVALIER C. L. CADET DE GASSICOURT,

Pharmacien, Docteur de la Faculté des sciences, membre de la Légion d'honneur, associé libre des Académies de Madrid, de Florence, de Turin, de la Société Philotechnique de Paris, etc., etc., etc.

AVEC UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE DE 1809 EN AUTRICHE, ET DES PLANS DE BATAILLE D'ESSLING ET DE WAGRAM.

Cui *mores hominum multorum vidit et urbes.*

PARIS,

CHEZ L'HUILLIER, Libraire, rue Serpente, N.° 16.

1818.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

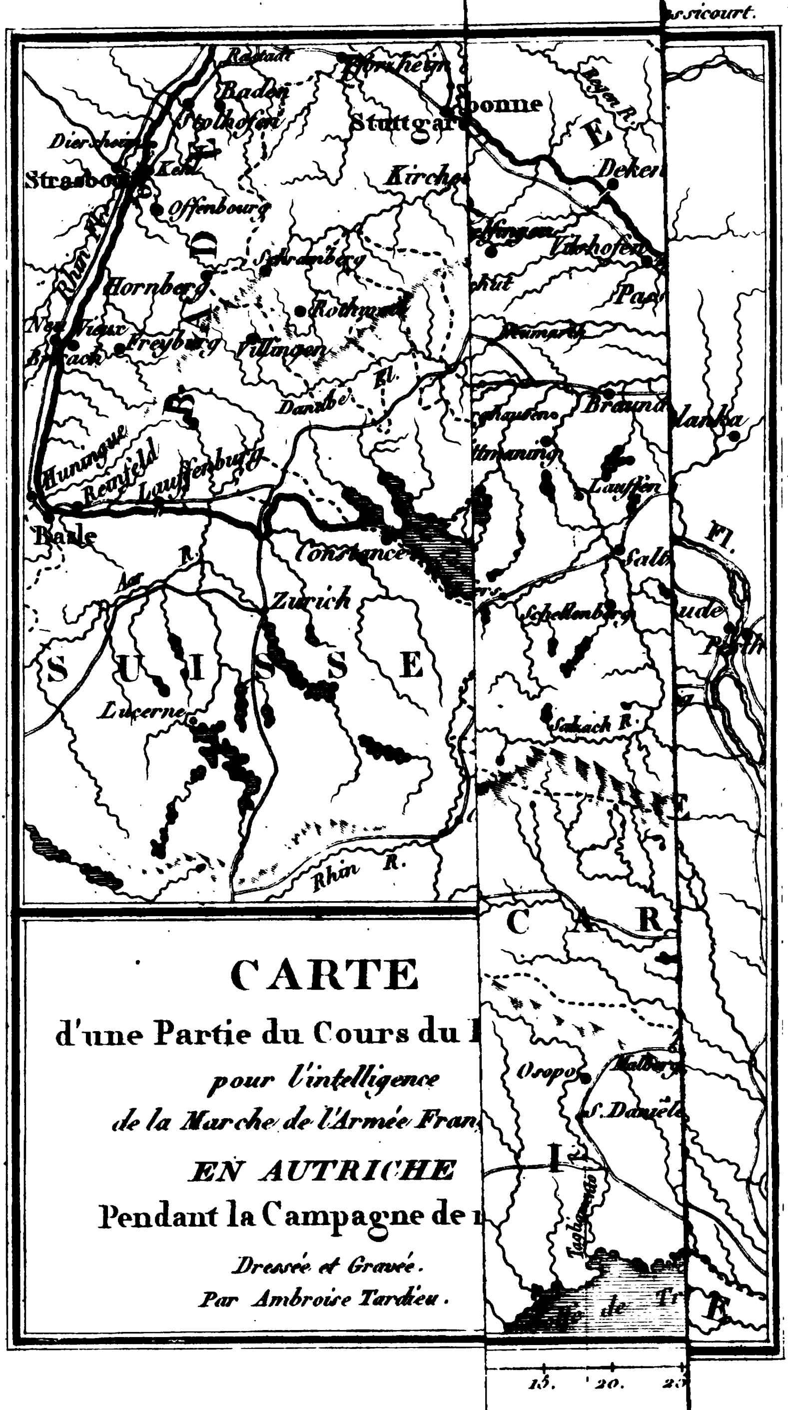
APPELÉ pour la première fois auprès de Napoléon, le suivant par devoir à la tête de son armée, j'ai senti les avantages de ma position. Tout est historique dans cet homme extraordinaire : les moindres faits sont précieux, et beaucoup de circonstances intéressantes échappent à la plume de Clio. Pour ne rien perdre des souvenirs que me préparait la conquête de l'Autriche, j'avais résolu d'écrire tous les événemens dont je serais

témoin; mais j'ignorais les difficultés qui m'attendaient. Forcé de marcher quand j'aurais voulu m'arrêter, de m'arrêter quand j'aurais désiré m'écarter pour faire une observation; souvent privé des objets nécessaires, trompé par les récits contradictoires, étourdi par le tumulte des camps, ignorant la langue du pays que je parcourais, ne voyant que ce qu'on me permettait de voir, comment lier entre eux les événemens, en reconnaître les causes, en déduire les conséquences? Il m'était impossible de rédiger un voyage régulier ou de tracer l'histoire de la guerre. D'un autre côté, l'épouvante qui précède une armée, la dévastation qui la

suit, ne me laissaient pas les moyens d'étudier les mœurs de nos ennemis, les productions naturelles et industrielles de leur pays. Que pouvais-je faire ? recueillir des renseignemens imparfaits, peindre des scènes isolées, conserver des aperçus fugitifs, jeter sur le papier des notes incohérentes; mais ces notes, ces aperçus, ces scènes fourniront peut-être un jour des matériaux à l'histoire. Ce journal, tout incomplet, tout décousu qu'il sera, ne renfermât-il qu'une page intéressante, ou utile, je me saurai gré de l'avoir écrite. Dans un style négligé, dans un désordre apparent, je serai plus rapide et je paraîtrai du moins original. Des faits et des

sentimens, voilà ce que je m'efforcerai de reproduire pour mon agrément personnel; puissent mes lecteurs y trouver de l'instruction ou du plaisir (1).

(1) Cet ouvrage était écrit en 1812, tel qu'il paraît aujourd'hui. Le lecteur, au fait des événemens qui ont eu lieu depuis, connaît les motifs qui ont empêché de publier plutôt ce voyage.


CARTE
d'une Partie du Cours du
pour l'intelligence
de la Marche de l'Armée Fran
EN AUTRICHE
Pendant la Campagne de
Dressée et Gravée.
Par Ambroise Tardieu.
Strasbourg
Kehl
Baden
Stuttgart
Kirchen
Offenbourg
Hornberg
Rothweil
Villingen
Freyburg
Huningue
Rheinfeld
Lauffenburg
Basle
Danube Fl.
Constance
Zurich
Lucerne
S U I S S E
Rhin R.
Aar R.
Regen R.
Deken
Pass
Braunau
Lauffen
Schellenberg
Salzach R.
Osopo
S. Daniele
Tagliamento
C A R
15.
20.

VOYAGE
EN AUTRICHE, EN MORAVIE ET EN BAVIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Strasbourg. — Kell. — Arrivée de Napoléon à l'armée. — Ouverture de la campagne.

UNE des plus belles routes de France est celle qui conduit à Strasbourg. On ne peut voir, sans étonnement, les richesses agricoles des départemens que traversent la Marne et la Meuse : je n'ai pas remarqué une seule chaumière depuis Meaux, aucun champ négligé. On admire les plus beaux pâturages. La quantité énorme d'engrais qu'amassent les agriculteurs prouve l'abondance, et assure la fécondité de ces pays : aussi les Champenois et les Lorrains sont-ils sains, vigoureux et assez bien vêtus; mais leurs chevaux, leurs bœufs et leurs vaches ne sont pas d'une belle espèce;

les chevaux, surtout, ont souvent l'air dans la Lorraine, de descendre de celui de l'Apocalypse, ou du maigre coursier de Don Quichotte.

Jusqu'à Saint-Dizier, les vignes de la Champagne offrent toutes des ceps très-minces, taillés à six pouces de terre. Depuis cette ville jusqu'à Strasbourg l'aspect des vignes change, les ceps sont forts, s'élèvent en deux branches qui ont la forme d'un V, ou en un seul jet qui serpente jusqu'à deux pieds environ. Le sarment de l'année précédente est recourbé sur lui-même, et chaque pied de vigne a l'air d'un collet à prendre des lièvres. Si M. Cadet Devaux connaît cette culture, universellement adoptée en Lorraine et en Alsace, il peut en tirer des conséquences utiles à son système de l'arqûre des arbres.

D'Epernay à Strasbourg je n'ai pu voir, sans affliction, la multiplicité des croix récemment plantées par la superstition : il n'y a pas un village, pas une vigne, un champ, un embranchement de route qui n'offre un énorme crucifix. La plupart de ces petits monumens religieux sont en pierre et soigneusement sculptés. Un seul propriétaire, dans un faubourg de Nancy, avait remplacé la Vierge, qui était

dans une niche sur sa porte, par un buste de Napoléon, avec cette inscription : *A Bonaparte, sauveur de la République.* Bonaparte et la République ! cette association de mots m'a paru singulière.

Dans la même ville, on a mis, sur l'arc de triomphe qui sert de porte au palais de Stanislas, de belles et bonnes devises ; mais on a mal effacé les anciennes, de manière qu'on lit distinctement *Imperatori*, liberté, *pacifico principi*, égalité, *victori* ; ce galimatias rappelle deux époques bien différentes.

Aucun préfet des départemens que j'ai traversés n'a mis à exécution le décret sur la mendicité. A chaque poste, à chaque montagne, on est fatigué du bourdonnement des nombreux mendians valides ou infirmes qui accourent et environnent les voitures. Le péristyle des églises en est rempli. Ces misérables appellent *monseigneur*, *mon général*, le plus mince officier ; mais, dût-on priver les braves à épaulettes de quelques jouissances, on devrait épargner au voyageur cette importunité.

Si l'on remarque avec plaisir la construction solide, élégante et pittoresque de la plupart des villes et villages de la Champagne et

de l'Alsace, on est fâché de voir que dans ces provinces on ne sache pas encore couvrir les maisons. Partout on emploie la tuile creuse disposée en gouttières. Rien n'est plus lourd et n'est moins agréable. Il paraît que le vent dérange souvent la disposition de ces tuiles ; car, pour les maintenir, on charge de pierres le bord de ces toits, au risque de tuer les passans.

A Nancy, Lunéville, Phalsbourg et Saverne, les rues principales sont pavées en cailloux roulés de la grosseur d'un citron au plus. On emploie le ciment à chaux pour ce pavage, qui est d'une solidité étonnante, assez agréable à la vue, favorable au roulage des voitures légères, mais très-fatigant pour les piétons.

On trouve dans les forêts de la Lorraine beaucoup de poudings. La pierre avec laquelle on construit les édifices est un sable ou gravier rose ou rouge agglutiné, et formant trois variétés distinctes. L'une est d'une finesse et d'une dureté extrêmes ; on en fait des meules à aiguiser ; l'autre est aussi tendre que du grès ; la troisième est schisteuse et micacée ; elle se divise en feuillets ; mais elle conserve beaucoup de consistance. Ces trois espèces ont

servi à la construction de la cathédrale de Strasbourg, dont la parfaite conservation est merveilleuse.

STRASBOURG.

C'EST une rencontre fort agréable qu'un bavard instruit, quand on peut le faire jaser sur un sujet qui intéresse, et qu'on peut le quitter à volonté. J'ai eu ce plaisir avec M. Lenoir, notre hôte, qui n'a pas de plus douce occupation que de raconter aux étrangers tout ce qu'il sait sur la ville qu'il habite. « Nous comptons, m'a-t-il dit, quarante-sept à quarante-huit mille habitans à Strasbourg, non compris la garnison. Notre commerce consiste en tabac, en orfévrerie, en liqueurs. Nous avons aussi une très-belle fabrique d'armes. Strasbourg est l'ancienne Argentora des Romains, détruite par Attila, et rebâtie par les fils de Clovis, sur la route de France en Germanie. Je fais cette remarque, monsieur, parce que le nom de *Strasbourg*, composé de *Stratz* et de *Burg*, veut dire ville sur le grand chemin : aussi a-t-on donné ce nom à d'autres communes. Il y a un Strasbourg en Pomé-

ranie, un en Prusse, et un en Carinthie. Notre premier évêque fut St. Arbogaste, du tems de Dagobert. En 1529, le peuple embrassa la réforme de Luther, nomma un sénat, et chassa les prêtres et les religieuses qui se conduisaient fort mal : mais, en 1550, *Erasme de Limbourg*, protégé par Charles-Quint, rentra dans la cathédrale, et nous rapporta la messe après avoir transigé avec les Luthériens. A la mort de l'Empereur, ce prélat eut peur, et se retira en Basse-Alsace. Jusqu'en 1681 il y eut une guerre assez vive entre les deux églises ; enfin l'évêque remonta sur son siége pour n'en descendre qu'à l'époque de la révolution française.

« Vous verrez dans Notre-Dame, ajouta M. Lenoir, les débris de la fameuse horloge, ou comme on dit ici, du fameux horloge qui indiquait autrefois les heures, les minutes, les mois, les jours, les fêtes, les vigiles, les éclipses, les phases de la lune, les révolutions du zodiaque, et beaucoup d'autres belles choses. Tout cela est brisé. Thomas Corneille attribue ce chef-d'œuvre à Copernic, c'est une erreur : l'horloge fut fait en 1573, et Copernic était mort en 1543. »

Quoique Strasbourg soit près d'un grand

fleuve et qu'une rivière le traverse, on n'y boit que de l'eau de puits : elle est fort pure (1).

A l'hôpital civil on garde du vin de cent ans, et l'on y conserve, depuis cent trente ans, du blé dont on fait quelquefois un peu de pain pour satisfaire les curieux.

(3 *avril*). — Nous avons salué le printems le jour de mon départ, et la verdure qui commençait à revêtir nos promenades. La nature a bien changé d'aspect. Il neige ici depuis trente-six heures. Les *montagnes Noires*, qui sont devant mes fenêtres, sont maintenant les montagnes blanches. La ville était hier d'une tranquillité extrême : elle est aujourd'hui très-agitée. Les troupes passent et repassent, arrivent et partent : on ne rencontre que des équipages remplis de généraux, d'aides-de-camp.... *Le Maître n'est pas loin.*

— Je ne m'étonne pas qu'un grenadier, dans un transport d'enthousiasme, ait aiguisé son sabre sur le tombeau du grand Maurice. Le

---

(1) On remarque la même chose à Orléans et à Cologne. Les connaissances chimiques modernes n'ont pu détruire encore le préjugé qui fait croire aux habitans de ces villes que l'eau des fleuves rapides est moins saine que celle des puits et citernes.

mausolée du maréchal de Saxe mérite sa réputation. Ce héros, qui descend dans la tombe avec calme et majesté, tandis que la France se désole, inspire la plus juste admiration. On doit savoir gré au citoyen qui, sous le règne de la terreur, a masqué ce mausolée avec du plâtre et des emblêmes civiques, pour le soustraire au vandalisme de l'armée révolutionnaire.

J'ai monté ce matin sur la flèche du Munster, (la cathédrale). Sa hauteur est à peu près double de celle des tours de Notre-Dame : on compte six cent cinquante-huit marches, qui équivalent environ à cinq cent soixante-quatorze pieds. Cet édifice, regardé comme une des merveilles du monde, est vraiment étonnant par sa légèreté. Il est sculpté à jour, comme de la dentelle, et il date des premiers siècles de la monarchie. J'ai observé beaucoup de restaurations modernes, et j'ai su que son entretien seul coûtait au département vingt-quatre mille francs par an. Le tonnerre tombe dessus quinze à vingt fois par an, le dégrade en partie, et les physiciens de Strasbourg n'ont pu trouver encore le moyen de le munir d'un paratonnerre.

J'avais admiré sur la Roche-Moret, en Bour-

gogne, une très-belle vue; mais elle n'approche pas du tableau que l'on découvre en regardant la terre du haut de la flèche. L'horizon a quinze ou vingt lieues de rayon, ce qui fait près de cent lieues d'étendue : on voit une partie du cours du Rhin, la Souabe, la Forêt Noire, les Vosges, Kell, Rastadt, Offembourg.....

Une rose de vents m'a montré la ligne qui se dirige vers Paris : j'ai salué ce point de l'horizon où tendent tous mes vœux, où sont toutes mes affections; ensuite, montant le plus haut que j'ai pu, j'ai gravé avec la pointe de mon épée, sur l'endroit le plus élevé, le nom de mes enfans, de mon ami, et le mien.... Pourquoi ai-je suivi cet usage ? quel plaisir ai-je trouvé à tracer cette inscription ? Je ne puis m'en rendre compte; mais ce plaisir était réel.... Sterne ferait un chapitre là-dessus.

La société du CASINO m'a galamment offert mes entrées. Cet établissement est un club où la politique se borne à la lecture des journaux, vaste appartement loué par une centaine de négocians, propriétaires ou savans, qui s'y rendent tous les soirs pour savoir des nouvelles, faire une partie de billard ou une modeste bouillotte. Le matin on y déjeûne comme dans un café.

Cette société m'a fait connaître plusieurs gens de mérite, qui jouissent ici d'une grande considération. Ce sont des hellenistes, des antiquaires, des minéralogistes et des bibliographes. On y fait grand cas de l'érudition. M. le gouverneur de Strabourg m'a fait remettre, comme une chose curieuse, le catalogue de la bibliothèque du D. Bacler, qui doit être vendue en juillet prochain. Ce catalogue est un *in*-8.° de trois cents pages.

Le savant qui m'a le plus intéressé ici, est M. Cadet, directeur des contributions. Il a long-tems habité la Corse, dont il a fait un plan en relief, avec une patience admirable : il en a étudié la minéralogie dans les plus petits détails. Les relations d'estime et d'amitié qu'il a eues avec le général Paoli, et avec la famille de Napoléon, fournissent à sa mémoire une quantité d'anecdotes curieuses, qui rendent sa conversation fort intéressante.

On lui a procuré un grand rouleau de papyrus égyptien, qu'il a soigneusement déroulé et copié.

Cet ouvrage infiniment précieux, dont il a bien voulu me donner une copie, exercera long-tems les savans qui cherchent la clef des hiéroglyphes. Sans prétendre expliquer les

peintures de ce monument, M. Cadet dit que si, d'après certains passages de Critias de Timée, d'Hérodote, de Plutarque, de Diodore de Sicile, d'Horapollon, de Marcellin, etc., on voulait se livrer à des conjectures plus ou moins probables; on verrait dans ce papyrus de neuf mètres de long, 1.° une initiation aux mystères d'Isis et l'épreuve du sang subie par le récipiendiaire; 2.° un code de lois; 3.° une époque astronomique dont parle Hérodote (Euterpe, liv. II, pag. 230. Lyon, 1550); 4.° l'époque de l'inclinaison de la terre et de son premier balancement des signes méridionaux aux signes septentrionaux; 5.° l'image des douze mois, dont trois sont accélérés par une crise particulière du globe; 6.° la division du cours de la lune en quatre parties de sept jours chacune : mais il pense qu'on doit suspendre son jugement jusqu'à ce que l'étude de beaucoup d'autres monumens puisse fournir quelques certitudes sur les élémens du langage hiéroglyphique.

M. Cadet, que je crois mon parent, et qui m'a reçu comme tel, joint à des lumières très-étendues la plus belle âme : il vit dans son intérieur comme un patriarche, tendrement chéri de sa fille, estimé, respecté de tous ceux qui

le connaissent. L'esprit de justice qui le dirige lui a fait entreprendre un travail immense. C'est une table de proportion, en deux volumes *in-4.o*, et contenant plus de cent mille calculs pour connaître ce que chaque propriété peut devoir à l'état, en raison de sa position, de sa nature, de sa valeur, et de son revenu effectif et non présumé. Enfin, cet ouvrage est, pour ce département, un cadastre si parfait, que le pauvre comme le riche ne paye pas un centime de plus que ce que la loi exige de lui.

M. Cadet a fait des recherches très-curieuses sur l'histoire fabuleuse. Cet écrivain ne serait pas déplacé dans la troisième classe de l'Institut. Il m'a présenté à la société des sciences de Strasbourg, qui a bien voulu m'admettre au nombre de ses membres. J'y ai lu un mémoire sur la fabrication du tabac et ses falsifications (1).

(5 *avril*). — J'ai visité les deux promenades publiques que l'on a plantées hors de la ville, la Contade et la Robertseau. La première ressemble à nos Champs-Élysées ; dans

---

(1) Ce Mémoire est imprimé dans le 1.er volume du Bulletin de pharmacie, page 263.

la seconde on a construit une belle orangerie, qui sert de salle de bal ou de banquet dans les fêtes publiques. On regrette que ces promenades soient aussi éloignées du centre de la ville. J'ai demandé si l'arbre vert, cité par la Martinière, existait encore; on n'a pu m'en donner des nouvelles. Cet arbre était si considérable, que l'on avait posé sur ses branches vingt tables de quatre à cinq couverts chacune.

(6 *avril*). — On m'a fait voir le cabinet de minéralogie de M. Mathieu, banquier. J'y ai remarqué de très-belles roches composées, et de beaux échantillons des minéraux nouvellement découverts, tels que le chrôme, le tellure, le tungstène, le molybdène, etc., des feld-spaths magnifiques, et une pépite d'or d'un volume considérable.

Les Strasbourgeois ont peu de goût pour la comédie, sans doute parce que la langue française est moins parlée dans cette ville que la langue allemande; aussi la salle de spectacle, construite provisoirement dans une vieille église, est-elle fort laide, et la troupe médiocre. On a commencé à élever un théâtre près de la préfecture; l'édifice est déjà fort avancé; mais il ne s'achève pas, et les fonds manquent,

dit-on, pour le temple de Thalie : heureusement ils ne manquent point pour les objets utiles.

On m'avait dit que Strasbourg renfermait un grand nombre de prêtresses de Vénus, remarquable par l'élégance de leur taille et la douceur de leurs manières. J'ai été fort étonné de n'en point apercevoir au spectacle, au concert public, aux promenades, ni dans les rues marchandes. « Nous avons des mœurs ici, me dit un médecin de la ville, et nous ne permettons pas le commerce ostensible des charmes et des plaisirs, commerce qui a tant de vogue à Paris. Nos prostituées sont obligées d'être décentes quand elles sortent, et l'œil d'un étranger les distingue difficilement. Cependant elles fourmillent dans Strasbourg comme dans toutes les villes de garnison. Dès l'année 1495 il y avait ici soixante maisons de débauche; il s'en établit jusque dans la tour de la cathédrale. Un décret du magistrat les en expulsa en 1521. Les femmes publiques qui s'y trouvaient étaient nommées *munster schwalbe*, c'est-à-dire, les hirondelles de l'église.

Le Vendredi-Saint, j'ai assisté au grand concert spirituel, qui s'est donné dans une salle consacrée à ce genre de spectacle; jamais

je n'avais entendu chanter de l'allemand. On a exécuté à grand chœur une scène tirée de la Bible ; j'ai cru qu'on avait parodié la scène de l'éternueur et de l'endormi du Barbier de Séville : toutes les fois que j'entendais des *sittlick*, des *aschicht*, je leur disais, Dieu vous bénisse ! Messieurs les Allemands m'ont paru mettre beaucoup de précision dans les morceaux d'ensemble ; ils exécutent assez bien les symphonies, les concerto, mais ils m'ont paru aimer beaucoup le bruit ; leur exécution est forte et sèche. Ils brodent assez mal les points d'orgue ; rien de moëlleux, de gracieux ; ils cherchent à étonner, non à plaire..... Au reste il ne faut pas juger la musique allemande par un concert de Strasbourg, et cette note est bien d'un Parisien.

Il y avait à cette réunion cent cinquante femmes jeunes, et mises avec une sorte d'élégance provinciale. On me dit que c'était l'élite de la ville : je ne pouvais le croire ; je n'en ai compté que deux qu'on puisse appeler jolies. Disons, pour la beauté des Allemandes, ce que nous avons dit de la musique ; ne la jugeons pas par le sexe de Strasbourg. Ce sexe est remarquable par la largeur de ses pieds ; cela tient, dit-on, à la manière dont la ville est pavée.

Il est impossible à un Parisien qui visite Strasbourg pour la première fois, de ne pas se croire en pays étranger. Quoiqu'il y ait cent vingt-cinq ans (1) que l'Alsace soit réunie à la France, les Alsaciens n'ont encore de français que le nom. Leur langage, leurs habitudes, leurs goûts, sont germaniques; tant il est difficile de changer les mœurs d'un peuple! Cette expérience ne corrigera pas les souverains qui vendent leurs sujets comme on vend des troupeaux, sans savoir de combien de principes et d'élémens se compose ce qu'on appelle *patrie*.

(7 *avril.*) — Depuis trois jours il gèle à 3 et 4 d.e — o.; en récompense, messieurs les Allemands, qui ont une sainte horreur pour les cheminées, allument dans leurs appartemens des fourneaux de fonte qui en élèvent beaucoup trop la température, et donnent des maux de tête violens. Ils n'ont de thermomètres qu'à l'extérieur de leurs fenêtres : je ne conçois pas comment tout le monde ne meurt pas ici de catarrhes, d'apoplexie, ou de péripneumonie. J'ai visité ce matin la citadelle, l'arsenal et les fortifications : tout cela peut être admirable

---

(1) C'est en 1684.

pour un Vauban; cela ne m'a paru qu'étonnant. Que de peine les hommes prennent pour se détruire! J'ai compté des milliers de bouches à feu, de toutes les formes et de tous les calibres. Si les autres villes fortes en contiennent autant en proportion de leur importance, la France possède plus de cuivre en canons que le monde entier en casseroles. Ces dernières, dont l'utilité est généralement reconnue, vont me servir de transition pour parler des belles carpes du Rhin si recherchées des gastronomes. Je leur ai rendu visite ce matin chez leur propriétaire, M. Hirschel, à Finckwiller. Ce poissonnier négociant les nourrit, les élève dans des réservoirs pratiqués sur l'Ill, petite rivière qui baigne Strasbourg. En provision ictyophagique, je n'ai rien vu de plus beau que ces carpes énormes, dont quelques-unes ont vécu plus d'un siècle. Il y en a qui pèsent vingt-cinq à trente livres : leur prix suit une progression arithmétique comme les glaces et les diamans. On en paye quelques-unes douze, quinze et vingt louis. J'en ai acheté deux pour les envoyer à Paris, et j'ai choisi deux variétés que M. De Lacépède n'a peut-être pas décrites; l'une a la forme de nos carpes de Seine, ronde et oblongue comme une olive, le corps couvert d'é-

cailles brunes et dorées, mais égales en diamètre, excepté vers la queue. L'autre a le corps beaucoup plus large, les côtés aplatis : elle n'a des écailles que près de la tête et le long de l'épine dorsale. Ces écailles sont blanchâtres, argentées, larges comme un petit écu. Le reste du corps est couvert d'une peau verte et blanche, assez semblable à celle des tanches. On nourrit ces poissons six mois de l'année avec des intestins d'animaux et avec d'autres poissons. Les carpes ne mangent plus dans l'automne et dans l'hiver. On nous a montré aussi de très-beaux poissons qu'on appelle *lottes* de Hongrie, et qui se pêchent près de Strasbourg. On nous a dit que M. Hirschel ou ses agens ne se faisaient pas scrupule, quelquefois, de vendre une carpe d'étang bien engraissée pour carpe du Rhin; mais les connaisseurs ne s'y laissent pas tromper.

(9 *avril.*) — J'avais entendu vanter le pont de Kell, et je ne pouvais me faire une idée de sa beauté : il a trente arches, cent quatre-vingts toises de long, et l'on peut, m'assure-t-on, le démonter et le replacer en un jour ou deux. Sa régularité, son étendue, sa solidité et sa légèreté sont admirables. On construit une belle tête de pont pour le défendre; les

fortifications sont déjà fort avancées. Soixante malheureux déserteurs et conscrits réfractaires condamnés au boulet, enchaînés deux à deux par le cou et la ceinture, sont forcés, avec le poids de leurs chaînes, de travailler à épuiser l'eau des fondations du fort que l'on construit. Quand je me suis approché d'eux, ils travaillaient lentement à tourner les chapelets hydrauliques ; mais, dès qu'ils ont vu de la broderie sous ma redingote, ils se sont mis en mouvement, en faisant des efforts redoublés, pour prouver leur zèle à celui qu'ils prenaient pour un général. Je leur ai donné quelque argent en cachette de leur conducteur, et leur activité a continué. Les gendarmes qui les gardent m'ont dit que l'on espérait la grâce de beaucoup d'entre eux, si l'Empereur visitait les travaux (1).

L'émotion que j'avais éprouvée en visitant le mausolée du maréchal de Saxe, n'a point nui au sentiment dont m'a pénétré le tombeau du général Desaix que l'on trouve près du chemin de Strasbourg à Kell. Sur un cénotaphe carré en pierre rose du pays, sont posés un immense bouclier, un glaive et un casque grec de proportion colossale. Quatre bas-reliefs représen-

(1) Cet espoir a été réalisé.

tent la défense du pont de Kell par Desaix, la bataille du Caire et celle de Marengo, où il a trouvé la mort. Son portrait en médaillon et les attributs de la victoire forment le bas-relief du devant; mais aucune inscription ne paraît sur ce tombeau.... Idée belle et grande! Le dernier asile du héros doit être connu de tous ceux qui savent ce que c'est que la gloire. Si l'abbé de M.... était là, il dirait dans son style bourgeois: *à bon vin point d'enseigne*. A quelques pas, et derrière le tombeau qui est entouré d'un petit bois, s'élève une maison d'un seul étage, ornée de colonnes, et destinée sans doute au gardien du monument placé sur le bord de la route.... Que d'idées ce tombeau doit donner aux militaires qui vont porter nos drapeaux dans le centre de l'Allemagne!... Le souvenir des exploits de Desaix.... ses cendres déposées sur nos frontières (1), les honneurs rendus à sa

---

(1) Ce n'est point dans ce tombeau que repose Desaix. Ses restes ont été déposés dans l'hospice du Mont Saint-Bernard. L'Empereur a fait élever un mausolée en marbre blanc dans le chœur de l'église. Il représente le général expirant dans les bras du colonel Le Brun, son aide-de-camp. Ces deux figures sont bien dessinées et d'une belle expression. Mais un hussard, qui

valeur...... la proportion gigantesque de ses armes!!!.....

Je rencontrai sur le pont de Kell un chirurgien militaire fort attentif à regarder un bourg situé à une certaine distance au-dessous du pont. Je lui en demandai le nom. C'est *Diersheim*, me dit-il, c'est l'endroit où Moreau exécuta le passage du fleuve. J'étais alors attaché au corps que commandait le général *Duhesme*. Ce brave officier passa le premier : parvenu sur la rive opposée, à peine avait-il rangé quelques troupes en ligne pour couvrir le point de débarquement, qu'il se vit attaqué par un régiment autrichien. Duhesme fait battre la charge : son tambour tombe mort; il saisit la caisse, la bat avec le pommeau de son épée et

---

tient derrière Desaix son cheval de bataille, tourne le dos et paraît étranger à la scène. Dans ce monument rien ne rappelle la belle campagne d'Egypte de Desaix que les Arabes avaient surnommé *Sultan le juste*.

Il est très-naturel que la reconnaissance élève plusieurs monumens à un grand homme; mais pourquoi lui ériger plusieurs cénotaphes? Ses dépouilles mortelles n'ont pu être déposées que dans un seul tombeau. Les autres sont des mensonges qui font altérer l'histoire.

précède ses soldats en leur criant : *Enfans! à la baïonnette !* Ce beau mouvement décida l'affaire.

Avant de partir pour Donawert, l'Empereur a passé en revue les troupes qui étaient arrivées depuis quelques jours : elles ont défilé dans la cour du Palais. S. M. était au bas du Perron. Lorsque le premier corps de grenadiers a passé devant lui, il a commandé alte, a dit quelques mots encourageans aux soldats, et a posé affectueusement sa main sur la joue du plus ancien grenadier. Cette caresse a été remarquée, citée et a enflammé les troupes. Elles ne demandent que le combat. Un seul geste d'un grand homme a souvent plus d'influence que le discours le plus éloquent.

Il se répand dans le quartier-général un bruit que j'ai peine à croire. On dit qu'après une conférence secrète, les généraux en chef se sont réunis chez l'Empereur, au moment du départ, et qu'ils lui ont déclaré avec franchise qu'ils ne le suivraient dans cette campagne qu'à la condition d'en partager avec lui tous les avantages; que jusqu'à présent les honneurs, les majorats qu'ils avaient reçus n'avaient rien ajouté à leur bonheur, puisque toujours dans les camps, toujours au feu, ils ne pouvaient

jouir du fruit de leurs exploits; qu'en conséquence ils ne se battraient qu'avec la certitude d'obtenir à la fin de la campagne des rangs élevés, des richesses considérables et le repos. On ajoute que l'Empereur les a serrés dans ses bras et leur a tout promis.... Ce traité n'est pas français. Tant de bassesse n'est pas dans le caractère de nos généraux, tant de faiblesse n'est pas dans celui de Napoléon..... *Videbimus infrà.*

10 *avril.*—Il y a peu de villes où l'on soit aussi hospitalier qu'à Strasbourg. Si les habitans n'étaient pas divisés en trois partis par la croyance religieuse, la société serait encore plus agréable; mais les sectes jettent beaucoup de froid dans les réunions : cependant on ne peut s'empêcher d'admirer la retenue des luthériens, la grande tolérance des calvinistes, comme on reconnaît partout la doucereuse hypocrisie des catholiques. Les prêtres sont fort peu considérés dans la ville; ils font beaucoup de mal dans les campagnes. J'ai parcouru les églises le dimanche; je les ai trouvées aussi remplies d'hommes qu'elles le sont de femmes à Paris; cela m'a fort étonné.

La ville est mal éclairée, mal pavée, mal balayée; la plupart des rues sont dépourvues d'inscriptions qui indiquent leurs noms. Il y a

peu d'indigens à Strasbourg : les habitans ont gagné tant d'argent depuis la prohibition des marchandises anglaises, que tout le monde vit dans l'aisance. La moitié de la ville, au moins, fait la contrebande. Presque tous les marchands ont voiture. On compte plus d'une fille qui aura un million de dot, et qui n'aurait pas eu dix mille francs il y a six ans.

13 *avril.* — On nous apprend que les Autrichiens ont passé l'Inn, et ont attaqué nos avant-postes, qui les ont repoussés avec perte. Voilà donc la guerre commencée ! Nous (1) avons l'ordre de partir et d'attendre l'Empereur chez le roi de Wurtemberg. — Notre armée marche sur Ratisbonne.

(1) L'ambulance impériale.

CHAPITRE II.

Bade. — Rastadt. — Stuttgard. — Culte des Cigognes.

(18 *avril.*) Toujours mauvais tems ! Enfoncé dans la neige, je me compare au fou de Bérésof, parcourant les forêts de Sibérie, auxquelles la forêt Noire ressemble beaucoup en ce moment. Dans ma voiture, je souffre peu des frimas, mais beaucoup de la peine qu'éprouvent les pauvres paysans que nous forçons de nous conduire, quand nos chevaux, dans les montagnes et les ravins, refusent le service. Ces malheureux Allemands sont si dociles aux ordres que nous donnons, que nos gens, qui ne sont pas moins obéissans, les appellent *esclaves* (1). Après la plus fatigante journée, si nous leur offrons pour boire, ils prennent notre générosité pour un piége, et refusent obstinément. Ce peuple est plus patient, plus résigné,

(1) *Leibeigen-sclave.*

plus laborieux que les Français; il paraît avoir moins de vivacité et plus de bonhomie.

Les pays de Bade et de Wurtemberg sont très-pittoresques, peu agréables cependant à parcourir dans cette saison, et à la suite d'une armée. Les routes sont trop étroites; mais les Allemands sont d'excellens cochers.

— Les femmes de la Souabe et de ce pays ont de gros cous, parce qu'elles ont l'habitude de porter tout sur la tête, même des baquets pleins d'eau, dont elles ne renversent pas une goutte. On doit en conclure qu'elles sont plus coupables que d'autres quand elles font un faux pas.

— Il n'y a pas une seule maison bourgeoise qui ne soit garnie de paratonnerre. Les pointes ne sont pas en proportion avec les bâtimens. Quelques-unes n'ont qu'un ou deux pieds d'élévation.

— Je reconnais que je suis dans un pays civilisé; j'ai rencontré ce matin deux fourches patibulaires.

— La charpente est très-perfectionnée dans les états de Bade : on ne voit pas en France de bâtimens traités avec ce soin et cette régularité. Tous les bois sont parfaitement équarris et assemblés sans trous, sans obier.

—Le blanchissage domestique est plus parfait

en Allemagne qu'en France. Il n'y a pas une maison bourgeoise qui n'ait pour blanchir, une presse, une calandre et plusieurs ustensiles très-commodes, que nous ne connaissons pas à Paris.

— Dans les états de Bade je n'ai vu que des coqs sans queue : j'ai demandé si on ne leur arrachait pas les plumes ; on m'a répondu que c'était une variété particulière. Ce qui me le fait croire, c'est que j'ai rencontré aussi beaucoup de poules également dépourvues de queue (1).

— Un minéralogiste allemand m'a dit en confidence : « N'oubliez pas que les mines de Volfa en Autriche donnent quatre - vingt - quinze d'argent au quintal. Lorsque les Français, dans la dernière guerre, s'en sont approchés, le directeur a fait combler l'entrée de la mine avec des décombres qui n'ont coûté que dix jours à enlever. Comme les Allemands ont le bon esprit d'exploiter toujours les filons les plus pauvres avant les plus riches, les Français auraient pu, en peu de jours, enlever des sommes

(1) La poule sans queue est originaire de Perse ; elle a ordinairement le bec et les pieds blancs. Les naturalistes l'appellent en latin, *Phasianus ecaudatus*.

immenses, puisqu'un morceau de mine, gros comme un pavé, contient pour cent louis d'argent, et se réduit avec du charbon aussi facilement qu'une mine de plomb ». Il est plus d'un officier qui serait charmé d'un pareil renseignement; mais qu'en ferai-je ?

La vénération des Allemands pour les cigognes est une superstition très-remarquable. Les maisons sur lesquelles ces oiseaux viennent se percher, sont regardées comme favorisées du ciel. On prépare aux cigognes un plateau sur le sommet du toit : elles y apportent des broussailles, et y construisent un nid. Les curés ou les ministres protestans ne manquent pas de les attirer sur leurs églises. J'en ai remarqué quatre ou cinq qui ornaient des clochers. Quelques particuliers parviennent à attirer une cigogne dans leur basse-cour : elle s'y promène avec les poules, mais sans rien céder de sa liberté. Quelqu'un qui tuerait une cigogne serait poursuivi comme un Égyptien qui aurait tué un ibis, ou fait un civet avec un chat (1).

---

(1) M. de Châteaubriand, dans son itinéraire à Jérusalem, dit (page 167, tome I) que les dômes des mosquées à Athènes, sont couronnés par de gros nids de cigognes; et plus bas (page 189), il s'écrie dans son

Dans un incendie qui réduisit en cendres la ville de Delft en Hollande, une cigogne, qui avait son nid sur une cheminée, fit tous ses efforts pour sauver ses petits : on la voyait déployant ses ailes autour d'eux, recevoir les étincelles et les charbons. Déjà la flamme commençait à la saisir, mais insensible pour elle-même, elle ne pensait qu'à ses petits, déplorait leur perte et finit par être brûlée aux yeux du peuple attendri, préférant mourir avec les gages de son amour que de vivre seule. Cet oiseau généreux fut célébré dans une pièce de vers de *Corneille Musius*, poète flamand, qui vivait en 1503. Sa pièce est intitulée : *La Cigogne de Delft*, ou le Modèle de l'amour maternel.

RASTADT.

Rastadt est une ville charmante, mais presque

---

enthousiasme : « Tandis que des générations impies se sont élevées sur les tombeaux des générations religieuses, la jeune cigogne a toujours nourri son vieux père ». Si je m'arrête à cette réflexion, c'est que la cigogne est aimée des voyageurs ; comme eux elle connaît les saisons dans le ciel.... Je la vis souvent perchée sur les *Wigwum* du sauvage....

inhabitée. En 1424, les Strasbourgeois la brûlèrent pendant la guerre qu'ils eurent avec le margrave de Bade; mais alors Rastadt n'était qu'un petit bourg. Il s'agrandit peu à peu, et fut enfin rebâti sur un plan régulier. En 1714, l'empereur et le roi de France y signèrent la paix. Les rues sont larges et tirées au cordeau. Le palais ducal imite en partie le château de Versailles; mauvaise architecture du tems de Louis XV. J'ai vu, hors de la ville, la place ou les plénipotentiaires français ont été assassinés, le 9 floréal an sept (28 avril 1799), par des hussards Seckler autrichiens, sur le grand chemin de Plitterdorf. Ce crime est si grand, qu'on a accusé même en France le gouvernement autrichien de l'avoir commandé : mais on n'a plus de doute maintenant sur les auteurs de cet attentat. L'ordre d'arrêter les plénipotentiaires et de leur enlever leurs papiers a été donné par le ministre autrichien, comte de l'Ehrbach. C'est ce que m'a dit le négociant chez lequel j'ai été logé à Rastadt : il ajoutait seulement que les hussards n'étaient pas autorisés à tuer les ministres, et que le désir seul du pillage les avait portés à ce crime.... Je ne lui ai répondu que ces mots : *Personne n'a été puni*...., il s'est tû.

Lorsque j'arrivai chez ce négociant, l'un des plus riches de Rastadt, toutes les femmes étaient occupées à un grand blanchissage, auquel présidaient la maîtresse de la maison et deux jeunes personnes de 16 à 18 ans, dont l'extrême beauté me frappa. Elles se retirèrent dès que j'entrai. Aussitôt que j'eus présenté mon billet de logement, on me conduisit au fond d'un long corridor, à l'extrémité du bâtiment, dans une chambre fort propre et fort bien meublée. Le négociant vint m'y trouver. Il me dit que mon nom lui était depuis long-tems connu, qu'il se trouvait très-honoré de recevoir un homme dont la réputation était si étendue et aussi méritée. Je répondis par des complimens à cette extrême politesse, et lui demandai la permission de faire un peu de toilette pour paraître plus dignement devant ses dames.... A ces mots, sa figure se rembrunit, et il me dit d'un ton grave qu'un étranger ne pouvait être admis près d'elles; mais qu'il allait donner des ordres, pour qu'on me servît promptement dans ma chambre.

Cette sévérité de convenances me rappela que je n'étais plus dans mon pays, et je regrettai fort de ne pas revoir les deux charmantes lavandières qui remplissaient avec tant de grâce

le rôle de la princesse Nausicaa (1). Faire la lessive, et ne pas daigner recevoir à sa table un homme à qui l'on s'honore de donner l'hospitalité ! Il y a là contradiction ?

STUTTGARD.

(21 *avril.*) — Stuttgard a l'air de Salente, s'élevant par les soins de Mentor. C'est une ville presque entièrement neuve. Les maisons peintes en dehors à fresque, avec un soin particulier, ressemblent à une très-jolie décoration de théâtre. Le palais du roi est magnifique. Ce prince est à Louis-Bourg, mais ses gardes et ses pages font le service auprès de son fils. Les promenades publiques sont nombreuses et très-agréables. Le tems qui a changé ce matin a permis aux Wurtembergeois de se promener aux premiers rayons de soleil : j'ai été étonné de retrouver les tournures et les modes françaises : il y a beaucoup de jolies personnes, et presque toutes bien faites. Je n'ai pas encore vu de ville

(1) Homère dit que cette princesse blanchissait les chemises de son père.

de province qui valût Stuttgard, pour l'agrément ; il ne lui manque que du commerce.

(21 *avril.*) — M. le bailli de Stuttgard a l'honnêteté de nous faire communiquer une lettre qu'il a reçue du Roi. Elle est ainsi conçue: « Je reçois la nouvelle d'une grande victoire « remportée hier par l'armée bavaroise, sous « le commandement immédiat de S. M. l'Em- « pereur Napoléon. Dix à douze mille prison- « niers, beaucoup de drapeaux et de canons « sont le fruit de cette victoire : l'armée au- « trichienne a été repoussée de position en « position ; on s'attend sous peu à une bataille « décisive. »

Cette communication nous donna le désir d'avoir de plus grands détails. Je courus à la poste et chez l'ambassadeur français. J'appris que, le 19 avril, les maréchaux Davoust et Lefebvre, ayant sous leurs ordres les généraux Morand, Gudin, Saint-Hilaire et Friant, avaient battu les Autrichiens près de Tann, et que le prince de Lichtenstein, ainsi que le général Lusignan, avaient été blessés dans l'action. J'appris que, le 20 avril, l'Empereur avait marché contre l'armée autrichienne posée près d'Abensberg, et forte de 60 mille hommes, commandés par l'archiduc Louis, et par le

général Hiller. C'est à la tête des Bavarois et des Wurtembergeois que Napoléon fit attaquer l'ennemi par le duc de Montebello, qui avait sous ses ordres les généraux Gudin et Morand. Ils engagèrent l'action avec une intrépidité inconcevable. Les Autrichiens furent culbutés et mis en déroute. Le même jour, l'Empereur est entré dans Eckmülh. Ce premier succès nous promet une belle campagne.

— Si la souveraineté de Wurtemberg était moins sujette à devenir le théâtre de la guerre, ce serait un pays de délices. Les campagnes sont très-fertiles, bien arrosées par une quantité de petites rivières. Le cultivateur y est partout aisé, laborieux, industrieux et doux. Le peintre peut y trouver les sites les plus heureux, la plus belle végétation; cependant, quoiqu'il y ait de magnifiques prairies, les bestiaux sont d'une petite espèce. Je suis toujours étonné du peu de soin que l'on prend, assez généralement, de choisir les plus belles races. Les Anglais seuls jusqu'ici paraissent en avoir senti les avantages.

On observe sur les routes un usage très-hospitalier. A chaque carrefour, on trouve un poteau indicateur qui enseigne non-seulement le nom du canton ou district dans lequel on

se trouve, mais encore la direction de chaque chemin et la distance de ce point aux différentes villes prochaines. Dans un hameau, sur les frontières du pays wurtembergeois, les rues sont pavées en sapin ; ce sont des arbres entiers couchés à côté les uns des autres qui forment la chaussée.

Le palais du Roi à Stuttgard est bâti depuis trente ans environ. Cet édifice, très-beau en dehors, n'est pas d'une architecture régulière à l'intérieur, mais les appartemens sont immenses. Les concierges qui les montrent aux voyageurs ont grand soin de dire à chaque meuble, à chaque ornement : « Messieurs, ces tableaux, ces statues, ces pendules, ces broderies, ces meubles, sont faits par des artistes de Stuttgard. Ces marbres, ces porcelaines, sont du pays de Wurtemberg. Le Roi ne veut dans son palais que des objets fabriqués dans ses états, excepté les présens que lui fait son auguste allié, l'Empereur des Français. » On nous montra en effet une tapisserie des Gobelins, donnée par Napoléon ; mais ce qui m'étonne, c'est que le portrait ou le buste de l'Empereur ne se trouve nulle part, si ce n'est sur une tasse à café, et dans un petit cadre en velours, peint par Grégoire de Paris.

—Frédéric de Wurtemberg est sans contredit le plus gros monarque existant. On pourrait dire de lui, ce qu'on disait de M. de Cambry (1) : « *Dieu l'a mis au monde pour prouver jusqu'où la peau de l'homme peut s'étendre.* » Le duc d'Yorck, son beau-frère, entrant chez le prince de Galles, paraissait très-fatigué : « N'en soyez pas étonné, dit-il, je viens de faire le tour de Frédéric de Wurtemberg. » Ce Roi, *très-puissant*, n'a qu'un million cent soixante-deux mille sujets, et ses états n'occupent que huit cents lieues carrées. Mais, comme il est gendre du Roi d'Angleterre et allié de Napoléon, il affecte la magnificence d'un riche potentat : j'ai compté dans son appartement cinq trônes ; il a un grand nombre de chambellans, de pages, de gardes du corps, une compagnie de cent-suisses, une salle d'opéra, et une académie dans son palais. Sa bibliothèque est remarquable par le soin qu'il a pris de réunir toutes les éditions de la bible qui ont paru dans tous les pays, et dans toutes les langues. On en

(1) Ancien préfet du département de l'Oise. Il a publié différens ouvrages sur les Celtes, la description du Finistère, des voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie. Il était d'une grosseur énorme.

évalue le nombre à huit mille exemplaires. Ce prince n'est point aimé, parce qu'il règne en despote. Il n'est pas cruel, mais dur, et ses enfans même, pour se soustraire un peu à sa férule, ne logent pas dans son palais; ils ont des hôtels dans la ville.

—La police des filles publiques, à Stuttgard, est assez singulière : elles peuvent accoster les chalands à la promenade, au spectacle; mais elles seraient sévèrement punies, si elles les recevaient chez elles. Il faut que ceux qui ont la fantaisie de causer intimément avec elles, les conduisent chez eux. Ce n'est que de cette manière que leur commerce est toléré; et, comme tout homme domicilié rougirait de rentrer chez lui avec une fille de joie, elles n'ont pour pratiques que les étrangers assez déhontés pour les faire entrer dans leurs auberges, où leur nom est connu, et leur conduite éclairée.

—J'ignore si une loi municipale ordonne de nettoyer à fond, tous les jours, les vitres de toutes les fenêtres; mais c'est un usage universellement adopté, et il n'y à pas une maison où l'œil ne puisse pénétrer à une certaine profondeur.

—J'ai cru quelque tems que, par respect pour les mœurs, le Roi faisait mettre les cocus aux

galères ; plusieurs forçats qui travaillaient dans le parc avaient un petit bois de cerf sur la tête. Cette distinction, m'a-t-on dit, annonce que ces hommes ont été condamnés comme braconniers. S. M. wurtembergeoise devrait bien réformer son code de chasse.

— Dans les faubourgs et les villages, les fours à cuire le pain sont construits au premier et quelquefois au second étage, en saillie, hors du mur et supportés par des poutres ou potences.

— On prend un soin particulier des arbres qui bordent les grandes routes : comme ce sont presque toujours des arbres fruitiers, ils sont émoussés, échenillés ; le pied en est fréquemment labouré ; les branches faibles sont attachées aux branches fortes par de longs anneaux de bois qui leur servent de soutien quand elles sont trop chargées de fruits.

(22 *avril.*) — Il y a deux salles de spectacle à Stuttgard : l'une, destinée au grand opéra, fait partie du palais du Roi, l'autre est la comédie de la ville. Cette salle est petite, et nouvellement construite. Nous avons voulu nous y rendre immédiatement après notre dîner, mais le spectacle finissait comme nous arrivions ; il était sept heures et demie.

Pressés de rejoindre l'Empereur, nous n'a-

vons pu rester plus long-tems à l'hôtel de Frédéric, où nous demeurions. Notre hôte qui parlait très-bien français, paraissait enchanté de nous recevoir, et ne tarissait pas sur les éloges qu'il donnait à nos braves militaires. Il voulait nous conduire le lendemain à Onheim pour nous faire connaître un magnifique jardin anglais, dont nous avions apercu quelques parties sur notre route; mais, voyant que nos ordres ne nous permettaient pas cette excursion, il nous dit qu'il aurait trop de regret si nous le quittions sans qu'il nous eût prouvé que sa cave renfermait des échantillons des meilleurs vins de l'Europe. Il vint effectivement souper avec nous, et fit apporter plusieurs bouteilles de vin exquis, que nous bûmes à la santé de l'Empereur et de ses braves alliés. Le lendemain, quand nous partîmes, nous demandâmes la carte payable : vous vous moquez, Messieurs, nous dit le joyeux hôte; c'est aux frais du Roi que je vous ai traités, et je ne vous demande qu'un certificat de votre séjour chez moi. Nous le lui donnâmes de grand cœur, et nous distribuâmes entre les garçons de l'auberge ce que nous supposions avoir dû dépenser pour notre gîte.

—Après une réception aussi honorable de la

part de S. M. wurtemburgeoise, je devrais jeter un voile sur ses défauts; mais je ne le puis en conscience : la sévérité de Frédéric va jusqu'à la tyrannie. Ce prince doit signer la sentence de tous les criminels condamnés : presque toujours il aggrave la peine. Un jour on lui présenta un arrêt qui condamnait un homme aux galères *perpétuelles ;* il ne lut que l'énoncé du délit, et mit en marge, *cinq ans de plus*, comme si la peine avait été temporaire.

Le prince héréditaire est fort aimé. Il est moins fier et plus humain que son père. On le dit studieux et observateur. Les idées libérales ne l'effarouchent pas, et il paraît vouloir profiter des lumières de son siècle.

CHAPITRE III.

Entrée en Bavière, Kœpingen, Ulm, Ausbourg. — Enseignes religieuses. — Enfant perdu. — Schwarbhauzen. — Avantage de la franc-maçonnerie.

(23 *avril.*) — KOEPINGEN.

Cette petite ville est bien bâtie : elle est composée de deux seules rues qui se croisent à angles droits. Des ruisseaux d'eau vive l'arrosent constamment. Les habitans boivent à table de l'eau minérale ferrugineuse et gazeuse, que l'on puise à la porte de la ville. Elle est aussi agréable que l'eau de Châteldon ou de Seltz, et contient autant de fer que celle de la fontaine Godefroi (1).

On me logea chez une mercière qui, pour me faire honneur, sans doute, invita un de ses voisins à souper. Ce voisin avait l'œil scrutateur, et l'air capable d'un homme de loi. Il

(1) Près de Nogent-sur-Seine.

« de la guerre, vous le savez. Je désire qu'on « épargne à la brave nation autrichienne la « nécessité d'un acte aussi effrayant ».

Il est difficile de ne pas se rendre à de pareilles raisons, quand on n'a pas le courage de faire une belle sortie.

AUSBOURG.

(25 *avril.*) — Quelle heureuse nouvelle ! en cinq jours, l'Empereur a gagné trois victoires. L'armée du prince Charles est en pleine retraite; plusieurs généraux autrichiens ont été tués; nous avons pris trente mille Autrichiens, cent pièces de canon, mille chariots. Le 23 on s'est battu toute la journée sous les murs de Ratisbonne. L'Empereur avait sous ses ordres les troupes commandées par le duc de Montebello, et les généraux Morand, Gudin, Nansouty, Saint-Sulpice.

L'affaire était presque terminée. Napoléon, hors de portée, s'était assis sur un tertre couvert de gazon, et il causait avec le grand maréchal Duroc, lorsqu'une balle amortie vint le frapper au-dessous de la malléole externe du pied droit, et lui faire une forte contusion. —

« *Ce ne peut être*, dit-il froidement, *qu'un Tyrolien qui m'ait ajusté de si loin. Ces gens sont très-adroits* ».

M. Yvan était près de lui. Il le pansa. Mais l'Empereur était si impatient, qu'il monta à cheval pendant que son pied était encore entre les mains de son chirurgien. (1)

Cet accident engagea plusieurs généraux à faire à Napoléon des remontrances sur la témérité avec laquelle il s'expose dans toutes les affaires : « *Que voulez-vous, mes amis*, a-t-il répondu, *il faut bien que je voye.* »

— Munich est délivré. Le Roi de Bavière est parti ce matin d'Ausbourg pour s'y rendre.

— La ville d'Ausbourg est fort agréable ; sa grande rue et ses places publiques sont ornées de belles fontaines, dont l'eau est pure et limpide. Malgré le désir que j'avais de rejoindre promptement l'Empereur, le manque de chevaux m'obligea de rester quelques heures dans cette ville d'Auguste (2). J'en profitai pour

(1) Un tableau exposé au salon en 1812 représente cette action.

(2) Ausbourg en latin *Augusta Vendelicorum*. Il y a en Europe plus de quatre-vingts villes dont le nom est formé de celui d'Auguste.

prendre sur elle quelques informations, et voir plusieurs édifices curieux. Ausbourg fut saccagée en 451 par Attila; pillée ensuite sous l'empereur Othon, brûlée et rasée en 1026 par Welfon Guelfe duc de Bavière, rebâtie et rebrûlée par Léopold duc d'Autriche. En 1462, la peste y moissonna onze mille habitans : en 1535, elle en fit périr treize mille. Ces fléaux et beaucoup d'autres n'ont pas découragé les peuples de la Souabe. Ils ont toujours reconstruit et augmenté Ausbourg à cause de sa position avantageuse, au milieu de campagnes riantes, arrosées par le Lech, dont un bras traverse la ville. On a construit sur cette rivière cinq tours au haut desquelles sont des réservoirs : au bas, des moulins font mouvoir des pompes pour les remplir. L'eau s'épanche ensuite dans plusieurs canaux qui alimentent les fontaines publiques.

Les maisons des particuliers aisés sont peintes en dehors, assez élégantes en dedans, mais en général mal distribuées. Presque toutes les chambres sont pavées avec un carreau de marbre jaune venant du Tirol. L'hôtel de ville est remarquable par la noblesse de son architecture. Le portail est de marbre; un vaste escalier conduit à une salle qui a cent dix pieds

de long, plafonée et lambrissée en frêne extrêmement beau. On a fait venir ce bois de Pologne. Les murailles sont couvertes de peintures, d'emblèmes et de devises. Le plafond est en pendantifs dorés, sculptés et peints avec beaucoup de soin : cette pièce est pavée en marbre jaspé.

— On conserve dans l'arsenal une couleuvrine qui a vingt-six pieds de long. Cette arme extraordinaire n'est plus d'usage.

— Les traits les plus généreux restent souvent dans l'oubli. Une jeune femme émigrée s'était retirée avec son enfant à Ausbourg : elle croyait que jamais les Français ne viendraient l'y trouver. A leur approche imprévue,... elle prend son enfant dans ses bras pour s'enfuir de la ville, se trompe de porte, et tombe dans les avant-postes des Français. En reconnaissant son erreur, elle s'évanouit. Le général *Lecourbe*, fortement ému, lui fait donner une sauvegarde, et ordonne qu'on la reconduise dans la ville où elle voulait se retirer. Malheureusement son enfant fut oublié, et cette mère infortunée, dans l'égarement où elle était plongée, ne s'en aperçut pas. Un grenadier le recueillit; il s'informe du lieu où l'on avait conduit la mère; et, ne pouvant de suite lui rendre ce dépôt précieux,

il fit faire un sac de cuir dans lequel il portait toujours l'enfant. Toutes les fois qu'il fallait combattre l'ennemi, il faisait un trou en terre, y déposait son petit pupile, et après la bataille, venait le reprendre. Enfin on conclut une armistice; le grenadier fit une collecte qui rapporta vingt-cinq louis; il les mit dans lapoche de l'enfant, et alla le rendre à sa mère. Toute l'armée connut cette belle action, et personne n'a pu me dire le nom de ce vertueux grenadier.

— Le commerce d'Ausbourg consiste principalement en drogueries sophistiquées. Les marchands n'ont pas honte de faire publiquement cette fraude coupable : les orfèvres et les tourneurs y sont fort habiles. Ils vendent aux voyageurs étrangers de petits ouvrages qui prouvent leur dextérité : ce sont des voitures d'or ou d'argent traînées par des puces enchaînées, de petites cages tournant comme celles des écureuils, et qui sont mises en mouvement par une mouche. C'est une collection de cent gobelets d'ivoire tournés, et qui sont renfermés dans un grain de poivre de médiocre grandeur.

— Il y a plusieurs manufactures d'étoffes de soie, de laine, de coton, de toiles peintes, de passementerie, de quincaillerie.

On compte à Ausbourg 36 mille habitans.

—Je n'ai point encore parlé de mes deux compagnons de voyage. J'aurai sans doute l'occasion de les citer plus d'une fois, je dois les faire connaître. Le premier, le D. L..., médecin de S. M., est un gascon de haute stature, brun, gai, galant et vif, assez obligeant, mais fier et susceptible, possédant quelque esprit naturel, avec une instruction médiocre. Le second, le D. Varéliaud, chirurgien de l'Empereur, moins expansif et plus réfléchi que son confrère, a un esprit solide et orné. Bon époux, tendre père, ami sincère, patriote éprouvé, ses manières sont douces et affables, sa raison droite et son cœur excellent. J'augurai bien du contraste de ces deux caractères pour jeter quelque variété dans notre voyage.

Nous nous promenions dans les rues d'Ausbourg pendant que nos chevaux se reposaient, et nous examinions avec curiosité les peintures à fresque dont les maisons sont ornées. Tous les sujets sont pris dans l'Ecriture-Sainte. Là, c'est Judith immolant Holopherne; ici, la belle Esther s'évanouissant devant Assuérus; plus loin, David combattant Goliath, etc., etc. : en général, beaucoup plus de traits pris dans l'ancien testament que dans le nouveau.

Cependant nous vîmes au-dessus de l'offi-

cine d'un apothicaire une transfiguration de notre Seigneur. Quel rapport, dis-je à M. L... ce miracle a-t-il avec la pharmacie? il me semble que mon confrère Ausbourgeois aurait pu mieux choisir.... La guérison des lépreux, par exemple? Oui, me répond le docteur, la guérison des lépreux, ou saint Bernard prêchant l'incarnation avec le texte écrit au bas du tableau. — Je vous avoue, lui dis-je, que je ne vous comprends pas. — Quoi! vous ne savez pas qu'il n'y a rien de plus analogue à la pharmacie que la manière dont Saint-Bernard explique le mystère de la divine incarnation? Ecoutez : *Ex Deo et homine cataplasma confectum est, quod sanaret omnes infirmitates tuas. Contusæ sunt autem et commixtæ hæ duæ species in utero virginis tanquàm in mortariolo; Sancto Spiritu tanquam pistillo illas suaviter commiscente.* (1). Je ris de bon cœur de la citation, et je la notai sur-le-champ. Je ne savais pas vraiment saint Bernard si bouffon.

(1) Le ciel fit de l'homme et de Dieu un cataplasme pour guérir toutes nos infirmités. Ces deux natures furent broyées et mêlées dans le sein de la Vierge, comme dans un mortier; le Saint-Esprit servant de pilon pour en faire avec suavité le plus doux amalgame.

SCHWARBHAUSEN.

(26 *avril*). — Notre armée a été si vite en avant, après l'affaire de Ratisbonne, qu'un parti autrichien, coupé par nos troupes, s'est jeté dans un bois qui sépare Munich d'Ausbourg. Trompés par un commissaire des guerres sur la route que nous devions tenir, et privés de moyens de transports, nous sommes arrivés très-tard au milieu de ce même bois de sapin, dans un hameau nommé Schwarbhausen. Il était occupé par un détachement de la cinquième légère. Point de logement, point de vivres, personne qui voulût parler français. Heureusement nous avions pour interprètes deux jeunes Juifs, horlogers de leur métier, et qui depuis Strasbourg ont fait route avec nous sur le siége de notre voiture. Grâce à eux et à notre bourse, nous avons obtenu la permission de coucher par terre, sur un peu de paille, dans la salle basse d'un mauvais cabaret, dont les chambres étaient toutes occupées par des soldats. Le lit était dur; mais j'étais si fatigué que j'ai bien dormi pendant deux heures. A onze heures et demie, nous sommes réveillés par une alerte: un grand bruit de chevaux nous attire à la

porte. C'était le Roi de Bavière qui, rentré dans Munich, en était pour la seconde fois débusqué par les Autrichiens, et se rendait à Ausbourg avec une escorte. Nous délibérâmes sur ce que nous avions à faire. Le capitaine du détachement de la cinquième légère arrive avec huit prisonniers autrichiens qu'il vient de faire en éclairant le hameau. Où voulez-vous aller, Messieurs, nous dit-il, vous n'êtes pas en sûreté; la route n'est pas libre; à cent pas d'ici vous serez pris : nous ne pouvions cependant pas rester.... Comment poursuivre notre route? Nous n'avions plus de chevaux, et les paysans, se croyant soutenus par les Autrichiens, refusaient d'en fournir. Par quel moyen les y contraindre? Il me vint une idée comique. J'avais emporté avec moi mes ordres et mes diplômes maçoniques. Je me revêtis du grand cordon de Rose-Croix : je pris un de mes interprètes, et je courus chez le bailli bavarois, gros fermier bien lourd, qui ne savait pas un mot de français. J'eus l'air de me mettre dans une colère épouvantable, et je lui fis dire, par mon truchement, que j'étais un des premiers officiers de l'Empereur; que le Roi Maximilien m'aimait beaucoup, et que je ferais pendre immanquablement ledit bailli, si dans un quart-d'heure

je n'avais pas huit chevaux pour aller retrouver le prince à Ausbourg. Cette harangue, mon cordon et mes pistolets firent leur effet. Il me supplia en tremblant de ne pas le perdre, et me mena sur-le-champ dans plusieurs écuries où je mis huit chevaux en réquisition. Nous fîmes retraite sur Ausbourg ; mais à trois lieues, nous rencontrâmes un courier de l'Empereur qui nous dit qu'une colonne marchait sur Munich, que d'un autre côté la garde impériale s'avançait, et que la route devait être praticable. Nous eûmes honte de reculer, et nous rebroussâmes chemin jusqu'à Tahau. Là, nous fûmes arrêtés par un poste bavarois qui nous prévint que les Autrichiens étaient encore à une demi-lieue, et que nous serions infailliblement pris, si nous ne nous portions pas sur la gauche pour gagner le quartier-général à Freysingen. Nous prîmes la traverse fort inquiets et peu disposés à admirer le pays qui dans cette partie est riant, fertile et très-pittoresque. J'ai passé au milieu des camps que les Autrichiens avaient occupés la veille. Les feux fumaient encore. J'ai vu pour la première fois les restes d'un champ de bataille, des morts, des blessés tout le long de la route, des débris de toutes espèces, des champs dévastés, des

chaumières découvertes et des fermes pillées. Ce spectacle nouveau pour moi affaiblit bien dans mon opinion le prestige de la gloire militaire.

Mon collégue, M. Varéliaud, me dit : Quelle singularité ! C'est un honneur de massacrer cent hommes dans un combat, et souvent c'est un déshonneur de donner la vie à un seul...... *Matière de bréviaire ;* lui répondis-je, comme notre maître Rabelais.

CHAPITRE IV.

Prise de Landsuth, de Muhldorf, de Freysingen. — L'armée s'arrête à Burghausen. — Description d'un quartier général.

(27 *avril.*) — LANDSUTH.

— Le général Mouton avait pris cette ville le 21. L'Empereur, après une heure de séjour, venait d'en sortir; il s'était remis à la poursuite de l'ennemi. Tout était en mouvement dans Landsuth; l'armée la traversait, le pain s'y vendait un écu la livre. Trois habitans chez qui je me présentai avec un billet de logement, ne voulurent pas même me donner de la paille pour me coucher. J'ai tant tourmenté le bourguemestre qu'il m'a logé chez un secrétaire de légation, honnête Bavarois, admirateur enthousiaste de nos braves. Ce diplomate m'a donné un mauvais souper et un lit de plume; j'en avais grand besoin. Depuis six jours je ne m'étais pas déshabillé.

Il m'apprit que, le 25, un petit corps de Ba-

varois, bien inférieur en nombre, avait battu les Autrichiens à Neumarck, et avait conservé sa position.

Cette supériorité des armes bavaroises, lui dis-je, est le résultat de la bataille de Ratisbonne où la gloire d'être conduits par Napoléon séparé de son armée, a exalté le courage de vos concitoyens, et où la honte et l'étonnement d'être si rapidement vaincus, ont découragé les Autrichiens.....

— Nous avions neuf chevaux à nourrir; les bons de fourrages accordés à notre grade nous donnaient droit à dix rations; nous n'avons presque jamais obtenu ce qui nous était dû. Je me présente au garde magasin de Landsuth avec mes bons signés du commissaire des guerres. L'employé répond qu'il n'a point de fourrages: Je le guette, et je le trouve quelques momens après dans un immense magasin d'avoine. Je le somme de m'en délivrer: il déclare ne pouvoir en donner que cinq rations; je les accepte, mais il exige que je lui remette les bons de dix. Il fallut y consentir: ainsi cet homme a gagné dans une ou deux journées la valeur de ce que l'armée a consommé. Ne nous étonnons pas si quelques agens des fournitures font une fortune rapide, et si d'autres sont fusillés.

MUHLDORF.

(28 *avril.*) — Quand on quitte le pays de Wurtemberg pour entrer en Bavière, on est frappé d'une telle différence dans les mœurs et dans l'agriculture, qu'il est impossible de ne pas voir qu'on a changé de pays et de gouvernement. Cette disparate est si grande, qu'elle doit tenir à une cause générale, et cette cause manifeste est la religion. On ne peut imaginer une superstition plus sotte que celle des Bavarois; nous l'avons déjà observé à Ausbourg.

A Muhldorf, la petite église et le cloître qui l'entourent sont couverts d'un millier d'ex-voto plus ridicules les uns que les autres. Une légion de capucins excite sans cesse la piété des fidèles. A Freysingen, sur la place publique, est un monument élevé à la Vierge. Sa statue est posée sur une belle colonne de marbre qui repose sur un large piédestal, aux quatre coins duquel un évêque, un empereur, une princesse et un moine sont représentés à genoux. Une inscription annonce que, par une grâce spéciale du ciel, *l'image de la Vierge a été respectée* toutes les fois que la ville a été prise, pillée, saccagée et incendiée. Belle consolation pour les habi-

tans qui ont tout perdu, et pour les filles qui ont été violées !

— En Bavière la majorité des femmes est blonde.

— Les Bavarois sont peu avancés dans l'art gastronomique. Ils mangent avec plaisir des mets détestables, tels que du pain au fenouil, de la soupe au safran, de la bière résineuse, et du houblon fricassé à la mode des épinards.

BURGHAUSEN.

(29 *avril.*) — Enfin j'ai rejoint l'Empereur. Il boite encore un peu de sa blessure. Cette nuit j'ai traversé une partie de l'armée...... Quel tableau offrent cinquante mille hommes au bivouac dans une belle forêt de sapins ! Où êtes-vous Schwebach, Taunay, Carle et Horace Vernet ? Quelle scène variée vous auriez à peindre ? Que n'ai-je le tems de la détailler ! Mais depuis trois nuits je manque de lit..... Je n'ai pas même eu de paille pour me coucher.... Il pleut...... Un morceau de pain de munition a été ma seule nourriture depuis Schwarbhausen. Je tombe d'inanition.

30 *avril.* — Un torrent nous arrête. Les Au-

trichiens ont brûlé le pont de Burghausen, et nos ingénieurs en contruisent un autre. Dans quelques heures il sera fait. Nos généraux assurent que, le 15 mai, nous serons à Vienne.

En attendant que nous puissions franchir le torrent, occupons-nous d'observer le quartier général.

Dans une grande place de ville qu'environnent les camps, les parcs militaires et les bivouacs, au milieu de douze à quinze cents voitures qui se croisent, se mêlent et s'embarrassent, défilent lentement des régimens d'infanterie, de cavalerie, des convois, des trains d'artillerie, fourgons et caissons, des troupeaux de bœufs, des cantiniers, des vivandiers sur leurs frêles charrettes, qui se brisent au moindre choc, se renversent et obstruent les passages. Dans les intervalles circulent avec peine des milliers de prisonniers, déguenillés, fatigués et mal escortés. Leur marche est retardée par les maraudeurs qui rapportent du fourrage, par les courriers, les ordonnances et les paysans qui conduisent forcément les équipages. On se heurte, on jure, on se fâche, on s'apaise. Les chevaux ruent ou hennissent, les soldats boivent et chantent, le tambour bat, la trompette sonne, la musique des régimens a peine

à couvrir le cliquetis des armes et les cris de la cohue. Tout le monde piétine dans une boue épaisse, ou se couvre de poussière. Les habitans de la ville tremblent et se renferment ; mais les portes sont forcées, les caves enfoncées, les greniers envahis. Ici l'on transporte avec précaution quelques blessés ; là s'établissent les commissaires des guerres, les bureaux de la poste, les munitionnaires, les ambulances. L'hôtel-de-ville est remarquable par la foule qui entre et qui sort : les baillis, les municipaux, les commandans de place désignent tant bien que mal les gîtes. Quatre cents individus demandent à-la-fois la même chose ; les uns parlent allemand, d'autres français, d'autres italien ; personne ne s'entend ; l'humeur, le mécontentement sont sur toutes les figures. Les gens à épaulettes rudoyent ceux que ne distingue aucun grade. Ici de l'or ; là des haillons. Les habits brodés se pavanent dans l'antichambre ou devant la porte du prince qui commande. Ce grand capitaine, tranquille et silencieux au milieu de ce brouhaha, médite ses opérations militaires, trace sur la carte la marche et la disposition de ses troupes, donne ses ordres, et part pour assurer une nouvelle victoire. Voilà ce qu'on appelle un quartier général.

— Mon cher hôte, ce n'est pas notre faute,... vous avez refusé de reconnaître notre billet de logement; vous nous donnez pour toute réponse, *nicht verstehen;* nous vous rossons, et vous voilà poli comme un français : n'est-ce pas un service que nous vous avons rendu ? — Mais nos chevaux n'ont point de fourrage.... Notre vaguemestre et un de nos postillons ont découvert une cachette d'avoine; le propriétaire s'obstine à ne pas leur ouvrir la porte de ce grenier; j'y cours, l'allemand cède; mais, au moment où nous emplissons un sac, j'aperçois un mouvement suspect.... Je n'ai que le tems de me jeter sur le propriétaire et de lui arracher un couteau dont il allait poignarder le vaguemestre qui avait découvert sa cachette.... Il fallut donner à cet homme une leçon plus sévère qu'à notre hôte...... J'empêchai cependant qu'on ne le tuât, mais son avoine fut la la proie d'une compagnie de hussards. Nous n'étions pas chez l'ennemi, nous n'avions nul droit de prendre le grain de ce propriétaire. L'affreuse nécessité de la guerre nous fit traiter ce Bavarois comme un Autrichien ! Son Prince sera indemnisé; mais lui le sera-t-il ?

— Les Bavarois soutiennent la bonne réputation qu'ils ont acquise aux affaires d'Abens-

berg, de Ratisbonne, et de Neumarck. Le général Wrède a battu l'arrière-garde des Autrichiens, le 27, à Lauffen, et il leur a enlevé leurs bagages.

— J'ai traversé le cimetière de Burghausen. Une tombe décorée de sculpture m'arrêta un moment; j'y lus en latin : *Passant qui contemple ma dernière demeure, je t'attends, songes-y, dans peu tu me rejoindras.* Je ne suis pas superstitieux, mais cette inscription prophétique m'attrista ; et, dans les dangers que j'ai courus depuis, elle m'est toujours revenue à l'esprit.

CHAPITRE V.

Entrée en Autriche ; Branau, Ried. — Incendie de Lambach. — Pillage de Wels. — Ens. — Prise d'Ebersberg. — La Vivandière.

(2, 3, 4, 5, 6 *mai.*) — Nous voici en Autriche ! La terreur nous précède, la dévastation nous suit. Sur le pays ennemi, plus de distributions aux troupes. Tout appartient au soldat : vivres, fourrage, linge, vêtement, or, argent, il prend tout ce qu'il trouve. On n'ordonne pas le pillage, mais on le tolère. L'avant-garde s'empare du meilleur, le centre glane, l'arrière-garde tire la langue et incendie de colère toutes les maisons où elle ne trouve rien. Ce mode, dit-on, convient à la politique.... Quelle politique !

— La terreur était dans Branau quand j'y arrivai. Je tombais de fatigue ; je cherche un gîte : tout était plein. Je vois une pièce vide, mais fermée ; la croisée ouverte me laisse apercevoir un lit que je crois vacant ; j'escalade et

je vais me jeter sur les matelas ; mais, en tirant les rideaux, je trouve un cadavre défiguré. C'était un pauvre palfrenier qui avait une fièvre ataxique au moment de la prise de la ville, et que l'arrivée des Français a fait mourir de frayeur. Voilà ce que je sus d'un soldat qui me me vit sortir de la chambre, où je ne fus nullement tenté de passer la nuit.

— M. Fister, contrôleur de la bouche chez l'Empereur, avait disparu. On l'a cru assassiné. Sa Majesté l'a fait demander aux Autrichiens ; ils ont répondu qu'il n'était pas parmi les prisonniers. On l'a retrouvé dans un bois près de Landsuth, dans un état de démence. On va le renvoyer à Strasbourg.

—Nous apprenons que le maréchal Oudinot a attaqué les Autrichiens, le 29 avril, à Pfaffenhoffen, qu'il a chargé et dispersé un corps de quatre mille hommes ; il marche avec sa division pour se joindre à nous.

—Hier soir nous nous sommes embourbés au bas d'une montagne, dans un petit village, pillé le matin, et dans lequel il n'y avait plus un seul habitant. Tout avait fui dans les bois voisins. Douze chevaux n'ont pu dégager notre voiture. Il était onze heures du soir, la nuit sombre, il pleuvait. Je tins conseil avec mes

deux collègues, et nous nous décidâmes à construire à la hâte un bûcher près de la voiture. Nous plaçons nos chevaux dans une grange ouverte, et nous passons la nuit près du feu, le pistolet au poing pour répondre aux partisans qui auraient pu vouloir profiter de notre fâcheuse position. A quatre heures du matin nous avons eu du secours, et nous nous sommes remis en route. Mais quelle route !....... Nous entrâmes dans Lambach au moment où la garde impériale venait d'y mettre le feu. Les maisons embrasées croulaient autour de nous, et dans une rue étroite, les flammes qui sortaient des fenêtres faisaient une voûte au-dessus de notre voiture. Nos chevaux effrayés n'avançaient que sous les coups redoublés de nos postillons. Nous apprîmes, en sortant de la ville, que l'Empereur s'y était arrêté pour y passer la nuit, et qu'il n'avait eu que le tems de reprendre son équipage, parce que l'incendie gagnait la maison où il était ; nous la vîmes effectivement brûler.

— Lambach est, ou plutôt était une jolie petite ville sur la Traün. On y voyait une abbaye de Bénédictins, un beau haras, un entrepôt de sels gemmes de Hallstadt et d'Ischel. La montagne où se trouve ce sel a cinq cent qua-

tre-vingt-quatorze toises de haut, et est à trois cent vingt-deux toises au-dessus du niveau de la mer.

WELS.

— Nous entrons avec l'armée. Les Autrichiens, en abandonnant cette jolie ville, ont encore brûlé un pont qui nous arrête. Du château qu'habite l'Empereur on découvre une vue superbe. Quelques troupes autrichiennes sont restées sur le bord du torrent qui coule au bas du château. Napoléon, assis près d'une fenêtre, peut voir leur retraite. Pendant que nous dînons au bruit d'une musique militaire, un boulet de canon vient frapper un canonnier qui montait la garde sur une terrasse auprès de notre salle à manger. Au même moment, on vint nous avertir que des soldats étaient occupés à piller le concierge du château. Plusieurs officiers vont arrêter le pillage, mais ils ne peuvent en préserver la ville. On y était si acharné, que nous ne pûmes trouver pour loger qu'une salle basse chez un chapelier dont tous les meubles étaient brisés. Nous y portâmes de la paille pour y coucher. Nous reposions tout habillés depuis vingt

minutes, lorsque des cris aigus nous réveillèrent. Ils venaient de l'étage supérieur. Un de mes collègues et moi nous y montons avec nos épées, et nous trouvons la famille du chapelier aux prises avec cinq grenadiers à moitié ivres. L'un avait renversé sur les débris d'une commode une jeune femme grosse qu'il violait; l'autre faisait la même insulte à la mère, âgée de plus de soixante ans; tandis que les trois autres contenaient et battaient les deux maris, après les avoir dépouillés. Les malheureux imploraient notre secours; mais nos remontrances, nos menaces même n'eurent aucun effet sur les grenadiers qui, le sabre à la main, nous dirent que, si nous nous mêlions de cette affaire, ils allaient nous couper en quatre. Nous n'étions pas les plus forts, et nous n'avions aucune autorité militaire; il fallut se retirer. C'est ce que nous fîmes, en gémissant de voir quel germe de haine éternelle de pareilles atrocités laissent partout où nous portons nos armes.

— En descendant vers la porte de la ville, je rencontrai deux hommes qui, accompagnés d'un prêtre, portaient un mort en terre. Le corps étendu sur une mauvaise échelle, n'était point enfermé dans un cercueil. Il était clissé comme une bouteille de voyage. Chaque mem-

bre était entouré d'un rouleau de paille et serré comme une carotte de tabac. On aurait pris ce mort pour un mannequin destiné à faire peur aux oiseaux. J'ai pensé d'abord que le désordre qui régnait dans la ville avait empêché de se servir d'une bière ; mais un habitant me dit qu'il était d'usage d'enterrer ainsi les indigens.

— Wels est une ancienne colonie romaine ; on la nommait *Ovila*. L'empereur Maximilien premier et Charles V, duc de Lorraine, y sont morts.

ENS.

Le bel exemple ! tandis que nos troupes, et surtout la garde impériale se livrent au pillage, les troupes de la confédération rangées en bataille dans la grande rue et sur les places, conservent leurs rangs et ne prennent aucune part au désordre. Un billet de logement me place chez un quincaillier. Je suis assez heureux pour préserver sa maison de la rapine ; mes hôtes, le lendemain, pleuraient en me voyant partir : ils craignaient avec raison que les traînards ne respectassent point l'affiche de sauve-garde que j'avais mise à leur poste.

— En quittant cette honnête famille, je traversai le jardin d'un couvent de religieuses que l'on venait de dévaster. Je vis des hommes revêtus de la livrée de l'Empereur, occupés à rouler des plats et des assiettes d'argent, qu'ils avaient pris dans le saint asile, et qu'ils serraient dans leurs porte-manteaux. Qu'un soldat pille, les dangers auxquels il s'expose peuvent pallier sa faute ; mais que les valets du souverain qui ne courent aucun risque prennent leur part du butin, c'est faire de leur maître un chef de brigands.

EBERSBERG.

(3 *mai.*) — Sur le flanc d'une colline très-escarpée, était bâtie en amphithéâtre la petite ville d'Ebersberg, que dominait un château assez considérable. Au pied de la colline coule la Traün, rivière peu profonde, mais très-large. Un pont de bois, long de plus d'un quart de lieue, la traverse, et sert d'entrée à la ville, qui n'est qu'un groupe de cinquante-huit maisons. Défendue par la nature, Ebersberg n'a point été fortifiée ; mais c'est une position militaire des plus avantageuses, puisque

d'un côté, on ne peut y arriver que par le pont, et que de l'autre on ne peut en sortir que par un chemin creux et difficile à monter. Les Autrichiens, fuyant toujours devant l'Empereur, s'étaient retirés dans cette ville au nombre de trente-cinq mille, et voyant arriver les Français, se disposaient à brûler le pont. Déjà les fascines étaient attachées, lorsque l'avant-garde du général Claparède (1), composée des bataillons des tirailleurs corses et piémontais, attaque l'ennemi au passage du pont, culbute dans la rivière les chariots, les canons et huit à neuf cents hommes. Les Autrichiens cependant établissent deux batteries. Leurs pièces font un feu à mitraille si bien nourri, que deux compagnies de Bavarois et une de Français qui tentent le passage sont balayées en une minute. Quelques cavaliers succèdent, ils sont foudroyés. Les morts et les blessés qui couvrent le pont rendent la marche si lente, que toute l'armée aurait péri successivement, si le maréchal Massena n'eût donné un ordre terrible, mais nécessaire.

---

(1) Les généraux qui commandaient l'attaque d'Ebersberg étaient les maréchaux Massena et Oudinot, et les généraux Claparède, Legrand, Durosnel et Coehorn.

Il commande à tous les blessés qui peuvent encore se traîner d'avancer sur la ville, et il fait jeter à la rivière tous ceux qui obstruent le pont, pendant que plusieurs pièces de canon placées sur la rive répondent au feu des Autrichiens. C'était un spectacle affreux de voir les malheureux soldats estropiés, se débattant dans les bras de leurs camarades qui les précipitaient dans l'eau, et ceux-ci, bientôt blessés eux-mêmes, jetés dans la rivière par les soldats qui les suivaient. Enfin on arrive sur les pièces autrichiennes, et l'on entre dans la ville. Ici commence un nouveau carnage; les ennemis se battent dans toutes les rues et dans toutes les maisons. Une partie retirée dans le château oppose encore une vigoureuse défense. Rien ne résiste à l'impétuosité française. Les Autrichiens fuient de toutes parts; mais, par une barbarie sans exemple et calculée d'avance, ils mettent simultanément le feu à toutes les maisons qu'ils abandonnent. En un instant la ville est incendiée. Les habitans qui s'étaient retirés dans leurs caves, tous les blessés qui avaient cherché un asile dans les bâtimens deviennent la proie des flammes; tandis que plusieurs pièces de canon qui protègent la retraite des Autrichiens, ferment le chemin creux et retiennent

dans ce défilé les Français que la vengeance appelle à leur poursuite.

Le tableau qu'offrait cette malheureuse ville, quelques heures après le combat, réunissait tous les genres d'horreurs; le pont couvert de morts et de blessés; la rivière remplie de cadavres et de débris; toutes les maisons écroulées et fumantes, les rues jonchées de corps mutilés et brûlés, conservant encore après la mort l'attitude et l'expression de la plus horrible douleur; des femmes, de malheureux enfans consumés dans les bras l'un de l'autre; et, dans ce désastre général, une armée traversant ce théâtre de destruction au bruit d'une musique guerrière, les voitures roulant sur quinze cents morts, brisant leurs crânes et emportant les lambeaux de leur dépouille.

— Au moment où nous traversions Ebersberg, nous étions suivis par trente caissons d'artillerie. Nos chevaux, dans le chemin creux, avaient une peine extrême à monter, parce que notre voiture roulait très-difficilement sur les cadavres. Les gendarmes qui escortaient l'artillerie criaient: « Prenez le galop, les caissons vont sauter. » Je sentis le danger, et je m'élançai hors de la voiture, parce que nos conducteurs ne pouvaient obéir à cet ordre,

malgré les coups de plat de sabre que leur donnaient les gendarmes. Aussitôt que le chemin eut assez de largeur pour pouvoir mettre nos équipages dc côté, je le fis faire; et l'artillerie passa comme le vent.

— Près de Strennberg nous trouvâmes encore un pont brûlé par les Autrichiens, et réparé à la hate par notre avant-garde. Quelques précautions que prenne la gendarmerie pour assurer l'ordre dans la marche, le passage d'un pont est si long, si difficile, il y a tant d'équipages et de caissons, tout le monde est si pressé, qu'il est presque impossible qu'il n'arrive pas d'accidens. Le chemin est formé par quelques poutres, planches et madriers posés sur des traiteaux; les planches ne sont ni clouées ni attachées; il n'y a point de parapets; la charge des voitures, le trépignement des chevaux qui marchent avec peine sur ce sol mobile ébranlent le pont. Il se forme des ouvertures dans lesquelles les jambes des chevaux s'engagent et se brisent. Il faut arrêter, dételer, jeter dans le fleuve le cheval blessé, le remplacer. Pendant ce tems, l'artillerie impatiente, et dont rien ne retarde la marche, passe à côté des convois. Malheur aux équipages qui s'embarrassent avec elle !.... Au commencement du passage, j'ai vu la voiture

d'un cantinier culbutée dans le fleuve par un canon. Pour éviter pareil accident, je traversai le pont rapidement à pied; et, remarquant à quelques toises au-dessous un endroit guéable, je fis passer ma voiture aux risques de mouiller un peu les postillons. J'attendis ensuite sur les bords du fleuve trois heures, avant que mon fourgon qui faisait partie d'un convoi fût arrivé. Pendant ce tems, j'examinai un très-beau moulin à scies que nos soldats avaient brisé en partie, et je lus sur la porte le décret impérial qui défend de piller ou brûler les moulins et autres usines.

Comme je me remettais en marche, j'appris que le comte Daru, intendant général de l'armée, craignant d'être trop retardé par le pont de Strennberg, avait pensé périr en traversant le Danube à gué près de Moëlk, et que deux voitures de vivandières avaient été entraînées et perdues dans le fleuve.

— Pendant le passage du pont, opération qui dura près de quatre heures, je m'amusai à faire jaser une vivandière qui lavait du linge au bord de l'eau. Elle avait un enfant à la mamelle; deux autres en bas âge, jouaient auprès d'elle dans sa charrette dételée. Un cheval de prise, fort maigre, mangeait son avoine

dans le brancard. Un tonneau de vin blanc, deux petits barils, trois sacs et quelques bidons composaient la charge de la petite voiture. Cette vivandière avait environ trente à trente-quatre ans. Sa mise était bizarre, mais propre : son accoutrement consistait dans une jupe de toile peinte, une veste de drap gris, une ceinture de peau, des guêtres, un vieux feutre qui couvrait sa tête déjà enveloppée d'un mouchoir en marmotte. Sans être laide ni jolie, sa figure avait beaucoup d'expression. — « Que vous devez souffrir, lui dis-je, avec la charge que vous traînez après vous, et les craintes qu'elle doit vous donner ! — « Que voulez-vous me répondit-elle gaiement, j'y suis faite, et je ne puis vivre ailleurs qu'à l'armée. Voilà huit campagnes que je fais, et celle-ci est la plus belle. J'ai suivi le régiment, parce que j'aimais un sergent. Il a été blessé, je l'ai soigné ; il m'a fait un enfant ; je l'ai mis au monde à l'ambulance. Je suis toujours restée dans le corps, et ces marmots faits au bivouacs et baptisés sous notre aigle, seront un jour, j'espère, de bons grenadiers. Le métier que j'ai commencé par fantaisie, je l'ai continué par habitude, et je le fais aujourd'hui par intérêt. Tout ce qui compose mon bagage et mes provisions ne m'a

pas coûté un sou. C'est le régiment qui me l'a donné; ce sont les grognards (1) qui ont fait ma part au dernier pillage, et c'est aux grognards que je vendrai ces mêmes provisions qu'ils trouveront juste de payer, parce qu'ils n'ont pas eu la peine de les conserver, de les transporter. Les bons lurons ! il n'y en a pas un dans le régiment qui n'agisse comme le père de mes enfans, tant ils sont habitués à les voir, à les caresser ! Dans les haltes, ils jouent avec eux. Quand il faut s'aligner devant l'ennemi, je reste à l'arrière-garde, et je mets notre petite famille à l'abri. L'affaire est-elle finie, je me rapproche, et je soigne les braves fatigués. Je suis leur dépositaire, souvent même leur héritière. Avec l'argent que j'ai gagné, je pourrais m'établir à la ville; je ne m'y déciderai que lorsque le régiment sera licencié. Je redoute ce moment, parce que je m'ennuierais trop, si nous étions séparés. Sachez, monsieur, que je l'ai vu se battre à Marengo, à Friedland, à Austerlitz, qu'il s'est toujours bien conduit, et qu'il faudrait que je fusse aussi volage que vos belles

---

(1) On appelle *grognards* à l'armée, les soldats qui ont déjà beaucoup de service, et qui portent des moustaches.

dames de Paris pour être infidèle à un aussi beau corps. Si je meurs, le régiment prendra soin de mes enfans, ne les perdra pas de vue, et ils n'y entendront dire que du bien de leur mère. » En disant ces derniers mots, elle embrasse son nourrisson et essuie une larme prête à tomber de sa paupière.

CHAPITRE VI.

Abbaye de Moëlk ou Moelch. — Saint-Polten. — Observations générales sur l'Autriche.

(9 *mai*). — HIER le fourgon de l'ambulance qui nous accompagne a été culbuté dans un fossé, ce qui nous oblige de coucher à la belle étoile jusqu'au jour. Quatorze chevaux n'ont pu le relever. J'ai attendu qu'il passât un régiment, et j'ai demandé secours au colonel, en offrant de payer ses soldats. A l'instant vingt-cinq hommes se détachèrent, et le fourgon a été enlevé comme une plume. — Je demandai au colonel s'il avait des nouvelles de la gauche de l'armée. « Les dernières, me dit-il, sont du 5; le général Albert a repoussé les Autrichiens à Amstetten, et leur a fait cinq cents prisonniers.

— Je suis arrivé sur les quatre heures à Moëlk: après avoir cherché vainement un logement dans la ville, je suis monté à l'abbaye qui ressemble plutôt au palais d'un grand souve-

rain qu'à un couvent de Bénédictins. L'abbé nous reçut avec beaucoup de politesse, nous donna un bel appartement, et nous fit servir un très-bon souper. Les grands officiers du palais, plusieurs généraux de division logeaient à l'abbaye, et avaient chacun leur table. Les caves de ce couvent sont immenses : on y circule en voiture. Elles renferment une quantité considérable de foudres remplis d'excellent vin blanc. Pour se faire une idée de l'abondance qui règne dans cette maison du seigneur, il suffit de savoir que pendant le passage de notre armée, qui a duré quatre jours, on a distribué aux troupes cinquante à soixante mille pintes de vin par jour, et que cela n'a pas diminué de moitié la provision du couvent. Ce monastère ne nourrissait cependant à cette époque qu'une douzaine de religieux. La chapelle est d'une si grande richesse et si chargée de dorures que, lorsque le soleil éclaire le sanctuaire, il est difficile de le regarder sans être ébloui. L'abbaye est fortifiée comme un ancien château, mais il n'y a sur les tours aucunes pièces d'artillerie. J'ai monté sur la plus haute pour jouir de la vue qui est magnifique : on suit le cours du Danube pendant douze à quinze lieues, et les campagnes qui bordent ses rives sont de la plus

grande beauté. On me fit remarquer dans le lointain un vieux château en partie ruiné. C'est là, me dit-on, que fut enfermé *Richard Cœur-de-Lion*. Cette vue m'a rappelé successivement le troubadour Blondel, Sedaine et Grétry, qui l'ont rendu si intéressant, et la trahison de Léopold. La nuit vint pendant que ces souvenirs m'occupaient, et me présenta un spectacle encore plus intéressant. Sur les deux rives du Danube et près de Moëlk, l'armée française bivouaquait en formant différens camps reconnaissables par les feux allumés : tandis qu'à cinq lieues plus loin, dans les plaines de Saint-Polten, des feux à peu près aussi nombreux marquaient la place qu'occupait l'armée autrichienne. L'Empereur était déjà à l'avant-garde.

SAINT-POLTEN.

(10 *mai*). — La fatigue et la mauvaise nourriture ont épuisé nos chevaux. Quatre périssent comme nous entrons à Saint-Polten, deux se trouvent fourbus. Nous voilà forcés de séjourner jusqu'à ce que nous puissions nous en procurer d'autres. Heureusement que S. M. a laissé un service de sa maison à l'évêché où nous

nous rendons pour dîner, mais où nous ne pouvons loger. L'évêque, qui parlait assez mal français, vient nous voir et s'informer si nous étions bien traités. Il paraît fort inquiet, quoique l'Empereur ait donné une sauve-garde à la ville, et que les faubourgs seuls soient exposés au pillage. Sa crainte est si vive, qu'il défend d'ouvrir les églises pour célébrer demain la fête de l'Ascension.

— Saint-Polten ou Saint-Hippolyte est une fort jolie ville, qui compte quatre mille cinq cents habitans. Les environs en sont charmans. On y voit plusieurs fabriques élégantes. Je visitai, hors des murs, une papeterie et une filature de coton, toutes deux remarquables par leur position pittoresque près d'un bois et sur le bord d'une rivière. En revenant, j'eus la satisfaction de chasser de l'auberge où je demeurais, cinq soldats qui, après avoir bu, se préparaient à piller; mon hôte parut d'abord reconnaissant de ce service, et étonné que je payasse tout ce que je demandais, quoiqu'il fût obligé de me nourrir : mais le lendemain, voyant que je restais, il me signifia avec insolence que j'eusse à chercher un autre gîte, parce que mon billet de logement n'était, selon lui, que pour un jour. Ce trait d'ingratitude me

révolta ; je le traitai comme il le méritait, et je restai chez lui, où je sus me faire obéir et respecter.

(11 *mai*). — Profitons d'un instant de repos pour faire quelques observations générales sur l'Autriche. Depuis le Tirol et les montagnes de Styrie, jusqu'à Vienne, le pays offre beaucoup de mouvement. Les rivières qui le traversent sont rapides ; mais peu profondes, les villes assez mal bâties, les maisons pour la plupart couvertes en bois. Il n'y a de bâtimens remarquables que les couvens et les églises. Toutes les richesses sont prodiguées aux moines : aucun palais impérial n'approche de la beauté des Munster, dans la route de Branau à Vienne. Le saint favori des Autrichiens est *Jean Nepomucène*. Sa statue est sur tous les ponts, dans tous les carrefours, sur tous les édifices publics. Le mérite de ce saint, dit-on, est de n'avoir pas voulu révéler à un Empereur le nom de celui qui le faisait c...., et d'avoir été jeté à l'eau pour cette discrétion. Les malins disent qu'il aurait été obligé de se nommer lui-même.

—L'Autriche, en allemand *Œsterreich*, veut dire empire d'orient, de *Ost*, orient, et de *Reich*, Empire.

Les paysans autrichiens ont un costume par-

ticulier qui les distingue ; c'est une veste grise très-courte et ronde. Sur cette veste, des bretelles de peau, ou recouvertes de velours noir, soutiennent une culotte de peau de la même couleur. Ils portent des guêtres ou brodequins, un col noir, un chapeau rond à large bord. Les boutons de la veste sont sphériques.

Les paysannes ou les femmes des artisans ont un jupon brun, court et très-plissé, bordé de deux rubans ou galons. Le corset est gris ou bleu, orné de quatre rangs de boutons d'argent. Sur le col, les femmes mettent une guimpe à dentelle, et sur leur tête elles posent un bonnet phrygien de drap d'or ou de velours brodé d'or.

Quoique l'Autriche soit très-boisée, on y trouve à chaque pas la preuve de la diminution des eaux sur le globe : le lit de toutes les rivières, de tous les fleuves, de tous les torrens, est infiniment moins grand et moins profond qu'il n'était autrefois, et l'on s'aperçoit qu'on approche d'une rivière, en traversant une lande sablonneuse, qui a été manifestement l'ancien lit de la rivière que l'on va rencontrer.

— Les chemins sont si étroits et si mal entretenus, qu'on peut dire qu'il n'y a point de

routes, surtout si on les compare aux routes de France.

— Le chêne est rare dans une grande partie des états de François : on y tanne les peaux avec l'écorce de sapin que l'on pulvérise à la manière du tan.

— Dans plusieurs maisons, les étables des vaches sont disposées beaucoup mieux qu'en France. La mangeoire, au lieu d'être contre le mur, est placée dans le centre de la vacherie. On peut tourner autour de la vache, lui servir son fourrage par-devant, la traire par derrière. La vacherie est pavée, de manière que les urines ne séjournent pas, et que les animaux ne sont jamais dans leur fiente. Les vaches n'ont point de licol; elles sont attachées à la mangeoire par une chaîne de fer qui passe autour des cornes.

CHAPITRE VII.

Prise de Vienne. — Parlementaire assassiné. — Description de Schœnbrunn.

(12 *mai*). — Un officier arrive du quartier-général ; la joie brille sur son visage. L'Empepereur est entré dans Vienne ! Quelques coups de canons, cinquante bombes ont suffi pour soumettre cette capitale...., Mais écoutons le capitaine T.... témoin et acteur de la prise.

« Avant hier, à neuf heures du matin, le maréchal Oudinot attaque et franchit les premières lignes de Vienne. Les faubourgs de Mariahilf, Gumpendorf, Matzleinsdorf, se rendent et implorent la clémence du vainqueur. Le duc de Montebello, à la tête d'une colonne, s'avance sur l'esplanade. Les portes de la ville sont fermées, et les remparts saluent nos bataillons par une décharge d'artillerie et de mousqueterie, qui très-heureusement ne fait aucun mal à nos troupes. L'archiduc Maximilien, qui commande dans la place, annonce l'intention de la défendre avec

quinze mille hommes qu'on lui a laissés. L'Empereur, ne voulant pas traiter Vienne avec rigueur, envoie le colonel Lagrange pour sommer l'archiduc. On introduit ce parlementaire dans la place, mais à peine a-t-il passé le pont levis, que la populace, mal contenue, se jette sur lui pour le massacrer. Il tombe couvert de blessures et baigné dans son sang. Le général autrichien Oreilly parvient à le soustraire à la rage du peuple, mais l'archiduc récompense et fait promener en triomphe, au milieu de la garde nationale, un boucher qui avait le premier blessé le colonel. Cette conduite révolta les honnêtes Viennois. Plusieurs s'armèrent pour venger cet attentat. Que de sang pouvait couler légitimement après un pareil crime ! Cependant l'Empereur, dont la modération égale la puissance, ordonne au prince Berthier d'écrire une lettre pressante à Maximilien pour lui faire sentir les dangers auxquels il expose Vienne et son souverain.

Cette lettre, modèle de raison et de dignité (1), ne fait qu'augmenter l'audace de

---

(1) Voici cette lettre mémorable : « S. M. l'Empereur « et Roi désire épargner à cette grande et intéressante « population les calamités dont elle est menacée, et me

l'archiduc. Il persiste dans son système ridicule de défense. Fatigué par une résistance aussi extravagante, l'Empereur fait construire à l'ins-

---

« charge de représenter à votre altesse que, si elle « continue à vouloir défendre la place, elle causera la « destruction d'une des plus belles villes de l'Europe. « Dans tous les pays où la guerre l'a porté, mon sou- « verain a fait connaître sa sollicitude pour écarter ces « désastres des populations non armées. V. A. doit être « persuadée que S. M. est sensiblement affectée de « voir au moment de sa ruine cette ville qu'elle tient à « gloire d'avoir déjà sauvée. Cependant contre l'usage « établi dans les forteresses, V. A. a fait tirer du canon « du côté de la ville, et ce canon pouvait tuer non un « ennemi de votre souverain, mais la femme ou l'en- « fant de ses plus zélés serviteurs. Si V. A. continue à « vouloir défendre la place, S. M. sera forcée de faire « commencer les travaux d'attaque, et la ruine de cette « immense capitale sera consommée en trente-six « heures par le feu des obus et des bombes de nos bat- « teries, comme la ville extérieure sera détruite par « l'effet des vôtres. S. M. ne doute pas que ces consi- « dérations n'engagent V. A. à renoncer à une déter- « mination qui ne retarderait que de quelques instans « la prise de la place; enfin, si V. A. ne se décide pas « à prendre un parti, qui sauve la ville, sa population « plongée par votre faute dans des malheurs aussi af- « freux, deviendra de sujets fidèles, ennemie de votre « maison. »

tant deux batteries. Les boulets et les bombes pleuvent sur la ville. Un trompette sort de la place ; il annonce que l'archiduchesse Marie-Louise (1), malade de la petite vérole, n'a pu suivre son père, et qu'elle est dans le Burg, ou palais impérial, exposée au feu de l'artillerie. A cette nouvelle, l'Empereur, par égard pour cette princesse, fait changer la position des mortiers, afin que les bombes puissent passer par-dessus le palais, sans l'endommager. Bientôt Maximilien prend la fuite et abandonne Vienne, qui ouvre ses portes au vainqueur. Napoléon en a pris possession sans y entrer, et est venu fixer sa résidence au palais de Schœnbrunn.

Pendant le bombardement, les habitans des faubourgs, beaucoup moins effrayés que curieux, étaient dans les rues et sur quelques parties de l'esplanade, occupés à regarder l'effet de nos batteries et de celles de la ville. Il y a donc bien peu de patriotisme dans ce peuple ! Est-ce parce que le gouvernement sous lequel il vit est très-doux ? Est-ce parce qu'on le laisse toujours étranger aux affaires publiques ? Est-ce parce que les habitans d'un faubourg se

---

(1) La même que nous avons vue partager l'empire avec Napoléon.

croient d'une autre classe, d'une autre espèce que ceux de la ville qui jouissent de priviléges?

On ne devrait jamais fortifier les grandes cités. Il y a dans une capitale tant d'intérêts différens de ceux du chef qui veut résister, la ligne de défense est si étendue, il y a une si grande disproportion entre la garnison et la population, que celui qui attaque a trop d'avantages.

SCHOENBRUNN.

(14 *mai*). — C'est en 1754 que Marie-Thérèse a bâti ce château, à une demi-lieue des lignes de Vienne. Sa position est fort belle; et, quoique l'architecture soit très-mauvaise, elle a de la majesté. On arrive au palais par un pont jeté sur la petite rivière nommée *la Vienne*. Aux quatre coins de ce pont sont des sphinx en pierre. On entre par une belle grille, dans une cour très-vaste formée par un carré régulier, entouré de galeries couvertes; des deux côtés de la grille sont deux grands obélisques surmontés d'aigles dorés, et dans la cour on voit deux bassins décorés de statues de marbre. Cette cour est assez grande pour une revue de sept à huit mille hommes.

L'ameublement de l'intérieur du palais est fort riche. Les parquets surtout sont très-remarquables par la beauté de leurs dessins. Plusieurs sont en marqueterie de bois colorés. Le cabinet et la chambre à coucher de l'Empereur sont en vieux laque de la Chine, peint et doré. Il y a quelques tableaux de prix ; mais ils sont de l'école allemande. On ne voit dans tout le palais qu'une seule cheminée. Toutes les pièces sont échauffées par d'énormes poëles. Près de la chambre de l'Empereur est une machine qu'on appelle *la chaise volante.* C'est un petit cabinet qui avait été construit pour Marie-Thérèse, et destiné à la porter aux différens étages, sans qu'elle fût obligée de monter ou de descendre un escalier. Des cordages cachés et des contre-poids mettent en jeu cette machine comme les gloires des théâtres. (Le marquis de Villette en avait une pareille à Paris).

Derrière le palais est situé le jardin ou parc qui ne contient que cent vingt ou cent trente arpens au plus. A l'extrémité du parterre et au pied d'une colline sur laquelle est bâtie *la Gloriette,* se trouve un grand bassin surmonté d'un groupe de statues représentant le Triomphe de Neptune. Ce groupe est trop élevé, et sa base a une trop grande proportion. En général

les statues qui ornent le parc de Schœnbrunn ne peuvent être citées comme des chefs-d'œuvre : on remarque, surtout dans les femmes des formes et des traits qui rappellent beaucoup plus les charmes des Autrichiennes que ceux des beautés de la Grèce.

La Gloriette est une fort belle galerie vitrée soutenue par une colonnade élégante, et ornée de trophées majestueux. Elle couronne le sommet de la colline qui termine le parc. Lorsqu'on entre dans l'avenue qui conduit de la route de Vienne au château de Schœnbrunn, on aperçoit la Gloriette au-dessus du palais avec lequel elle semble se confondre : elle lui donne une légèreté que son architecture est loin de présenter quand il est isolé.

Le nom de *Schœnbrunn* veut dire *belle fontaine*. Il y a effectivement, dans un bosquet voisin du parterre, une source vive d'une eau fraîche et parfaitement limpide. Cette source, qui a donné son nom au séjour impérial, tombe dans un bassin de marbre de l'urne d'une naïade couchée au fond d'un petit pavillon sculpté en stalactites.

Un bosquet plus considérable et fort curieux est celui des *ruines*. Autour d'un bassin en partie dégradé sont les restes d'un temple et d'un

aqueduc, des colonnes tronquées, des statues brisées, des tombeaux, des bas-reliefs, des vases mutilés. Plusieurs inscriptions latines, et la mousse qui couvre une partie de ces débris, leur donnent l'aspect de fragmens antiques; mais l'illusion disparaît lorsqu'on reconnaît que tous ces objets ont été faits avec la même espèce de pierre, et que l'artiste mal-adroit a sculpté des lianes et des herbes sortant des fentes de ces vieux monumens. Il a poussé le manque de goût jusqu'à les peindre en vert. Plusieurs autres bosquets sont remarquables par les objets d'art qu'ils renferment; mais ils sont si inférieurs à ce que nous offrent nos parcs impériaux, qu'on réserve son admiration pour les productions de la nature. Rien n'est plus beau que la végétation dans les jardins de Schœnbrunn. Des allées à perte de vue, larges comme la grande allée des Tuileries à Paris, forment des berceaux si bien couverts que le soleil ne peut y pénétrer, et qu'on y respire toujours un air frais dans les grandes chaleurs de l'été. Au bout d'une de ces grandes allées se trouve la ménagerie, dont le plan peut servir de modèle: elle est construite comme une espèce d'étoile au centre de laquelle est un joli pavillon bien peint et bien décoré, où Marie-Thérèse venait

quelquefois se reposer, et voir d'un seul coup-d'œil les animaux rares qu'elle avait rassemblés dansce séjour.

Chaque division formée par les rayons de cette étoile est un jardin particulier, où se promènent les animaux doux tels que chameaux, éléphans, cerfs, buffles, kanguroos, et où sont construites des loges pour les bêtes féroces tels que lions, tigres, léopards, ours, hyènes, etc. Des bassins rassemblent les palmipèdes, les échassiers, les oiseaux de rivage. L'animal qui m'a paru le plus remarquable, est l'*eurus* ou *auroch*. Ce bœuf monstrueux et sauvage qu'on regarde comme le type de son espèce, se rencontrait souvent autrefois dans les forêts du nord; mais il est si rare aujourd'hui, que depuis quarante ans qu'on nourrit celui de Schœnbrunn, on n'a pu, dit-on, s'en procurer un autre : cependant il existe encore dans les forêts de la Lithuanie. Les Polonais l'appellent *zubr*. Le comte de Romantzow a ordonné à ses gardes-chasse de les respecter dans la forêt de *Bialovieza*, district de *Pruczana*, qui lui appartient. Ce bœuf gigantesque porte une crinière comme le lion, sa tête est courte et majestueuse, ses cornes ne sont pas longues, elles ont peu de courbure, mais leur base est très-large. Le corps

dans ses formes ressemble parfaitement à celui du bœuf *apis*, dont les anciens nous ont transmis les proportions. On doit envoyer cet *eurus* à Paris, ainsi qu'un castor (1), des kanguroos et quelques béliers fort rares (2).

A côté de la ménagerie se trouve le jardin botanique ou jardin hollandais, dirigé par M. Boos. Ce savant, modeste et respectable, accueille les étrangers avec une affabilité, une complaisance rares. Je ne puis trop me louer de sa politesse et de sa bonté. Sa conversation instructive et amusante m'a rendu le séjour de Schœnbrunn très-précieux. On a construit dans le jardin botanique quatorze serres chaudes, parmi lesquelles quatre sont d'une très-grande dimension. Les deux plus grandes ont cent vingt-trois pieds de longueur, vingt-six pieds

(1) On trouve beaucoup de castors sur les bords du Danube, mais ils sont d'une espèce plus petite que ceux du Canada. Ils vivent dans des terriers et ne se construisent pas d'habitations. On fait en Bohême de très-beaux chapeaux avec leurs poils. *Prague* et *Weiswasser* en envoient une grande quantité à la foire de Leipsig. Sur les bords du Rhône, auprès de son embouchure, on trouvait encore il y a quelques années des castors appelés *Bicores*, et de couleur noire.

(2) L'eurus est mort la veille du jour fixé pour son départ.

de largeur, quarante pieds de haut. Elles sont chauffées très-économiquement. M. Bompland en a emporté les dessins pour en faire construire une pareille à la Malmaison. C'est avec ce célèbre voyageur que j'ai visité fréquemment M. Boos. La végétation des plantes exotiques est infiniment plus belle dans les magnifiques serres de Schœnbrunn que dans celles du jardin des plantes de Paris. On y voit :

Un *carolinea insignis*, dont la hauteur est de vingt-quatre pieds, et la tige de vingt pouces de circonférence.

Un *bambou* (bambos arundo) qui a vingt-sept pieds de haut, sur six pouces de circonférence.

Un *yucca draconis*, de dix-huit pieds, sur huit pouces.

Un *phœnix dactilifera*, de vingt pieds, sur trente-sept pouces.

Un *dracæna draco*, de dix-neuf pieds, sur dix-huit pouces.

On trouve dans ces belles serres une quantité considérable de plantes grasses peu connues, plus de trois cents plantes innommées, et une suite précieuse de plantes parasites, que M. Boos cultive avec un soin tout particulier. Il a eu la bonté de me donner deux boutures

de *psoralia angustifolia*, que j'ai envoyées à Paris. Cet arbre charmant dont le feuillage et les branches imitent notre saule pleureur, est couvert de fleurs pendant huit mois de l'année : ses fleurs sont papilionacées, et d'une couleur rose tendre : il croît en Afrique. M. Boos m'a permis de cueillir une canne de bambou, quelques tiges de thé et des fleurs de l'*ossymum polystachium* qui sentent le musc. J'emportai aussi avec moi un pot de *volkmania japonica* ou *clerodendron fragans* que l'on pourrait appeler *hortensia blanc*, et dont l'odeur est délicieuse.

Dans une autre promenade, après avoir admiré un superbe *magnolia grandiflora* et un grand tulipier en fleurs, M. Boos me fit remarquer plusieurs plantes qui s'élèvent fort haut, et qui de leurs tiges lancent des racines pour se reproduire. Telles sont l'*arum lazarum*, l'*arum grandifolium*, l'*arum auriculatum*, le *clusia rosea*. Si ces arbres du nouveau monde se multiplient dans une forêt, on conçoit qu'elle devient bientôt inextricable, et qu'on ne peut y pénétrer que le feu et la flamme à la main. Il serait bien à désirer que l'on pût acclimater de pareils végétaux. On en tirerait un grand parti en les dirigeant pour en faire des clôtures.

M. Boos me fit voir deux jolis hygromètres faits avec le *calendula pluvialis* et le *geranium gruinum*. Il me dit qu'ils étaient fort sensibles. Cette application curieuse de la phisiologie végétale à la physique nous conduisit à examiner plusieurs plantes dont on se sert dans les arts. A Vienne, les confiseurs emploient les tiges sèches de la *salvia sclarea* pour faire des pastilles qui ont la saveur de l'ananas, et la *nigella damascena*, dont la graine noire remplace les fraises dans les gelées sucrées. Les limonadiers font du café avec la racine du *cyperus esculentus* torréfiée : les Allemands l'appellent *erdinandel*. Les ébénistes fabriquent des meubles fort beaux avec le bois du *juniperus virginiana*, et le *juglans nigra*. Ces deux bois, qui prennent un beau poli, ne craignent point les vers.

— M. le prince de Titrichstein, me dit M. Boos, avait dans ses domaines beaucoup de marronniers d'Inde. Son jardinier et son fermier nourrirent plusieurs vaches avec le marron d'Inde. Quelque tems après une épizootie, qui affecta les bestiaux, emporta une partie des vaches du canton; celles qui mangeaient du marron d'Inde n'éprouvèrent aucun accident et furent préservées de la contagion, quoiqu'elles fussent en communication avec les autres.

— Les serres de Schœnbrunn n'offrent pas seulement des plantes à la curiosité du naturaliste ; on y voit avec autant de plaisir que de surprise beaucoup d'oiseaux étrangers, vivant au milieu des arbres qui leur rappellent leur pays natal. Parmi ces oiseaux rares il en est deux fort intéressans : on les nomme *spinnweben*, mot qui signifie en français, *qui fait de la toile.* Ils sont de la grosseur d'un moineau franc ; leur plumage est gris jaspé, leur bec rose : ce joli petit oiseau est vraiment un habile tisserand ; quand on lui donne un morceau de linge, il le met en charpie, et, avec les fils, il fabrique une petite tente qui lui sert de nid. Cette tente, attachée à quelque branchage, a une porte, une fenêtre, un petit lit. Si on lui donne, au lieu de toile, des feuilles fibreuses, il sépare les fibres et s'en sert pour composer sa petite habitation.

M. Boos me permit de recueillir quelques fourmis d'Afrique dans la serre où il cultive les plantes de cette partie du monde. Ces fourmis de la petite espèce diffèrent de celle d'Europe ; leur tête, leur corselet ont une figure particulière que je ne puis décrire, parce que je n'ai pu les conserver. Elles sont fort nuisibles aux plantes ; mais on n'a jamais pu les détruire

dans cette serre, qu'elles n'ont jamais quittée pour passer dans les autres, ou dans le jardin. Dans la serre d'Amérique, un jardinier me fit voir une blatte ou *Kakkerlac* vivante : cet insecte est roux, d'une odeur fort puante, et ressemble à la blatte des boulangers.

Je ne sais pas si les entomologistes ont fait des remarques pareilles dans nos serres de Paris.

CHAPITRE VIII.

Grande revue. — Colonne de Sobiesky. — Ballon du comte de Zambeccari. — Détails sur les parades de Schœnbrunn et sur le caractère de l'Empereur.

(21 *Mai.*) — J'AI écrit ce matin à M. le comte D * * *, en revenant d'une grande revue, une lettre commençant par les détails suivans :

Monsieur le comte,

« Vous m'avez permis de vous écrire, et je profite de cette preuve d'amitié pour vous donner quelques détails que vous ne trouverez pas dans nos bulletins. L'armée malgré la rapidité de sa marche est dans le meilleur état possible. Il y a si peu de malades qu'on n'a pas encore eu besoin d'organiser les hôpitaux : quelques blessés par-ci par-là, sont soignés dans les maisons bourgeoises. Le soldat boit, rit, chante et adore son chef. L'Empereur se

porte comme sa gloire ; il étonne tous les jours ses généraux même, par l'activité de son génie qui suffit à tous les détails : il a fait beaucoup de promotions, d'une manière touchante, neuve et digne des beaux temps de Rome et de la Grèce. En passant en revue les corps d'armée qui s'étaient distingués, il faisait approcher tous les officiers : « Colonel, disait-il ; quel est le plus brave officier de votre régiment ? Sire, c'est un tel ! Officiers, quel est le plus brave d'entre vous ? Sire, c'est un tel ? Il était à telle affaire, il a fait telle action, il a reçu tant de blessures. » « Je le fais baron, je recompense en lui sa valeur personnelle et celle de son corps : cette distinction ne peut inspirer aucune jalousie, puisqu'elle lui est donnée par l'estime de ses frères d'armes, et non par la faveur de son prince. » Il demandait ensuite à connaître le meilleur soldat du régiment, et lui faisait 1200 francs de pension. Des guerriers récompennsés de cette manière doivent se faire tuer ou remporter autant de victoires qu'ils livrent de combats. Cependant Napoléon épargne le sang des braves comme s'il avoit peu de troupes. Le trait suivant mérite d'être recueilli : Les Autrichiens, en repassant le Danube, avaient coupé tous les ponts ; un seul

n'avait été brûlé qu'en partie de notre côté ; et, pendant que nous en construisions un sur la droite de Vienne, l'ennemi pouvait rétablir promptement celui de la gauche et repasser le fleuve pour nous tourner. Il fallait donc le brûler entièrement en sa présence, mais pour cela on eût exposé sans beaucoup de gloire des hommes plus utiles ailleurs. S. M. ordonne que l'on fasse, au contraire, des préparatifs ostensibles pour réparer le pont. On dresse une batterie protectrice, on apporte des charpentes, on a l'air de vouloir les poser ; les Autrichiens accourent, prennent le change, et se hâtent de consumer le reste du pont qui nous inquiétait. C'est ainsi qu'on a fait faire à nos ennemis ce qu'ils nous auraient empêché de faire en nous tuant beaucoup de monde. Il faudrait la plume de Tacite et de Polybe pour retracer tous les faits caractéristiques dont nous sommes tous les jours témoins.

Notre marche depuis Branau a été si pénible, sans ressources dans un pays pillé, dévasté, que nous sommes arrivés ici excédés de fatigue ; obligés de bivouaquer, de coucher sur la paille ou sur des planches, manquant souvent de vivres, nous étions sur les dents quand nous sommes entrés dans le beau palais de Schœn-

brunn; ou le plaisir de voir la reddition de Vienne nous a promptement délassés.

Les Viennois nous détestent, et nous font payer au poids de l'or les vîtres que nos boulets ont cassés. Nous nous imaginions que ces malheureux possesseurs d'assignats allaient se mettre à genoux devant un napoléon d'or; point du tout, leur haine et la cupidité les ont bien conseillés : en voyant l'empressement de toute l'armée à leur demander des marchandises, l'argent à la main, ils ont senti que le Pactole pouvait couler dans Vienne s'ils profitaient de notre présence : ils ont décuplé le prix de tous les objets de première nécessité, de manière que, soit en papier, soit en argent, nous payons tout plus cher qu'à Paris. Un misérable fiacre exige quatre livres écus pour une seule course de dix minutes; du mauvais vin blanc se vend deux florins la bouteille ; tout est en proportion. Il n'y a que les spectacles qui se maintiennent à l'ancien taux. Aussi Vienne deviendrait une seconde Capoue si l'armée n'avait à sa tête qu'Annibal., etc., etc., etc.

— Entre Vienne et Schœnbrunn, près de la route de Laxembourg, s'élève au milieu d'une plaine la colonne de Sobiesky. Ce monument

intéresse tous les voyageurs : il marque la place où était la tente du grand-visir *Cara-Mustapha* qui assiégea Vienne en 1683, avec deux cents mille hommes. Jean Sobiesky, roi de Pologne, accourut au secours des Autrichiens, et fondit avec tant d'impétuosité sur l'armée des Turcs qu'ils abandonnèrent précipitamment leurs bagages et même l'étendard sacré du prophète. Sobiesky fit cadeau de ce palladium des enfans de Mahomet au pape Innocent XI; et le lendemain 13 septembre, de la même année, il entonna lui-même le *Te Deum* dans l'église de saint Étienne de Vienne; et écrivant, à sa femme que cette victoire avait mis en son pouvoir plusieurs millions, il ajouta : « Vous ne direz pas de moi ce que disent les femmes tartares quand elles voient revenir leurs maris les mains vides, *Vous n'êtes pas un homme, puisque vous revenez sans butin.* » Le prédicateur qui monta en chaire pour célébrer la délivrance de Vienne, prit pour texte de son sermon : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes.*

Ce qu'on appelle la colonne de Sobiesky est une espèce de pyramide triangulaire sur chaque face; dans une niche gothique est une statue en pierre assez mal sculptée. Ce monument est pareil à ceux que l'on voyait, il y a vingt ans,

sur le chemin de saint Denis, et que l'on appelait *les stations de Philippe.*

Quand Sobiesky délivrait l'Autriche, il était loin de prévoir que cet ingrat pays s'armerait un jour pour envahir et partager la Pologne.

— Un Français établi à Vienne depuis deux ans est venu me voir, et m'apprendre que le comte de Zambeccari, physicien distingué, habitait un faubourg de Vienne, nommé *Landstrass*, et qu'il avait construit un ballon magnifique, de trente-huit pieds de diamètre; mais qu'il n'osoit faire usage de cet aérostat, parce qu'il craignait que ses créanciers ne saisissent la recette, s'il ouvrait une souscription pour ses expériences. Cette nouvelle me fit naître l'idée de proposer l'acquisition de son ballon, pour reconnaître la situation exacte de l'armée ennemie dont nous sommes séparés par le Danube. J'ai écrit à S. E. le grand-maréchal, et j'ai offert de m'enlever dans l'isle Lobau, accompagné de plusieurs ingénieurs topographes du cabinet de l'empereur. Je reçus aussitôt ordre de me rendre chez le comte Zambeccari pour voir ses appareils, et savoir s'il possédait et voulait céder tout ce qui est relatif à une pareille opération. Je fus bien reçu par ce courageux physicien, qui s'est déjà précipité du haut

de son ballon dans l'Adriatique, et qui a été sauvé comme par miracle, en payant de cinq doigts sa périlleuse tentative (1). Je fis mon rapport, mais on ne donna aucune suite à ma proposition, parce que les ingénieurs topographes assurèrent que du haut de la tour saint Étienne on distinguait parfaitement, à l'aide de bonnes lunettes, tout le camp des Autrichiens entre Essling et Gross-Aspern. Sans cette église, j'aurais peut-être eu le bonheur de rendre à l'armée le même service que les aérostiers nous ont rendu pendant la bataille de Fleurus.

— Mon fils aîné me demande comment je passe mon temps à Schœnbrunn, je lui réponds : « Réveillé tous les matins à six heures par les tambours, je me lève et me mets à écrire jusqu'à ce que les troupes soient assemblées pour la parade dans la cour du palais. Je m'habille à la hâte; et, dès que l'on bat au

(1) M. le comte de Zambeccari a péri le 21 septembre 1812, à Bologne, en voulant faire une ascension. Son ballon s'est accroché à un arbre et s'est incendié. M. Zambeccari en a été précipité et a été tué. M. Bonaga, son compagnon de voyage, a partagé sa chute et a été grièvement blessé.

champ, je descends et me place dans le groupe des officiers qui entourent l'Empereur. Là, j'observe les masques et les visages; après le défilé des troupes je me rends à la salle à manger, ou plutôt au réfectoire, car nous sommes cinquante à soixante à table. Les principaux convives sont les officiers d'ordonnance, parmi lesquels sont les princes de Salm, de Hesse, de Saxe, MM. de Carignan et Klapousky; viennent ensuite les colonels, les aides-de-camp, les pages, les officiers topographes, les capitaines de la garde, le payeur de la couronne, les fourriers du palais et les médecins de S. M. Il n'y a point de places marquées, on se met où l'on veut. Le colonel de la gendarmerie fait les honneurs et en dix minutes on a déjeuné. Alors je monte en voiture, je vais à Vienne faire des visites ou des emplettes, et je reviens dîner au palais. Le soir je me promène.... s'il y a spectacle, je vais m'assoir au parterre derrière les femmes invitées qui sont toutes Allemandes, et qui viennent chez des Français entendre de l'Italien qu'elles ne comprennent pas..... mes fonctions m'occupent une heure le matin et une demi-heure le soir.

— Les parades que l'Empereur passe ici tous les matins ne ressemblent point à celles des

Tuileries. Ce sont de véritables revues, souvent forts longues, et pendant lesquelles l'empereur entre dans les plus grands détails sur l'état, sur l'instruction et les besoins des différens corps. Il visite lui-même les sacs de plusieurs soldats, examine leurs livrets, les interroge sur le prêt de leur régiment, etc. Les riches Viennois qui viennent en foule à Schœnbrunn, pour voir ces parades, ne se lassent point d'admirer le soin que Napoléon prend de ses troupes, et la précaution qu'il a d'examiner tout par lui-même. Il y a peu de jours, les équipages des pontonniers défilèrent à la parade. Quarante voitures environ suivaient les pontons. L'Empereur fit arrêter la marche; et, désignant un caisson numéroté 37, il demanda au général Bertrand ce qu'il contenait: « Sire, lui dit-il, ce sont des cordages, des boulons, des hachettes, des sacs de cloux, des scies..... — Quel en est le nombre? « Le général le lui dit. Pour vérifier ce rapport, il fait vider devant lui ce caisson, compte les pièces; et, pour s'assurer qu'on ne laissait rien dans la voiture, il monte sur le moyeu de la grande roue en s'accrochant aux rayons. Un bruit approbateur, une espèce de cri d'admiration se fit entendre! Bravo! disait-on dans les rangs, c'est

comme cela qu'on n'est pas trompé. Dans toute autre circonstance, cette action eût paru peu digne de son rang. Un Empereur grimpant comme un charretier après une roue sale....... A la veille d'une bataille cet oubli de sa dignité fut jugé favorablement.

Quand on lui présente un corps nouvellement formé ou récemment arrivé, il lui fait faire quelques évolutions. Hier un régiment de la confédération passait à la parade. L'Empereur, se retournant vers les officiers d'ordonnance, dit au prince de Salm : « Approchez, M. de Salm; ce régiment doit vous connaître? Commandez-lui l'exercice et la charge en douze temps. » Le jeune prince, ne s'attendant pas à cette distinction, rougit, mais ne se déconcerta pas, et, tirant son épée, fit le commandement avec noblesse et précision; l'empereur satisfait lui sourit avec bonté.

Ce sont ordinairement les généraux Curial, Mouton ou Dorsenne qui commandent la parade sous l'Empereur. Le général Dorsenne, fils d'un cloutier, a dû ses premiers avancemens aux avantages physiques qu'il a reçus de la nature. Il est grand et d'une beauté remarquable. Sa figure est celle d'Adonis, son maintien celui d'Achille : il serait difficile d'être

plus fat; mais on assure qu'il est très-brave; le sang froid qu'il montre sur le champ de bataille lui fait pardonner sa suffisance. Il passe tous les matins une heure et demie à sa toilette : son valet de chambre dispose avec art les crochets de ses cheveux, son uniforme est coupé dans le dernier goût, ses bottes brillent comme des miroirs, les plis de son col sont comptés et parfaitement dessinés.... les femmes en raffolent. Quelques officiers malins l'appellent le général *de mélodrame*. Il n'a point d'esprit, mais il sait sur le bout de son doigt tous les réglemens militaires. Il commande les évolutions avec une grâce parfaite. Dans le combat, il exige du soldat la même précision qu'à la parade; et le soldat a confiance en lui, parce qu'il le voit calme et le premier au feu. Ce contraste de bravoure et de fatuité est très-remarquable.

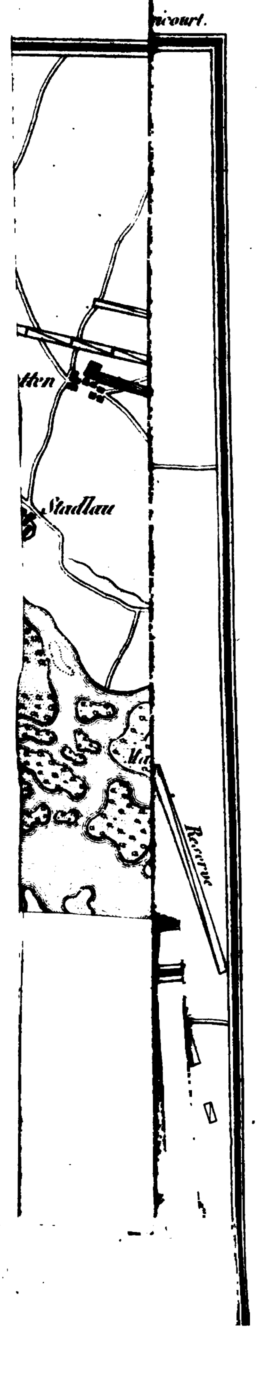
— Hier après le dîner, je trouvai dans le parc le colonel Laurède, un des officiers les plus aimables de l'armée. Il lisait, et quitta son livre pour venir à moi. Je parie, lui dis-je, que ce n'est pas un roman qui charme votre solitude. C'est mieux que cela, me répondit-il, en me montrant Horace, *édition d'Elzevir*. C'est mon *Veni mecum*. Je le félicitai sur son

bon goût, lorsque nous aperçûmes l'Empereur et le prince de Neufchâtel qui se promenaient près de nous; nous nous écartâmes par respect, mais le grand homme devint le sujet de notre conversation. Comment, me dit le colonel, vous expliquez-vous les succès rapides et constans qui couronnent toujours nos armes quand l'Empereur est à la tête de ses troupes? La question, lui répondis-je, est bien vague; mais, d'après ce que j'ai vu et entendu depuis que je suis au quartier général, je crois pouvoir y répondre. Indépendamment de la connaissance parfaite que Napoléon a du mérite particulier de chaque officier qu'il emploie, et de la certitude d'être scrupuleusement obéi, indépendamment des lumières étendues qu'il possède dans toutes les parties relatives à l'art militaire et des ressources inépuisables dont il dispose, il a, je crois, trois grandes qualités que les meilleurs généraux qu'il a combattus n'ont jamais pu réunir. Il est impénétrable dans ses desseins, il n'hésite jamais dans le parti qu'il doit prendre, et il ne perd pas une minute dans l'exécution.

— Je crois en vérité, me dit le colonel en souriant, que vous avez deviné le secret de ses victoires : ajoutez qu'excellent mathématicien, il

applique à l'art militaire les principes de mécanique qui apprennent à suppléer la force par la vitesse, et qu'il sait toujours si bien ménager ses moyens, qu'il ne développe sa puissance que lorsque l'ennemi a déjà épuisé en partie la sienne. Nous rappelâmes les célèbres journées de Marengo, Jéna, Friedland, Austerlitz, et nous trouvâmes qu'elles confirmaient parfaitement les principes que nous venions de poser. — Cette conversation, tenue à vingt pas de Napoléon, ne sortira pas de ma mémoire.

PLAN



CHAPITRE IX.

Bataille d'Essling.— Mort du maréchal Lannes, son embaumement. — Affaires d'avant-postes. — Murmures de l'armée.

. . . . Il est des jours de sinistre présage,
Où l'homme dans son cœur cherche en vain son courage,
Où d'affreux mouvemens la triste et sombre horreur
Jette dans nos esprits le trouble et la terreur..... (1)

Le duc de Montebello avait sans doute des pressentimens sinistres, lorsqu'il monta à cheval pour se rendre à l'île *Lobau*. J'étais avec le docteur Lannefranque, lorsque nous le rencontrâmes sur le pont de la Vienne. Le maréchal aimait beaucoup mon collègue. Il s'arrêta, lui prit la main, et lui dit : Vous ne tarderez pas sans doute à venir nous retrouver, nous

(1) La mort d'Henri IV, tragédie par Legouvé, acte cinquième.

aurons probablement besoin de vous; Messieurs, si j'en crois les apparences, la journée sera chaude. — Monsieur le duc, lui dit le docteur, elle ajoutera à votre gloire, et nous nous en féliciterons avec toute l'armée. — La gloire! reprit vivement Montebello, fumée bien chère! J'aimerais mieux cent fois.... Tenez, voulez-vous que je vous parle franchement, on s'est trop pressé..... je n'ai pas une bonne idée de cette affaire; mais quelle qu'en soit l'issue, ce sera pour moi la dernière bataille......... Comment l'entendez-vous, Général? — Adieu, adieu, Messieurs;.... et il partit au galop. Ce dernier mot m'afflige, me dit M. Lannefranque, voilà plusieurs fois que le maréchal me montre ce découragement et ce mécontentement. S'il n'avait pas pour l'Empereur un attachement aussi sincère, il aurait demandé sa retraite. On ne peut pas soupçonner de faiblesse un aussi brave militaire; il est comme bien d'autres, las du métier, et il est persuadé que cette campagne lui sera funeste....

— (22 *mai*). La postérité ne saura pas toute la vérité sur la malheureuse bataille d'Essling. Les ordres de l'Empereur m'ont obligé de rester à Schœnbrunn, et je n'étais pas à cette affaire; mais aussitôt que la canonnade se fit entendre,

je montai au sommet de la Gloriette, d'où l'on pouvait découvrir les deux armées ; je n'ai pu distinguer, au travers d'un nuage gros comme Paris, que les éclairs de quatre cents pièces de canon et la flamme de quelques maisons incendiées.

On vient de nous amener le général Mouton blessé par une balle qui lui a traversé la main. — On nous annonce que le maréchal Lannes vient d'avoir une jambe emportée par un boulet en faisant une reconnaissance.

— Si les Autrichiens avaient su que les ponts étaient coupés derrière notre armée, s'ils avaient su qu'une division entière était de l'autre côté du Danube, spectatrice inutile de notre désastre ; si par la plus habile manœuvre, on ne les avait pas trompés sur la quantité de nos forces, aucun Français ne serait revenu de cette bataille. Notre perte est énorme, mais on ne peut pas dire que nous ayons été vaincus, puisque nous sommes restés maîtres du champ de bataille, que les Autrichiens n'ont pas osé sortir de leurs lignes, et qu'en nous retirant dans l'île de Lobau, nous n'avons pas laissé un seul de nos blessés sur la rive. Gloire à Masséna ! c'est lui qui a sauvé l'armée.

— J'ai couru à Vienne au-devant de nos

blessés. L'esprit des Viennois est détestable : ils insultent à nos militaires qu'ils voient se traîner sanglans à l'hôpital. Les Capucins, répandus dans les rues, excitent les femmes à maudire les Français. J'étais tenté de tomber à coups de canne sur quelques-uns de ces misérables barbus ; la crainte d'exciter une sédition, a pu seule me retenir..

— Que de traits d'héroïsme la journée d'Essling a produits ! L'Empereur s'est constamment exposé comme un sous-lieutenant. Les boulets ont tué plusieurs personnes derrière lui : enfin on dit que le général Walter, effrayé du danger qu'il courait, lui cria : « Sire, *si votre Majesté ne se retire pas, je la fais enlever par mes grenadiers* ».

— J'ai vu un cuirassier qui venait de perdre un bras, porter avec l'autre jusqu'à l'hôpital un de ses camarades qu'un boulet avait frappé au pied.

— Un canonnier français eut les deux jambes emportées par un boulet. Deux soldats le ramassent, et le chargent sur deux branches d'arbres pour le porter à l'ambulance établie dans l'une des îles du Danube. Il souffrait horriblement, et ne jetait pas un cri : J'ai bien soif, disait-il souvent à ses porteurs. Arrivés sur un

des ponts sur radeaux, il les supplie d'arrêter un moment, de le poser sur le plancher, et d'aller lui chercher de l'eau pour étancher sa soif, ou un peu d'eau-de-vie pour ranimer ses forces. Ses camarades lui obéissent et le quittent : à peine ont-ils fait quelques pas, il leur crie : « *Mes amis, allez doucement, je n'ai pas de jambes, et j'arriverai plus tôt que vous ; Vive la France !* Il dit, et se roule dans le fleuve qui l'engloutit.

— L'Empereur, en voyant emporter le maréchal Lannes baigné dans son sang, a fait poser le brancard, s'est jeté à genoux, a pris le maréchal dans ses bras, et lui a dit en fondant en larmes : « *Montebello, me reconnais-tu ?* — Oui, Sire, vous perdez votre meilleur ami. — *Non, non, tu vivras !...* puis se tournant vers Larrey, « *n'est-il pas vrai que vous répondez de ses jours ?* Cette scène attendrissante, et digne du pinceau de Gérard, a ranimé le courage des malheureux blessés qui, se soulevant sur le sable, ont crié : Vive l'Empereur !

— Les officiers de santé se sont si bien conduits dans cette journée, que l'Empereur, touché des soins qu'ils donnaient aux blessés, s'est écrié plusieurs fois : *Mes braves chirur-*

giens ! Ils ont bien mérité cette honorable exclamation. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de leur courageuse activité, ou de la confiance des soldats. Ces malheureux, rangés sur la terre dans l'île Lobau, ne pouvaient être opérés que les uns après les autres : ils voyaient approcher les chirurgiens comme des bienfaiteurs. Lorsqu'on paraissait en négliger un, il les appelait : *C'est à moi*, disait-il, *c'est mon tour. Messieurs, venez me couper la jambe, mon voisin peut attendre*..... Le brave Larrey surtout est admirable après la bataille; son zèle est infatigable. Après avoir opéré tous les blessés de la garde, il demande si l'on a du bouillon à donner aux malades : sur la négative, que l'on en fasse, dit-il, avec ces chevaux qui sont au piquet. Ces chevaux se trouvent appartenir à un général qui vient les défendre. *Eh bien, qu'on prenne les miens, qu'on les tue, et que mes camarades aient du bouillon?* On a exécuté son ordre, et ne trouvant point de marmites dans l'île, on a fait la soupe dans les cuirasses des soldats. Faute de sel de cuisine, on l'a salée avec de la poudre à canon. Masséna a voulu en manger, et l'a trouvée délicieuse. Beaucoup de traits ont figuré dans les bulletins, qui valent moins que celui-ci.

— Au commencement de la bataille, Masséna s'aperçoit qu'un de ses étriers est trop long : il appelle un soldat pour le raccourcir, et pendant ce tems, il pose sa jambe sur le col de son cheval. Au même moment, un boulet emporte le soldat et l'étrier, sans toucher ni le maréchal ni son cheval. Voilà de ces coups de hasard qui surprennent toujours, quoique le même combat en offre mille de la même espèce.

— La veille de la bataille, Lannes entra chez l'Empereur, qui dans ce moment avait près de lui plusieurs généraux. Le duc de ***, par je ne sais quel motif, affectait de se mettre toujours entre l'Empereur et celui qui lui parlait. Le maréchal, impatienté, prend le duc par le revers de son uniforme, et lui fait faire une pirouette, en disant : « Ote-toi donc de là ? l'Empereur n'a rien à craindre au milieu de nous. Au champ de bataille, tu es toujours si loin derrière nous, qu'on ne te voit pas, et ici nous ne pouvons parler à l'Empereur sans que tu te mettes devant lui. Napoléon se contenta de lui dire : *Doucement, Montebello, doucement.* »

On parla de cette scène au salon de service. Un officier qui avait été en Egypte dit : Cela ne

n'étonne pas, le brave Montebello ne pardonnera jamais à *** la mort de son ami Desaix, ni le massacre des trois cents Français malades à Yaffa, lorsque l'armée a quitté cette ville. Cette phrase fit une grande impression sur tous ceux qui étaient présens. Tout le monde se tut, et peu à peu s'éloigna de l'imprudent qui l'avait proférée (1).

BATAILLE D'ESSLING.

Il est assez difficile de raconter un combat dont on n'a vu que la fumée : cependant connaissant le terrein, et encore tout plein du récit de plusieurs acteurs qui n'ont quitté le champ de bataille qu'à la fin de la journée, je vais essayer, comme Sosie, de rendre présens la scène et le théâtre dont j'étais absent par obéissance (2).

L'armée autrichienne s'était fortifiée sur la rive gauche du Danube, ayant sa droite appuyée sur Gross-Aspern, la gauche sur Muhlleiten, son centre sur Essling et Enzersdorff. Notre armée était en partie dans l'île de

(1) Voyez la note A à la fin du volume.
(2) Voyez la Carte première.

Lobau (ou *Napoléon*), et en partie à Ebersdorff. Sur la rive droite du fleuve, qui dans cet endroit se divise en trois bras principaux, dont le premier de notre côté a deux cent quarante toises, le second cent vingt, et le troisième soixante-dix-huit.

Pendant la nuit du 20 au 21, l'Empereur fait jeter un pont entre Aspern et Essling, reconnaît la position de l'ennemi, range son armée en bataille sous le feu de douze batteries autrichiennes. Notre gauche est commandée par Masséna, notre droite par Montebello. L'Empereur est au centre.

Gross-Aspern est bientôt enlevé par notre avant-garde, que commande le général Sainte-Croix, et le village d'Essling pris et repris trois fois, tombe ainsi qu'Enzersdorff en notre pouvoir. Cette opération occupe la journée du 21. Le 22 au matin, l'ennemi, fort de quatre-vingt mille hommes, étend son front depuis Probsdorff jusqu'à Hirschslatten en redoublant le feu de son artillerie composée de deux cents pièces de canon. Trois régimens de cuirassiers cherchent à percer leur centre, mais les chevaux fatigués chargent mollement, et ces trois corps sont foudroyés (1). Alors la garde impé-

(1) Depuis l'affaire de Ratisbonne l'avoine avait man-

riale sort de l'île : l'attaque devient générale, et les Autrichiens commencent leur retraite; lorsqu'on apprend que le Danube, tout-à-coup enflé par les neiges, a rompu les premiers ponts, que notre artillerie légère, la grosse cavalerie et le corps d'armée du maréchal Davoust sont retenus sur la rive droite. On ralentit les mouvemens, on essuye, sans avancer, le feu de l'ennemi qui, étonné de notre prudence, la prend pour une ruse et n'ose quitter sa position pour fondre sur nous. L'Empereur, calme au milieu du plus grand danger, fait faire par les généraux Nansouty et Mouton plusieurs charges partielles qui ont quelques succès, pendant que tout se dispose pour rentrer dans l'île à la nuit. Le général Mouton a la main percée d'une balle, et se retire du combat; le duc de Montebello est frappé au genou par un boulet. Le général Dorsenne, qui commande

---

qué à l'armée, et les chevaux avaient presque tous été nourris avec de l'orge. Ce grain leur avait ôté une partie de leurs forces, et le moindre galop les épuisait. Cette expérience doit faire songer aux moyens de soutenir l'ardeur et la force de ces animaux par quelque procédé particulier. Un officier de cavalerie est très-intéressé à connaître ce procédé.

la vieille garde, en impose encore à l'ennemi, et protège notre rentrée.

Ainsi s'est terminée cette désastreuse journée qui nous a coûté douze mille hommes. Trois fois pendant la soirée, après la rupture des ponts, l'Empereur envoya demander au général Massena s'il pouvait tenir; et cet intrépide guerrier qui perdait ses meilleurs soldats, qui voyait, pour la première fois, son fils au milieu du feu, n'a pas voulu se replier tant que le jour pouvait éclairer notre défaite. Je prononce ce mot, quoique nous soyons restés maîtres du champ de bataille, et que nous n'ayons laissé aucun de nos blessés au pouvoir de l'ennemi. Il n'est pas un officier qui n'ait blâmé la précipitation avec laquelle on a attaqué avant d'avoir réuni toutes nos forces dans l'île. La rupture des ponts devait être prévue, puisqu'elle était déjà arrivée quelques jours avant par l'effet des moulins (1), que les Autrichiens lançaient sur

(1) On appelait ainsi les petites barques fortement construites profondes et triangulaires que l'on chargeait à moitié avec des pierres. Le courant les entraînait avec une force incroyable. Leur forme les faisait tournoyer sur le fleuve, et elles brisaient avec leurs angles tout ce qu'elles heurtaient dans leur course rapide. Il

le fleuve. Il fallait donc établir des pilotis et des estacades, et ne pas se hasarder sur des pontons ou de simples radeaux.

Le soldat murmure tout haut contre ses chefs : on dit même que pendant la bataille l'infanterie a crié aux généraux de mettre pied à terre, et de combattre avec elle : cependant l'armée a montré une patience admirable, des corps sont restés cinq heures, l'arme au bras, exposé au feu le plus meurtrier.

Quand les troupes sont mécontentes, elles ne négligent aucun moyen de manifester leur humeur. A Ebersdorff la rue où logeait le quartier général fut nommée par les soldats la *rue des blagueurs*, et celle où était cantonnée une partie de la ligne, *rue des jeûneurs*; de grandes inscriptions au coin de chaque rue rappellaient ces dénominations, auxquelles on eut prudemment l'air de ne pas faire attention.

Cependant les nouvelles reçues de l'armée d'Italie raniment le courage du soldat. Le brave prince Eugène va faire sa jonction. Il a battu les Autrichiens le 30 avril à Caldero, le 8 mai à Sante-Salvatore, le 11 à Saint-Daniel et à

---

fallait beaucoup de force et d'adresse pour les faire échouer.

Loffers, le 12 à Kufstein, le 13 à Voergel, les 17, 18 et 20 à Durfar, à Malborghetto et Tarvis, à Montkitta, Gradchate, Gospich, la Lieca et Ottachate. Le général Magdonald est avec lui, mais l'armée de Vienne ne parle que d'Eugène : ce jeune héros doit cette grande popularité à son excessive affabilité. On sent, en le voyant, la justesse de ce mot de Duclos : La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

— On ne peut se figurer l'ardeur et l'impétuosité avec laquelle la jeune garde a chargé l'ennemi. Elle n'attendait pas l'ordre. Trois fois le général Mouton a été obligé de courir après elle pour la modérer. On remarque la même bravoure, la même impatience dans les conscrits qui sont à peine depuis six mois sous les drapeaux. Ceci me rappelle ce que racontait un jour le maréchal Soult. Avant d'attaquer, disait-il, j'avais l'habitude de faire sortir des rangs les derniers conscrits, et de les placer derrière en troisième ligne. Sur cent, trente tout au plus obéissaient à cet ordre. Les autres restaient par curiosité ou par bravoure et me disaient : *De grâce, laissez-nous, général; il n'est pas si difficile de se battre; ça s'apprend vite.*

— On désespère de pouvoir sauver le maréchal Lannes. Il a soutenu avec beaucoup de force et de courage l'amputation de la cuisse droite, mais le boulet a touché le genou gauche et brisé la rotule : une seconde amputation deviendra peut-être nécessaire. Le duc éprouve un violent chagrin, une fièvre d'un mauvais caractère s'est déclarée. On a placé le maréchal chez un brasseur d'Ebersdorff, dans un entresol au-dessus d'une écurie. La maison est environnée de cadavres d'hommes et de chevaux. L'air qu'on y respire est infect, la chaleur y est étouffante : c'est cependant ce qu'on a trouvé de mieux. L'Empereur témoigne le plus tendre intérêt au malade. Par ses ordres, le célèbre Franck a été appelé avec MM. Larrey, Yvan, Paulet et Lannefranque qui soignent alternativement le maréchal. Napoléon lui a déjà fait deux visites. Dans la dernière entrevue le duc a demandé que tout le monde se retirât dans la pièce voisine, dont la porte est restée ouverte. Quand il s'est vu seul avec l'Empereur, il lui a rappelé tous les services qu'il lui a rendus, toutes les preuves d'attachement qu'il lui a données; puis élevant la voix : « Ce n'est pas, a-t-il « dit, pour t'intéresser à ma femme et à mes « enfans que je te parle ainsi. Quand je meurs

« pour toi, je n'ai pas besoin de te les recom-
« mander, ta gloire te fait un devoir de les
« protéger, et je ne crains pas de changer tes
« dispositions à leur égard en t'adressant les
« derniers reproches de l'amitié. Tu viens de
« faire une grande faute, elle te prive de ton
« meilleur ami, mais elle ne te corrigera pas.
« Ton ambition insatiable te perdra; tu sacri-
« fies sans nécessité, sans ménagement, sans
« regrets, les hommes qui te servent le mieux.
« Ton ingratitude éloigne de toi ceux-mêmes
« qui t'admirent; tu n'as plus autour de toi que
« des flatteurs; je ne vois pas un ami qui ose
« te dire la vérité. On te trahira, on t'aban-
« donnera; hâte-toi de terminer cette guerre :
« c'est le vœu de tes généraux; c'est sans doute
« celui de ton peuple. Tu ne seras jamais plus
« puissant, tu peux être bien plus aimé! Par-
« donne à un mourant ces vérités, ce mourant
« te chérit...... »

Le maréchal, en achevant, lui a tendu la main, et l'Empereur l'a embrassé en pleurant, mais sans lui répondre. Je tiens cette scène de plusieurs témoins auriculaires, qui me l'ont rapportée dans les mêmes termes, ou au moins dans le même sens.

— (6 *Juin.*) Montebello est mort, j'ai

embaumé son corps avec MM. Larrey et Vareliaud. Il nous a été envoyé le jour même de sa mort, avec ordre de le préparer comme l'avait été le colonel Morland, tué à la bataille d'Austerlitz, c'est-à-dire, de le plonger dans une forte dissolution de sublimé corrossif, selon la méthode du D. Chaussier. Mais le maréchal était en pleine putréfaction, et cette opération qui a duré trois jours a été pénible et dangereuse. Les lotions d'acide muriatique, les fumigations, guytonniennes, les cassolettes de benjoin. etc., ne pouvaient corriger l'odeur horrible de ce cadavre. J'ai été fortement indisposé par la poussière du sublimé corrossif, dont j'ai pilé trente livres dans un mortier découvert. Je me suis trouvé superpurgé pendant trois jours, et j'ai eu un commencement de salivation.

Lorsque nous avons plongé le corps du maréchal dans le bain mercuriel, l'ammoniaque et l'hydrogène sulfuré qui s'exhalaient du cadavre, décomposèrent entièrement la dissolution, et il fallut recommencer.

Après huit jours d'immersion, nous avons mis le maréchal dans un tonneau fait exprès, et nous avons achevé de le remplir avec une solution saturée de sublimé corrossif. Le corps, transporté en France, doit être séché et placé

dans un cercueil. Nous avons confié ce soin à M. Fortin, pharmacien major, jeune homme plein d'honneur, de zèle et de civisme. M. Larrey a consenti à lui accorder cette honorable mission, quand il a su que M. Fortin, mon élève, étant en 1807 à Stargard près Dantzig, avait sauvé par son courage et son excellente conduite neuf cents malades abandonnés dans l'hôpital, sans médecins, sans chirurgiens, et presque tous atteints d'une maladie épidémique dont ses soins arrêtèrent les progrès.

J'ai reçu neuf mois après de M. Fortin une lettre qui renferme une anecdote trop intéressante pour rester dans l'oubli. La voici :

Strasbourg, le 23 Mars 1810.

A Monsieur le Chevalier Cadet de Gassicourt, pharmacien ordinaire de l'Empereur.

Mon cher maître, et respectable ami,

« C'est hier que S. M. l'Impératrice Marie-Louise a fait son entrée dans cette ville. Les hommages que lui ont adressés les habitans ont

un caractère particulier qui les distingue, et que vous observerez avec plaisir. Je ne vous dirai pas qu'une foule immense est allée au-devant d'elle, jusqu'à la frontière et au-delà; que toutes les autorités civiles et militaires lui ont présenté leurs respects; que toutes les cloches de la ville ont sonné; et, que l'artillerie des remparts a salué notre nouvelle souveraine; enfin que la cathédrale a été illuminée depuis la pointe de la flèche jusqu'en bas. Le coup d'œil qu'offre ce monument, ainsi éclairé, est magnifique. On avait placé sur les bords de la petite rivière d'Ill, vis-à-vis le palais impérial, un tableau allégorique, représentant l'alliance de la Seine et du Danube.

« Tous les corps des artisans s'étaient réunis. Ils ont composé un cortége en marchant par groupes; ils ont défilé sous les fenêtres de S. M., précédés des attributs de leurs états. Le corps des bouchers conduisait un bœuf dont les cornes étaient dorées, et le corps couvert de riches draperies, de rubans et de guirlandes. Les chapeliers portaient des trophées, composés de casques et de chapeaux militaires; Autrichiens et Français, unis ensemble par des écharpes tricolores, rouges, blanches et bleues,

jaunes, blanches et noires. Les tailleurs étaient divisés en deux cohortes; à la tête de l'une était un bel enfant déguisé en militaire français; à la tête de l'autre, un enfant du même âge et d'une figure charmante, vêtu de l'uniforme autrichien; ils ont opéré leur jonction sous les fenêtres de Marie-Louise, l'ont saluée respectueusement, et se sont jetés dans les bras l'un de l'autre:... des danses ont suivi cette cérémonie.

« Pendant que le peuple se livrait ainsi à la joie, j'étais témoin d'une scène d'un genre tout-à-fait différent. Pour que vous en ayez une idée exacte, je vais vous rendre compte de ce que j'ai fait, conformément à vos instructions.

« Grâces à vos soins et à ceux de M. Larrey, l'embaumement du maréchal a parfaitement réussi. Quand j'ai retiré le corps du tonneau, je l'ai trouvé dans un état de parfaite conservation. J'ai disposé, dans une salle basse de la mairie, un filet sur lequel je l'ai fait sécher, à l'aide d'un poële dont la chaleur a été réglée. J'ai fait faire un très-beau cercueil en bois dur, bien ciré; et maintenant le maréchal, entouré de bandelettes, et la figure à découvert, est

déposé dans son cercueil ouvert, près de celui du général Saint-Hilaire, dans une pièce souterraine dont j'ai la clef. Une sentinelle y veille jour et nuit. M. Wangen de Gueroldseck, maire de Strasbourg, m'a donné toutes les facilités qu'exigeaient mes fonctions.

« Tout était dans cet état, lorsqu'une heure après l'arrivée de S. M. l'Impératrice, madame la duchesse de Montebello, qui l'accompagne en qualité de dame d'honneur, m'envoya chercher par M. Crétu, son cousin, chez qui elle était allée faire une visite. Je me rendis à ses ordres. Madame la maréchale me fit plusieurs questions, et des complimens sur la mission honorable dont j'étais chargé; puis me témoigna, en tremblant, le désir qu'elle avait de revoir pour la dernière fois le corps de son époux. J'hésitai quelques momens à lui répondre; et, prévoyant l'effet que produirait sur elle le triste spectacle qu'elle cherchait, je lui dis que les ordres que j'avais reçus s'opposaient à ce qu'elle demandait; mais elle insista d'une manière si pressante, que je me rendis à ses instances. Nous convînmes (autant pour ne pas me compromettre, que pour qu'elle ne fût pas reconnue), que j'irais la chercher à minuit,

et qu'elle serait accompagnée d'un de ses parens.

« Je me rendis auprès de la maréchale à l'heure convenue. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se leva, et me dit qu'elle était prête à me suivre. Je me permis de l'arrêter un moment, la priant de consulter ses forces. Je la prévins sur l'état où elle allait trouver le maréchal, et la suppliai de réfléchir sur l'impression qu'elle allait recevoir, des tristes lieux qu'elle allait visiter. Elle me répondit qu'elle y était bien préparée, qu'elle se sentait tout le courage nécessaire, et qu'elle espérait trouver dans cette dernière visite un adoucissement aux regrets amers qu'elle éprouvait. En me parlant ainsi, sa figure mélancolique et belle était calme et réfléchie.... Nous partîmes. M. Crétu donnait le bras à sa cousine; la voiture de la duchesse suivait de loin à vuide; deux domestiques marchaient derrière nous.

« La ville était illuminée; les bons habitans étaient tous en férie; dans plusieurs maisons une musique joyeuse les excitait à célébrer cette mémorable journée. Quel contraste entre ces éclats d'une franche gaîté et la position dans laquelle nous nous trouvions! Je voyois la du-

chesse ralentir de temps en temps sa marche, tressaillir et soupirer. J'avais le cœur serré, les idées confuses.

« Enfin nous arrivâmes à l'hôtel de la mairie; madame de Montebello donna l'ordre à ses gens de l'attendre. Elle descendit lentement avec son cousin et moi jusqu'à la porte de la salle basse. Une lanterne nous éclairait à peine. La duchesse tremblait et affectait une sorte d'assurance; mais; lorsqu'elle pénétra dans cette espèce de caveau, le silence de la mort qui régnait sous cette voûte souterraine, la lueur lugubre qui l'éclairait, l'aspect du cadavre étendu dans son cercueil, produisirent sur la maréchale un effet épouvantable. Elle jeta un cri douloureux, et s'évanouit. J'avais prévu cet accident; toute mon attention était fixée sur elle; et, dès que je m'aperçus de sa faiblesse, je la soutins dans mes bras, et la fis asseoir. Je m'étais précautionné de tout ce qui était nécessaire pour la secourir; je lui donnai les soins que réclamait sa position. Au bout de quelques instans elle revint à elle : nous lui conseillâmes de se retirer; elle s'y refusa, se leva, s'approcha du cercueil, en fit lentement le tour en silence; puis, s'arrêtant et laissant tomber ses mains croi-

sées, elle resta quelque temps immobile, regardant la figure inanimée de son époux, et l'arrosant de ses larmes. Elle sortit de cet état en prononçant d'une voix étouffée par les sanglots : *Mon Dieu !... ô mon Dieu, comme il est changé !* Je fis signe à M. Crétu qu'il était temps de nous retirer; mais nous ne pûmes entraîner la duchesse qu'en lui promettant de la ramener le lendemain, promesse qui ne devait pas avoir d'exécution. Je fermai promptement la porte; j'offris mon bras à madame la maréchale; elle voulut bien l'accepter; et, lorsque nous sortîmes de la mairie, je pris congé d'elle; mais elle exigea que je montasse dans sa voiture, et donna l'ordre de me reconduire d'abord chez moi. Pendant ce court trajet elle répandit un torrent de larmes; et, lorsque la voiture s'arrêta, elle me dit avec une bonté inexprimable : « Je n'oublierai jamais, Monsieur, le service important que vous venez de me rendre. »

« Ce matin je suis allé au palais impérial pour m'informer de l'état de sa santé; on m'a répondu que madame la duchesse avait passé une nuit très-agitée. Espérons que le temps, les soins empressés de sa famille, et les caresses de ses enfans qu'elle chérit tendrement, efface-

ront peu à peu les regrets d'une perte aussi douloureuse, et ne lui laisseront que le sentiment consolant de la gloire acquise par le héros qu'elle a si justement pleuré.

« Recevez mon respectable ami, l'assurance de mon entier dévoûment.

« Votre etc.,

FORTIN. — »

CHAPITRE X.

Détails statistiques sur l'Autriche. — Ses productions, ses institutions savantes. — Idée de son Gouvernement.

PARMI les Autrichiens que notre prise de possession du palais de Schœnbrunn n'avait pas délogés, est un artiste distingué, M. *Beyer* sculpteur, fils ou neveu du statuaire qui a décoré les principaux bosquets du parc. Chez lui se réunissent, trois fois la semaine, quelques hommes de mérite, J'ai remarqué particulièrement un médecin, un jurisconsulte historien, et un naturaliste fort occupé de statistique, science née en Allemagne et trop peu appréciée en France. Ils parlent tous plus ou moins bien français, et montrent une véritable estime pour notre nation, quoiqu'en ce moment ils n'aient pas beaucoup à s'en louer. Ils veulent bien m'admettre quelquefois dans leur réunion; je n'en sors jamais sans en rapporter quelques notes intéressantes. Je suis grand questionneur,

et ma curiosité ne les étonne ni ne les offense. M. *Vonthurm*, le statisticien, a une mémoire prodigieuse pour les dates et pour les nombres. Quelque question que je lui fasse sur les quantités d'espèces ou de produits, il n'hésite jamais. Je lui ai demandé dernièrement qu'elle était la population de l'Autriche, ce qu'elle produisait en blé, en fourrage, en vin, en bestiaux; il m'a répondu sur-le-champ : « L'on compte dans les états gouvernés par l'Empereur, environ 23,566,800 individus; la consommation en blé est de 209,000,000 boisseaux; l'Autriche proprement dite en fournit 135,000,000; la Hongrie, 50,000;000; et la Bohême, 24,000,000. Quant aux bestiaux, il y a environ 1,661,900 bœufs et vaches, 5,803,240 moutons, et 834,000 chevaux; les provinces qui en fournissent le plus sont la Hongrie, la Basse-Autriche, la Galicie et la Moravie; ce sont aussi les provinces qui abondent le plus en fourrage. Les prairies naturelles ou artificielles couvrent 5,000,000 hectares; et les forêts sont évaluées à 84,672,437,246 mètres carrés. Les vignes produisent 12,118,740 hectolitres de vin; les plus estimés les plus abondans sont ceux de la Hongrie qui, à elle seule donne 10,318,360 hectolitres.

La facilité d'obtenir de M. Vonthurm des résultats que je pusse comparer avec ceux de la France, me rend très-importun; mais enfin je sais, par lui, que l'Autriche récolte par an 400,000 quintaux de tabac; que ses mines de sel lui en donnent 4,400,000, et celles d'alun 10,500; que ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de zinc, versent dans les coffres de l'état 102 millions; que l'on compte 653 sources d'eaux minérales dans l'empire; que le revenu public n'est que de 315 millions; et que l'armée effective de l'Autriche que nous croyons de 400 mille hommes, n'en compte que 357 mille.

Un jour j'ai amené la conversation sur l'industrie manufacturière; mon observateur me dit : Ne jugez pas, Monsieur, de nos fabriques par celles que vous voyez dans les faubourgs de Vienne. Quelques-unes sont belles; mais en général elles ne sont pas très-importantes. Quoiqu'il y ait dans cette ville soixante manufactures d'étoffes de soie, aucune ne peut être comparée à celles de Lyon. On travaille également la soie en Hongrie, en Styrie et en Carinthie. Nos draps ne sont pas en état de rivaliser ceux de France et d'Angleterre; leur tissu est trop lâche, leur teinture peu solide; mais nous

commençons à soigner les draps fins, et nous comptons en Moravie, en Silésie, en Bohême, en Hongrie, en Autriche, environ 90 fabriques qui prospèrent. Les toiles occupent beaucoup de bras; notre linge de table, sur-tout le linge damassé, est supérieur à tout ce qu'on fait ailleurs. Aussi possède-t-on seulement en Bohême près de 86 mille fabricans de toile, qui fournissent au commerce environ 9,800,000 pièces par an. Les dentelles de ce pays sont justement renommées. On en vend annuellement pour un million 190 mille francs. Les toiles de coton serait plus nombreuses, si on n'était pas obligé de tirer la matière première de l'étranger; mais il existe de belles filatures à Vienne, à Prague, à Pottendorf, Tresdorf, Schwandorf, Pirnitz, etc. Les basins, calicots et piqués sont aussi beaux qu'en Angleterre. Nos tanneries, marroquineries, mégisseries, ne suffisent pas à nos besoins, et l'art de préparer les cuirs mérite d'être encouragé chez nous. En revanche, nous avons la supériorité pour la fabrication des cristaux (1). La Bohême seule a élevé 80

---

(1) Nous n'avons pas sans doute autant de fabriques de cristaux que l'Autriche; mais la qualité de notre cristal est au moins égale, si elle n'est supérieure. On

grandes verreries, et l'on y compte 1,800 fabricans de cristaux taillés. Le revenu des beaux verres de Bohême est estimé 12,100,000 francs. En France vous n'avez que deux grandes manufactures de cristaux. Quant aux glaces coulées, la manufacture de Neuhaus l'emporte sur celles de Paris et de Madrid. Vous pourrez voir, dans le palais du prince Lichteinstein, une glace, sans défaut, qui porte 120 pouces de haut, sur 60 de large : la plus belle glace faite en France en a 117 sur 64, mais elle n'est pas exempte de bulles. A Londres on travaille, on taille, on polit très-habilement l'acier; mais il n'est ni plus brillant, ni mieux taillé que celui de Vienne, et son prix en Angleterre est bien plus élevé. Pour parler de produits plus utiles encore, je citerai notre quincaillerie comme la meilleure de toute l'Europe. Nous avons en Styrie seulement, 37 fabriques de faulx. Dans les ouvrages de ferronnérie, comme pelles, pincettes, etc., nous suivons les modèles anglais; et en cela nous sommes plus adroits que les Francais, qui ont choisi des formes légères, mais moins conformes au goût

---

ne peut rien voir de plus beau que ce que fait M. Dartigues dans sa verrerie de Vonêche, département de Sambre et Meuse.

général. Nos ouvrages d'étain sont beaucoup plus soignés que chez vous, non que notre étain soit plus pur que le vôtre, mais parce que toutes les pièces fondues sont achevées sur le tour.

Vous avez vu la manufacture impériale de porcelaine, je ne vous dirai donc rien de ses produits; mais je vous rappellerai qu'elle a été fondée en 1718, par un Français nommé *Paquier*, qu'elle a été achetée par Marie-Thérèse en 1744, qu'elle occupe 400 ouvriers, et que le kaolin et le petunzé qu'on y emploie viennent de Styrie, de Hongrie et de Passau....

Avant de quitter ce bon M. Vonthurm, je veux consigner ici un renseignement important qu'il m'a donné sur le produit de l'Allemagne, le plus précieux pour les gastronomes. A la fin d'une collation que nous avait fait servir M. Beyer, on nous offrit un verre de vin de Tokay. Je parlai du prix que l'on mettait en France à ce nectar, que je suis loin cependant de préférer à quelques-uns de nos vins fins du midi, et je demandai quelques détails sur sa fabrication. Le professeur de statistique me répondit : Le vin que l'on appelle communément Tokay, se récolte en Hongrie sur les monts Carpathes, ou sur les coteaux d'Hegy-

Allya. Ces coteaux ont deux lieues d'étendue. Le sol est rempli de laves et de pierres volcanisées. C'est à cela, sans doute, autant qu'à son exposition, qu'il doit la propriété de fournir d'excellens vins. Comme on a remarqué que le meilleur vin se faisait avec les grappes cueillies près de la racine, on taille la vigne à un œil, et on a soin l'hiver de couvrir les ceps avec de la terre. La récolte se fait tard; on ne vendange que sur la fin d'octobre, après les premières gelées, lorsque la vigne est déjà dépouillée de ses feuilles. Les grappes sont alors brunes, et commencent à se flétrir. On les cueille, on les porte dans un cellier, où des femmes s'occupent à les trier et éplucher. On sépare les bons grains des grains pourris ou secs. On ne jette point ces derniers, mais on les mélange avec les grains de première qualité, dans la proportion de 60 pour 80, pour en faire un vin que l'on vend sous le nom de Tokay *d'Ausbrach*; puis on en fait une sorte meilleure, en les mêlant dans la proportion de 60 sur 160, et le vin qui en résulte s'appelle Tokay *Maschlach*; enfin avec les seuls grains frais, on en fabrique *l'essence de Tokay*, vin délicieux, qu'on ne boit qu'à la table de l'Empereur, ou des souverains à qui ce prince en a fait présent.

Presque tous les vins de ce nom, que l'on se procure par le commerce, sont falsifiés.

Le docteur Derlang, non moins curieux de connaître la France que je ne le suis de connaître l'Autriche, m'a beaucoup questionné sur l'état des sciences à Paris; je lui ai parlé de l'organisation de notre institut, de notre école polytechnique, de nos sociétés d'encouragement, et de nos conservatoires. Voici ce que j'ai obtenu en échange. Il n'y a point à Vienne, m'a-t-il dit, d'académie que l'on puisse comparer à l'institut de France. Cela vient sans doute de ce que les hautes sciences sont mal enseignées en Autriche, excepté la médecine et les connaissances qui s'y rattachent essentiellement. Cependant Joseph II avait fondé des écoles normales bien avant l'époque où cette institution naquit en France, et l'ordre, la méthode sont les qualités caractéristiques des Allemands. Nous avons, il est vrai, une société d'agriculture, une d'architecture, une école vétérinaire et une société orientale à Vienne; mais, quoique nous puissions citer des savans très-recommandables, tels que MM. Franck et Plenk pour la médecine; MM. Bremser, Sartori, Meidinger, Schreiber, Prechtl, pour l'histoire naturelle; MM. Gebhart, Jacquin et

Boos pour la botanique ; MM. Melz et Kempelé, pour la mécanique ; MM. Neumann et Vega, pour les mathématiques ; MM. Trisnecker, Burger et Peltz, pour l'astronomie, et tant d'autres ; nous n'avons pas d'institution nationale, qui les réunisse. Nos savans vivent solitaires ; ils travaillent comme les anciens bénédictins, au milieu de leurs bibliothèques, et non au sein des académies. Je conçois, lui dis-je, qu'ils sont privés de ces communications utiles qui établissent des rapports entre les sciences, et les éclairent mutuellement ; mais aussi leurs travaux ont plus d'originalité, leurs recherches sont plus profondes, ils ont moins de distractions.

M. Bottcher, le publiciste, n'a pas été moins complaisant, et a bien voulu me donner sur le gouvernement et la législation autrichienne, des renseignemens que beaucoup de Français possèdent sans doute, mais qui étaient nouveaux pour moi.

Notre souverain, m'a-t-il dit, paraît moins absolu que le vôtre, et cependant en vertu de la charte faite par l'Empereur Frédéric Ier., en 1156, il réunit en sa personne les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires. C'est un despotisme bien caractérisé, que le temps a mo-

difié. Comme roi de Hongrie, l'Empereur n'exerce le pouvoir que du consentement des états. Comme roi de Bohême, il jouit des mêmes droits que comme Empereur d'Autriche. Ce royaume s'est donné en 1526 à l'Empereur Ferdinand; mais les états de Bohême rentreraient dans le droit d'élire leur souverain, si la maison d'Autriche venait à s'éteindre.

Quand l'Empereur se fait couronner Roi de Hongrie, il se rend sur la place publique, monte dans une tribune couverte d'un tapis tricolore, et prête à haute voix le serment de maintenir la constitution, les droits et les libertés de la nation, ainsi que celles des états. Auprès de cette tribune on a construit une montagne artificielle que l'on nomme *Kœnisberg* (mont royal). On amène à l'Empereur un cheval de bataille, richement caparaçonné, et on remet dans ses mains l'épée de Saint-Étienne. Le prince monte le coursier, l'anime, et, piquant des deux, lui fait gravir la montagne au galop. Il s'arrête au sommet, tire son épée, et frappe l'air en croix, en se tournant vers les quatre points cardinaux. Cette cérémonie signifie qu'il est résolu de défendre sa couronne contre toutes les puissances qui seraient tentées de l'attaquer. Joseph II sentit

le ridicule de cette pantomime et s'en dispensa.

La cérémonie du couronnement comme Roi de Bohême, offre d'autres singularités. Après avoir reçu l'onction sainte des mains de l'archevêque d'Olmutz, l'Empereur ceint l'épée de saint Venceslas, prend dans sa main droite le sceptre, dans sa gauche le globe royal, et présente sa tête au grand trésorier, qui la coëffe d'un bonnet rouge. C'est sur ce bonnet que l'archevêque pose la couronne. Si la première coëffure est le symbole de l'indépendance, la seconde qui la couvre et la cache, ne semble-t-elle pas dire aux peuples qu'ils doivent renoncer à la liberté?

L'Empereur ainsi revêtu de ces marques insignes, monte sur son trône, et reçoit les Chevaliers de l'Éperon-d'Or, et ceux de saint Venceslas; puis il prend dans ses mains une pièce d'or et la brise. Ce n'est pas, sans doute, pour manifester le mépris des richesses; car il fait ensuite à Dieu l'offrande de deux pains et de deux tonneaux, dont l'un est argenté et l'autre doré; puis il se rend au palais, où le repas le plus splendide l'attend avec toute sa cour.

Les cérémonies symboliques que je viens de vous citer, et qui rappellent aux souverains que leur pouvoir est toujours délégué par la

nation, qui veut bien en leur faveur renoncer à une partie de ses droits et de sa liberté, se retrouvent dans l'histoire des peuples de l'Allemagne et du nord. *Réné Chopin*, en parlant du droit des paysans de Carinthie, rapporte le trait suivant, que vous ne serez pas fâché de connaître.

Toutes les fois, dit Œneas Silvius (Pie II), que les Carinthiens procédaient au couronnement d'un archiduc, un paysan, choisi parmi les notables, montait sur un bloc de marbre, près de la capitale, et au milieu d'une belle prairie. Il avait à sa droite une génisse noire, à sa gauche une jument. Le prince nouvellement élu arrivait avec son cortége doré, par la prairie, auprès du vertueux villageois, ayant lui-même l'habit de paysan, un manteau grossier, un large chapeau usé, une chaussure désagréable à la vue, une houlette pastorale à la main. Quand le vrai paysan le voit ainsi arriver à lui, il lui crie : Quel est cet homme avec un si orgueilleux cortége? Les spectateurs lui répondent que c'est le prince de la terre. Le paysan demande si ce prince de la terre sera un bon juge, s'il aimera sa patrie, s'il est d'une condition libre, s'il a la confiance publique ; on lui assure qu'il a toutes ces qualités indispensables. Alors le paysan dit

à l'archiduc : De quel droit me feras-tu sortir de cette prairie ? Le prince répond que c'est par le droit d'achat, et il compte au paysan trente deniers, en ajoutant : Tes troupeaux (désignés par la génisse noire et la jument) te resteront. Voilà même mes habits dont je me dépouille, et qui te resteront pareillement ; ta famille sera exempte de tribut dans toute ta postérité. A ces mots, le paysan donne un léger soufflet au prince, lui confère l'investiture du droit public, et lui permet de rendre la justice. L'Archiduc monte ensuite sur le bloc de marbre, tire son épée et fait serment d'être juste (1).

Revenons à l'Empereur. Il n'a que trois ministres, un pour les affaires étrangères, un pour la guerre, un pour l'intérieur. Ces ministres et le chancelier d'état composent son conseil privé. La discusion des affaires étrangères appartient au conseil d'état, qui est formé par les ministres, et un certain nombre de conseillers. Ce conseil a été créé par Marie-Thérèse, en 1761.

---

(1) Les paysans conservent le même droit en Suède. C'est aussi dans un champ auprès d'Upsal que se fait l'inauguration des rois au milieu de tous les habitans de la campagne.

Le ministre de l'intérieur réunit dans ses attributions la justice, la police et les finances; mais chaque ministère a pour chaque département qui lui est confié, un conseil aulique auquel il remet la direction des affaires.

L'ordre judiciaire se compose d'une haute cour, de tribunaux de première instances, de cours d'appel, d'une cour des comptes et de tribunaux spéciaux pour les nobles, reste de l'ancienne féodalité.

Jusqu'au règne de Marie-Thérèse, l'Autriche était régie par une foule de lois bizarres, qui n'avaient entre elles aucune liaison, et qui souvent étaient contradictoires. Ce fut cette grande princesse qui eut la gloire d'ordonner la rédaction d'un code civil. On le commença en 1753, et il fut terminé en 1767 : mais il formait huit volumes in-folio. On sentit la nécessité de le resserrer. Depuis quarante ans on travaille à le réduire (1). Les Allemands procèdent lentement, et les législateurs autrichiens ne font pas comme faisaient ceux de Paris, dix à douze lois dans une matinée.

Le code pénal, rédigé par ordre de François II, n'a paru qu'en 1804.

---

(1) Il n'a été publié qu'en 1811.

Joseph II avait aboli la torture et la peine de mort; il pensait que dans aucun cas l'homme n'a le droit d'ôter la vie à son semblable; que pour certains crimes la peine de mort est beaucoup trop légère, que pour d'autres, elle est infiniment trop rigoureuse..... N'examinons pas cette question. Après le règne de Joseph, cette peine a été rétablie pour l'assassinat, la fausse monnaie, la conspiration contre l'État. Elle n'existe pas pour l'infanticide, ni pour le duel, et dans aucun cas la confiscation n'a lieu. Le seul supplice est la potence.

Pour tous les autres crimes et délits, la peine est une détention plus ou moins longue, précédée quelquefois de l'exposition. Cette détention ne peut s'étendre au-delà de vingt ans; mais sa durée n'est point fixée par la loi, elle est laissée à l'arbitrage du juge.

M. Venthurn m'avait dit à quel somme s'élevait le revenu public, mais il ne m'avait pas appris de quels produits il se composait. Je demandai donc à M. Bottcher de m'éclairer sur ce point. Le revenu de l'état, me dit-il, se compose des impôts, des domaines et des revenus régaliens, tels que les mines, les salines, les monnaies, les eaux et forêts, la chasse et les postes.

Les impôts se divisent en contributions directes et indirectes, en foncière, personnelle et mobilière.

Nous avons trois espèces d'impôts fonciers : la contribution *rusticale*, qui se lève sur le produit net des terres ; la *dominicale*, qui se prend sur les fermes et loyers. Elle comprend aussi les corvées, les dîmes et autres droits seigneuriaux, dont nous ne sommes pas encore délivrés ; la *camérale*, qui se perçoit sur les maisons de ville, et sur les cheminées.

Les nobles Hongrois et Transilvains sont exempts d'impôts fonciers, mais les nobles Galiciens et Bohémiens n'ont pas ce privilége, ce qui rend les premiers très-fiers. Cette inégalité est un grand vice.

Les domaines impériaux sont mal administrés ; ils ne produisent pas à beaucoup près ce qu'ils devraient produire.

Les impôts indirects se composent des péages, qui sont très-nombreux et très-incommodes, des douanes, des octrois, du droit sur les routes, du droit de marque et de poinçonnage, de l'impôt sur le tabac, de celui des jeux publics, du timbre sur les cartes et les almanachs, sur les gazettes et journaux, sur les actes privés et judiciaires, des droits sur la

poudre, sur l'amidon, sur les boissons, sur les chevaux de luxe et les équipages, sur les fabriques de porcelaines, de glaces et de draps.

Deux impôts vous paraîtront fort extraordinaires; ce sont ceux qu'on perçoit sur les Juifs qui veulent résider, et sur le rouge des femmes.

Dans le revenu public on doit encore comprendre le droit sur les successions (excepté sur celles que recueillent les prêtres, gens privilégiés), les droits du sceau des titres de noblesse, des brevets et diplômes; enfin la capitation ou l'impôt personnel.

On voit par ce simple aperçu que le système d'imposition est susceptible de beaucoup d'améliorations.

CHAPITRE XI.

Etendard trouvé. — Pillards punis. — Explosion chez le général Sainte-Croix. — Affaires d'avant-poste. — Inscription ridicule. — Réunion gastronomique. — Beau trait du baron Larrey.

(15 *Juin*). — En examinant une collection minéralogique que j'avais découverte dans un coin du palais, et que l'archiduc Jean avait voulu soustraire à notre avidité, pour les objets d'arts et de science; j'ai trouvé dans une caisse un magnifique drapeau de satin blanc, et vert couvert de broderies et de paillettes, la lance en bois précieux, orné de bronzes dorés très-élégamment ciselés; c'était un présent d'une ville à l'archiduc Jean. Sur-le-champ j'ai porté cet étendard au grand maréchal, qui l'a présenté à l'Empereur. Les officiers de la garde, en me voyant passer chargé de cette brillante dépouille, me dirent : Est-ce vous, M. le docteur, qui avez fait cette conquête ? — Oui, Messieurs, et ce n'est pas sans peine; j'ai battu

la caisse, et j'ai arraché cet étendard à plus de vingt....., oui, à plus de vingt clous autrichiens qui le retenaient. Cela nous a fait rire un moment (1). En poursuivant mes recherches, j'ai encore trouvé un superbe herbier, une collection des œuvres de Ventenat, et une caisse remplie de tous les fruits de l'Europe, supérieurement moulés en cire. Les fruits que nous voyons modelés en France n'approchent pas de cette perfection. Tout cela sera envoyé à S. M. l'Impératrice.

— (29 *juin*). On a condamné à mort vingt-deux soldats pillards. S. M. a fait grâce à vingt. J'ai vu conduire les deux autres au supplice. Cette juste sévérité a fait un excellent effet. Comme les faubourgs de Vienne avaient voulu se soulever il y a quelques jours, et qu'on a été obligé de fusiller plusieurs mutins, le peuple a vu que l'on voulait la tranquillité à tout prix, et que les Français étaient punis comme les autres, quand ils se rendaient coupables. Cela assure les routes qui devenaient dangereuses.

---

(1) L'Empereur dit à son retour au comte Fourcroy, qui le félicitait : « Dans cette campagne tous ceux qui m'entouraient m'ont satisfait par leur zèle, jusqu'à mon apothicaire qui a enlevé un drapeau. »

— J'ai été à Vienne rendre visite au général Sainte-Croix (1) malade d'une fièvre ataxique. Ce brave jeune homme qui, à l'âge de vingt-deux ans, digne élève de Masséna, a mérité le grade de général de brigade, et la grande décoration, s'est conduit comme un Achille à l'attaque d'Ebersberg, et à la bataille d'Essling.

C'est lui qui le premier, et sous le feu de l'ennemi, a traversé le Danube dans une barque où sur trente hommes vingt-deux ont été tués ou blessés autour de lui. C'est lui qui entra le premier à Gross-Aspern, et y mit le feu. Un boulet lui avait enlevé une partie du mollet, et il ne quitta le champ de bataille qu'après avoir vu la victoire assurée.

J'avais le plus grand désir de connaître cet intrépide officier. Lorsque j'arrivai chez lui, je trouvai son appartement dans un grand désordre. Le général assistait au dîner de trois colonels de ses amis. « Ces messieurs, me dit-il, viennent de me sauver la vie en me forçant de sortir de mon lit. Il n'y avait pas six minutes que j'étais auprès d'eux à cette table, lorsqu'une détonation épouvantable nous fit sauter

---

(1) Tué depuis à l'armée de Portugal. Un boulet de canon le coupa en deux dans une reconnaissance.

sur notre siége, et ébranla toute la maison. L'explosion avait eu lieu dans la chambre à coucher; nous y courûmes; et, au milieu d'une fumée considérable, nous trouvâmes mon lit écrasé par les débris du poële énorme qui était construit dans l'angle de la pièce, et qui avait été lancé sur mes matelas. Voici sans doute ce qui a produit cet événement: L'hôtel que j'habite appartient à un grand seigneur autrichien. Quand il s'est éloigné pour nous le céder, quelqu'un de ses gens qui possédait des armes et de la poudre, a voulu les cacher, et soit malice, soit ineptie, les a mises dans ce poële. Je fais cette conjecture, parce qu'on a trouvé dans les débris du poële des pistolets et une carabine brisée. Ce matin, me trouvant un peu mieux, j'ai fait la revue de mes papiers, j'en ai mis beaucoup de côté comme inutiles, et j'ai dit à mon valet de chambre de les brûler. Il les jeta dans ce poële sans savoir ce qu'il contenait, et, heureusement pour moi, n'y mit le feu qu'au moment où je venais de me lever. Je ne sais quelle quantité de poudre y était renfermée, mais au dégât qu'elle a fait, je juge qu'il y avait au moins la charge d'une pièce de six: certes, celui qui a fait d'un poële un arsenal, ne se doutait pas qu'on y ferait du feu dans le mois de juin.

Depuis ce moment, la santé du général Sainte-Croix a été de mieux en mieux, et le danger qu'il a couru semble lui avoir porté bonheur.

— Pendant que le grand quartier-général se repose, l'armée continue partiellement ses opérations. Il y a eu des affaires de poste et des combats utiles pour nos positions; le 4 juin, à Clagenfurth, le 14, à Raab, et à Engereau, le 26, à Gratz. Nous ne tarderons pas probablement à avoir une grande bataille.

— En revenant à Schœnbrunn, on me fit remarquer sur une des portes de la ville les cinq voyelles A. E. I. O. U. que l'on explique ainsi : *Austriæ est imperare orbi universo.* C'est sans doute dans le quinzième siècle qu'on a imaginé ce rébus. Je trouve cette fanfaronnade plus niaise que spirituelle.

— Le colonel Vareliaud, frère de mon collègue, est bon chasseur, bon épicurien. Il a pour les plaisirs et pour les combats la même ardeur. Une belle balafre au milieu de la figure prouve les caresses qu'il a reçues de Bellone; quelques accès de goutte attestent qu'il est fervent chez Bacchus et Cythérée. Il a voulu profiter du repos dans lequel on nous retient à Schœnbrunn pour nous faire goûter du gibier d'Autriche, arrosé de vin de Hongrie et du Rhin.

Un restaurateur français est venu s'établir près du parc. C'est là que le colonel a réuni ses amis, et qu'il a bien voulu m'inviter. Des officiers de chasseurs de la garde, quelques officiers civils de la maison de l'Empereur composaient la société, avec un seul Allemand qui, en entrant et voyant une carafe d'eau sur la table, se hâta de la faire disparaître, en assurant que l'eau de Vienne et des environs était détestable. Nous ne fîmes aucune difficulté de le croire.

Nous fûmes servis à la française; cependant on nous fit juges d'un énorme plat de *sauer-kraut* que nous autres Parisiens nous nommons choucroute. Ce mets se prépare avec le chou à grosse tête (*brassica - capitata*). On le coupe mince à l'aide d'une planche à rabot qui le divise en lanières de deux à trois lignes d'épaisseur, et on le stratifie dans une futaille, en le mettant lit par lit avec du sel, du genièvre et un pois jaune qui le colore. On met par-dessus un faux couvercle que l'on charge d'un poids assez fort pour presser le chou et faire surnager l'eau de végétation. On le laisse fermenter; et, quand la fermentation passe à l'acide, on ferme la futaille hermétiquement.

Nos chasseurs avaient envoyé faisans, lièvres

et perdrix en quantité : notre hôte remplaça quelques-unes de ces pièces par d'excellentes volailles de Styrie. Cette province est pour l'Autriche ce que sont pour la France la Bresse et le Mans ; on y voit communément des dindons de vingt livres.

Mais ce qui dans ce repas vraiment splendide me fit regretter pour les Autrichiens l'ignorance de leurs cuisiniers, ce fut un assortiment de poissons délicats que nous ne trouvons pas en France : on les nomme *schill*, *hucho*, *failbling*, et *la salveline*, espèce de truite d'un goût exquis.

Quant aux vins, nous les connaissons à Paris, parce qu'ils voyagent. Nous bûmes alternativement des vins ennemis et des vins français sans qu'ils se fissent la guerre dans notre estomac. Lorsque nous eûmes vidé la dix-neuvième bouteille, l'Allemand, élevant la voix, dit : Allons, Messieurs, buvons la *hussarde*. Nous ne comprîmes pas ce qu'il voulait nous dire. — Je croyais, reprit-il, que vous saviez l'étymologie du mot *hussard*. Il signifie *vingtième* en Hongrie. D'après les lois de ce royaume, vingt laboureurs de chaque canton sont obligés de fournir un cavalier monté et équipé à leurs frais, pour former la cavalerie

hongroise. Telle est l'origine des régimens de hussards. — Je pris note de ce renseignement.

On porta des toasts. Je bois, dit un officier, à notre moderne Podalyre, au brave et bon Larrey.... Vous ignorez peut-être, Messieurs, le nouveau service qu'il vient de rendre à l'armée. Dans un rapport que M. Heurteloup fit remettre à l'Empereur, sur l'état des blessés entrés dans les hôpitaux, après la bataille d'Essling, ce chirurgien observe que beaucoup de jeunes soldats sont blessés à la main droite, et de la même manière; que cette blessure, quoique légère, les met hors d'état de servir, et qu'il les soupçonne fort de s'être blessés eux-mêmes pour quitter l'armée. A la lecture de ce rapport, l'Empereur entre en colère, traite ces soldats de lâches, et ordonne que vingt-quatre soient à l'instant livrés à un conseil de guerre. Larrey était présent : Sire, lui dit-il, un conseil de guerre ne peut pas juger sur un pareil rapport, sur une simple conjecture. Au lieu d'avoir mérité une punition, ces blessés ont peut-être droit à une récompense. Sire, veuillez vous faire faire un rapport spécial.

— Eh bien! je vous en charge, dit l'Empereur; prenez des renseignemens exacts, examinez ces hommes, donnez-moi votre avis mo-

tivé. — Larrey n'a pas perdu une minute ; son enquête a été prompte et sévère. Il a prouvé que la même blessure pouvait et même devait avoir lieu dans certaines circonstances communes à l'armée. Son opinion, confirmée par celle de plusieurs chirurgiens, a sauvé l'honneur et la vie aux vingt-quatre soldats, qui ont obtenu les invalides. Vous voyez bien, Messieurs, que la santé que je propose est d'obligation. — Et de cœur, disent tous les officiers.

CHAPITRE XII.

Description de Vienne. — Ses monumens, ses promenades, ses théâtres.

Plusieurs historiens ont comparé la ville de Vienne à une bague. La cité représente le chaton, et les faubourgs l'entourage. Cette comparaison ne me paraît pas très-juste. Je crois qu'on en aurait une idée plus exacte en la comparant à la planete de Saturne, dont l'anneau figure les faubourgs, puisque les faubourgs ne touchent pas la ville.

— Vienne tire son nom des Windes, peuple qui habitait l'Autriche quand les Romains y pénétrèrent. Ils appelèrent la ville principale *Vindebona*. On y compte aujourd'hui 7,600 maisons.

Dans la ville les maisons sont fort élevées; celles des faubourgs n'ont au plus que deux ou trois étages. Sur le Hof, l'une des places principales de la ville, on voit une maison de huit étages. Les loyers sont hors de prix à Vienne; et ce qu'il y a de singulier, c'est que par une concession volontaire des bourgeois, le second

étage de beaucoup de belles maisons appartient à l'Empereur. On lui a cédé cette propriété pour loger les personnes attachées à la cour, et l'engager à faire sa résidence habituelle dans sa capitale.

Vienne est entourée de fortifications, c'est-à-dire, d'un large fossé sans eau, et d'un rempart muré, haut de cinquante pieds, garni de onze bastions. Entre la ville et les faubourgs se trouve l'esplanade qui a 600 pas de large, et qui est plantée d'arbres. Comme les faubourgs et l'esplanade ne sont pas pavés, il y a dans le beau temps un pied de poussière, et deux pieds de boue quaud il pleut. Les Français ont prouvé aux Autrichiens que les lignes et les bastions de Vienne ne pouvaient pas souffrir un siége de quelques heures; et l'Empereur d'Allemagne rendrait un très-grand service aux Viennois, s'il comblait les fossés, et permettait de bâtir une partie de l'esplanade, en laissant au milieu une seule allée plantée. Le prix de cet immense terrain enrichirait la ville, et lui fournirait les moyens de paver les faubourgs. François pourrait y construire un palais impérial digne d'un souverain, et quitter le sien qui ressemble à une mauvaise caserne.

— Il n'y a que deux monumens publics dignes

de notre siècle, c'est la statue équestre de Joseph II, par M. *Zanner*, et la fontaine de Neumarkt dont les figures sont de *Donner*. Le piédestal de la statue de Joseph est construit avec un granit, du Tyrol, de la plus grande beauté. Les pierres sont scellées avec le métal fusible de Darcet, exemple qu'on devrait imiter pour nos monumens en marbre.

— On compte environ vingt-deux églises à Vienne. Comme le peuple est très-dévot, très-superstitieux, l'intérieur des temples est en général fort orné. L'église Saint-Michel, près du Burg, n'est pas grande ; mais derrière le maître-autel, on remarque un groupe de sculpture du plus grand effet : il représente la chûte des anges rebelles, précipités du ciel et poursuivis par Saint-Michel. Le groupe, composé de trente à quarante figures, s'élève jusqu'à la voûte.

L'église Saint-Étienne, cathédrale de Vienne, est d'une architecture gothique. La tour pyramidale qui lui sert de clocher est toute en pierre : elle a 435 pieds de haut, elle incline un peu vers le sud. Un de nos canonniers pendant le siége la pointa, et envoya un boulet au tiers de la flèche. S'il eût récidivé, la tour eut été démolie ; mais on fit cesser cette batterie.

On prévoyait, sans doute, qu'on aurait besoin de cet édifice pour observer l'armée autrichienne de l'autre côté du Danube. Les artistes n'ont aucune remarque utile à faire dans cette église; les historiens peuvent en recueillir de curieuses.

Elle a 342 pieds de long, et 220 pieds de large, 79 pieds de haut sous voûte. Des armures de chevaliers y sont suspendues. On voit dans cette église le tombeau du prince Eugène, et celui de Frédéric IV. Le tableau du maître-autel est peint, dit-on, sur des lames d'étain. On le croit de Book.

Saint-Étienne a été fondée par le premier duc d'Autriche, Henry Jasomir, en 1144. Cette cathédrale fut brûlée en 1258, rebâtie en 1265, rebrûlée et rebâtie en 1270. Le pape y présida un concile en 1275. C'est en 1359 que le duc Rodolphe XIV, et ses frères firent rebâtir le chœur, et commencer les deux tours.

A côté d'une porte latérale de cette église est un bloc grossier de granit de forme cubique. Une ancienne légende assure qu'un saint s'est reposé sur cette pierre, et les dévots ne manquent pas de la toucher du doigt avant de prendre l'eau-bénite. Ce simple contact a déja usé à la profondeur d'un pouce, environ,

l'endroit où se pose le doigt des bigots. Telle est l'action des corps mous souvent frottés contre les substances les plus dures.

L'église Saint-Pierre, près le Graben, est la seule, dans Vienne, qui soit d'un bon goût d'architecture. Dans l'intérieur, le plus bel ornement est le martyre de Népomucène. Ce morceau de sculpture, peint et doré, représente *Jean le discret*, jeté par des soldats dans une rivière, par-dessus un pont. Saint-Pierre doit être un peu jaloux des honneurs qu'on rend chez lui au saint favori des Autrichiens.

L'église des Augustins a peu d'apparence extérieurement, mais elle attire plus de curieux que toutes les autres, parce qu'elle renferme le magnifique tombeau de Christine. Deux chapelles latérales offrent deux grandes châsses vitrées : elle contiennent les squelettes, bien conservés, d'un évêque martyr, et d'une vierge. Il y a du plaisir à se faire enchâsser. Non-seulement ces précieuses reliques sont posées sur des coussins de soie ornés de broderies ; mais elles sont habillées avec un luxe et une recherche rares. Chaque os est enveloppé dans un réseau d'or à jour : les pieds sont dans de petites pantoufles de brocard, les mains dans une paire de gands de tricot d'or orné de perles

et de pierreries; aux poignets sont des manchettes de dentelles; une collerette pareille au cou : des bagues, des colliers précieux ornent ces saints débris. Ces têtes de mort sont coiffées, l'une avec une mitre brillante, l'autre avec une cornette d'or et d'argent, qui ne la rend pas plus jolie.

— Le mausolée de Christine, duchesse d'Albert, est un chef-d'œuvre de Canova. Je suis allé dix fois aux Augustins pour le voir, et chaque fois il m'a fait un plaisir nouveau. Nous ne possédons rien en France qui puisse lui être comparé. Le tombeau du maréchal de Saxe est une ode sublime, celui de Christine est une admirable élégie. On ne peut s'imaginer que ces belles figures qui s'acheminent tristement vers cette pyramide égyptienne, dont la porte ouverte laisse entrevoir le sépulcre de la duchesse, soient des figures allégoriques. Leur mélancolie est si vraie, leurs attitudes si naturelles, qu'on les prend pour les enfans, pour les sœurs de Christine. Ce génie, étendu, qui pleure sur un lion consterné, est si beau qu'on lui pardonne d'être là, quoiqu'il nuise à la scène religieuse qui lui est opposée.

Ce magnifique mausolée n'est pas assez isolé. Il devrait être sous une voûte, ou au

moins paraître entièrement détaché de l'architecture de l'église. Un monument perd souvent par la place qu'il occupe une partie de l'effet qu'il doit produire. Telle est à Paris notre fontaine de Grenelle. Telle était celle des Innocens quand elle faisait le coin de la rue aux fers.

Les autres tombeaux placés dans la chapelle des morts de la même église sont remarquables par quelques détails : mais il faut les voir avant le poëme de Canova.

— Les Capucins ont eu ma visite, et je suis descendu dans leur église souterraine pour contempler les sépultures des Empereurs d'Autriche. Ces princes sont renfermés dans de grands coffres de cuivre, faits à peu près comme des commodes. Quelquefois ils sont représentés couchés dessus en habits impériaux : on en compte soixante, environ, rangés sous une longue voûte. Ils sont entourés d'une grille de fer, et éclairés par une lampe sépulcrale. Le révérend père, qui m'accompagnait, me fit remarquer l'Empereur Mathias, le plus ancien, puis Léopold Ier., Joseph Ier., et Charles VI. Dans une rotonde qui termine cette galerie, et qui est éclairée par des vitraux, s'élève le mausolée de Marie-Thérèse : c'est un grand coffre de plomb de huit à neuf pieds de haut,

sur lequel l'Impératrice et son mari sont à moitiés couchés ; les figures sont de proportion héroïque. Marie-Thérèse tient d'une main l'épée, et de l'autre le sceptre, que François touche seulement du bout du doigt. Il est à remarquer qu'elle a fait faire ce mausolée de son vivant, et qu'elle venait souvent entendre la messe auprès de son futur tombeau. Je demandai à voir la tombe de Joseph II. Le capucin me la montra, hors de l'enceinte, sous l'escalier. — Pourquoi, lui dis-je, ce grand homme n'est-il pas avec sa famille? — Monsieur, me dit le révérend, Joseph était un philosophe qui a fait bien du mal à l'Église.... — Ainsi MM. les capucins insultent à sa cendre! La cour régnante le sait et le souffre! — Comme je sortais, l'homme barbu me demanda selon l'usage mes mains à baiser : je les lui donnai, et je souffris qu'il s'humiliât devant moi, pour lui prouver combien je méprisais un capucin qui ose juger un Empereur d'Allemagne.

Ce prince avait demandé que l'on gravât sur sa tombe : *Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises*. Son désir ne fut pas rempli. Il avait fondé un hôpital des enfans trouvés, un mont-de-piété, un institut des sourds et muets, un hospice de la maternité, il

avait fait tous ses efforts pour abolir dans ses états la féodalité, pour relever les Juifs de l'état avilissant dans lequel ils étaient plongés......... mais il n'avait enrichi ni les cordeliers ni les capucins.

— On reconnaît la grandeur et le bon goût de Marie-Thérèse à la bibliothèque palatine bâtie sur la place Joseph. Cet édifice, achevé en 1726, n'est pas considérable, mais il est élégant et riche. La salle principale est d'une belle architecture. Un savant trouvera seulement que les ornemens ne laissent pas assez de place pour les livres; l'or, le bronze et le marbre y brillent de toutes parts. La coupole du milieu est soutenue par huit colonnes d'ordre corinthien. Daniel *Gran* a peint sur cette coupole toutes les sciences formant une chaîne d'union. Il y a quelques antiques tels qu'un sarcophage en marbre de Paros découvert aux environs d'Ephèse; un bas-relief représente le combat de Thésée contre les Amazones; on voit encore un buste de Pyrrhus et quelques vases étrusques décrits par Winckelmann. Cette bibliothèque, qui compte aujourd'hui trois cent mille volumes, est sous la garde du docteur Wan-Sviéten, fils du célèbre médecin de ce nom. On fait remarquer aux étrangers : 1.° une carte géogra-

phique, faite par les Romains et intitulée : *Itinerarium Pentingerium*. Elle fait connaître les routes militaires de Rome aux Gaules, et à la Calabre ; 2.° des livres mexicains écrits sur de la peau humaine, et apportés par Cortès ; 3.° un manuscrit de Dioscoride ; 4.° beaucoup de livres arabes, turcs et persans ; 5.° une bible qui servait à Luther ; elle est chargée de notes de sa main ; 6.° la Jérusalem délivrée, manuscrit de la main du Tasse. Je parlai au bibliothécaire de nos belles éditions de Didot et de celles de Bodoni ; il me montra quelques livres imprimés à Vienne qui peuvent soutenir la concurrence ; mais, quand je l'entretins des derniers ouvrages de nos savans, en physique, en chimie, en histoire naturelle, en médecine, j'appris avec étonnement que cette bibliothèque impériale ne les possédait pas, quoique plusieurs des auteurs en eussent envoyé des exemplaires, et que le Gouvernement autrichien eût chargé ses agens d'affaires de les demander.

— A Vienne, il y a deux arsenaux, l'arsenal impérial et celui de la ville. Le premier est un des plus beaux qu'il y ait : il est formé par quatre grands bâtimens, ils encadrent une cour qui renferme deux cents pièces de canon

de tous calibres. Quatre galeries qui se communiquent forment une immense salle d'armes, dont tous les ornemens d'architecture, colonnes, chapitaux, corniches, etc., sont faits avec des instrumens de guerre, lances, casques, boucliers, flèches, hallebardes, fusils, pistolets. On ne voit ni boiserie ni muraille. Au milieu de ces galeries sont des trophées ou des armures complètes des princes et chevaliers. On remarque celle de Mathias Corvin, roi de Bohême, héros du quinzième siècle; celle de Godefroy de Bouillon, celle de Gustave Adolphe, tué à la bataille de Lutzen en 1632; enfin celle de Marie-Thérèse. On y conserve la fameuse chaîne (1) avec laquelle les Turcs barrèrent le Danube, lorsqu'ils assiégèrent Vienne en 1683, et la tête du grand Visir qui ne put s'en emparer, grâce à Sobiesky. Le Sultan le fit décapiter pour le punir de sa défaite, et envoya sa tête à son vainqueur.

L'arsenal de la ville appartient à la garde bourgeoise, composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Il contient de quoi armer vingt-quatre mille hommes. Il a été établi en 1732 sous l'Empereur Charles VI. Le courage

(1) Chaque anneau de cette chaîne pèse 35 livres.

que les Viennois ont développé dans les deux siéges de la ville par les Turcs, leur a mérité l'honneur de se garder eux-mêmes, et le privilége d'avoir un arsenal bourgeois.

— Les différens cabinets d'histoire naturelle, de physique et de mécanique n'offrent rien de très-remarquable dans ce moment. Avant notre arrivée, l'Empereur d'Allemagne a prudemment enlevé et fait conduire en Hongrie cinq cents caisses remplies de tableaux et d'objets précieux en médailles, histoire naturelle et antique.

Le cabinet d'anatomie moulée en cire par le célèbre Spallanzani, attire quelques curieux; mais ces pièces d'anatomie sont très-inférieures à celles que nous possédons, et que nous devons au talent de M. l'aumônier de Rouen.

J'ai vu avec plaisir dans les salles de l'université quelques injections de Ruysch.

— Vienne, comme la plupart des villes fortifiées, n'a de promenades intérieures que ses places publiques; car on ne peut pas donner ce nom à un petit quinconce planté sur un bastion où les bourgeois vont le soir dans la belle saison respirer le frais, prendre des glaces et entendre un très-mauvais orchestre d'instrumens à vent. C'est au bastion

que les filles publiques se rendent avec un costume assez décent pour ne pas faire rougir les femmes honnêtes qui se trouvent près d'elles. Les véritables promenades de Vienne sont le jardin du Belvédère, celui du palais de Schwartzemberg, l'Augarten, le Prater et le Brigitten-Au.

Le Belvedère est un palais impérial bâti sur le Rennweg, à l'extrémité du faubourg de ce nom. Il renferme la belle collection de peintures appartenant à la cour. Elle se compose de 1400 tableaux. Je n'ai pu la voir, parce que François, craignant notre goût pour la peinture, l'a fait voyager avant notre arrivée. Le jardin du Belvédère n'est qu'un vaste parterre terminé par une belle terrasse d'où l'on découvre toute la ville. On n'y a point planté d'arbres pour ne pas ôter la vue du palais, mais on ne peut s'y promener quand il fait du soleil. Le jardin de Schwartzemberg, qui est voisin du Belvédère, offre des allées couvertes où l'on peut trouver de l'ombre.

L'Augarten, situé au nord de Vienne, dans une grande île du Danube, est un beau parc dont Joseph II accorda la jouissance au public. A l'entrée est un grand bâtiment où des restaurateurs offrent, dans de vastes galeries, tous

les plaisirs de la bonne chère. Devant cet édifice est une place circulaire plantée en marronniers. Les belles allées de l'Augarten sont larges, couvertes, alignées comme celles de Schœnbrunn; mais, au bout de cette promenade régulière se trouve un quinconce bien planté, une jolie prairie, et une terrasse élevée d'où l'on découvre un paysage charmant, qu'arrose le Danube, peuplé d'îles, et que termine une chaîne de montagnes d'un aspect très-pittoresque (1).

Le Prater communique à l'Augarten par deux allées : c'est une forêt magnifique, d'une demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, dont les arbres respectés par la coignée, depuis plusieurs siècles, présentent un abri majestueux et sombre où l'on respire toujours le frais. Comme ces arbres sont très-élevés, la terre qu'ils ombragent est couverte d'un tapis de verdure que le soleil ne jaunit jamais. Cette pelouse immense est parsemée de jolis pavillons, de maisonnettes, de cabanes d'une construction très-variée. Ce sont des kiosques chi-

---

(1) Le Danube charrie une si grande quantité de sables, qu'il forme souvent de nouvelles îles, en élevant le sol, son cours se subdivise, et il change de lit.

nois, turcs, indiens, de petites fabriques hollandaises, des châlets suisses, des huttes de sauvages, des masures gothiques. Chacune de ces habitations a une destination particulière : ce sont des cafés, des billards, des restaurateurs, des jeux de bagues, des salles de danse, des joueurs de gobelets, des cirques pour les exercices de chevaux; les danseurs de corde, les feux d'artifices, tous les plaisirs enfin que réunissent à Paris les boulevarts, les Champs-Élysées, le bois de Boulogne et les foires : mais Paris ne possède aucune promenade dans ses environs qui puisse être comparée au Prater par son étendue, la beauté de la végétation et l'extrême variété des sites.

Quoique le Prater soit éloigné de la ville d'un bon quart de lieue, le peuple s'y porte en foule, tous les dimanches et toutes les fêtes, pendant la belle saison; les gens riches, tous les jours. Quel tableau charmant et animé! Où le rencontrer ailleurs? Princes, bourgeois, moines, militaires et grisettes s'y trouvent confondus. On y voit vingt peuples et vingt costumes différens : ce sont des Turcs, des Grecs, des Bohémiens, des Hongrois, des Cosaques, des juifs, les uns coiffés d'un turban, les autres d'un béret; les Israélites barbus; les Anaba-

tistes en lévite brune, et la tête couverte d'un grand chapeau; les Viennoises de la classe des riches artisans portant une toque d'or de la forme du bonnet phrygien, des corsets d'une riche étoffe, des jupons plissés; les paysans et les paysannes ayant des bretelles noires sur leur justaucorps. Au milieu de ce bizarre assemblage se promènent les élégans de la ville habillés à la française, mais ayant toujours dans leur mise et dans leur maintien quelque chose de tudesque. Dans les grandes allées du Prater, trois ou quatre files d'équipages circulent lentement au bruit de vingt ou trente orchestres distribués dans la forêt. Ceux qui préfèrent une promenade solitaire s'enfoncent jusqu'au bord du Danube, où la nature agreste et sauvage présente mille aspects enchanteurs qui inspirent le poëte et font rêver le philosophe. Mais, dès que le soleil a quitté l'horizon, il faut abandonner le Prater, dont s'emparent en quelques minutes des myriades d'insectes importuns; cousins, taons, maringouins : l'air en est obscurci; ils fondent sur les promeneurs comme des nuées, ils les piquent, les dévorent. Un observateur allemand à qui je parlai de ce désagrément, me dit : C'est une police céleste. Sans ces insectes, l'amour ferait au Prater trop de ravage pendant le crépuscule.

— Les commerçans mènent à Vienne une vie très-régulière. Ils ouvrent leurs boutiques et leurs magasins sur les huit heures du matin, les ferment de midi à trois heures pour dîner, les rouvrent ensuite jusqu'à dix heures du soir. Si l'on a besoin de faire une emplette, il faut s'arranger pour la faire aux heures de vente, car un marchand ne se dérange jamais quand sa boutique est fermée : la plupart même n'ont que leurs magasins dans la ville, et logent dans les faubourgs à cause de la cherté des loyers. Il existe beaucoup de bonne foi dans le commerce de Vienne, beaucoup de confiance : les marchands surfont quelquefois, mais ils ne trompent pas sur la qualité des marchandises qu'ils annoncent. Il faut en excepter les Juifs, les Italiens et les Grecs, qui partout vivent de ruse et de fraude.

— Le peuple est laborieux et sédentaire : on ne voit pas à Vienne des troupes de vagabonds comme ceux qui circulent à Paris, sur les quais, les boulevarts, dans les places publiques. Les littérateurs et les savans prennent moins de dissipation qu'en France; ils ne se répandent pas dans la société; ils ne s'occupent que d'une seule chose, et s'en occupent sans cesse : aussi font-ils des recherches im-

menses, et des ouvrages d'une érudition effrayante. Les savans allemands sont comme ces anciens Bénédictins qui pâlissaient des années entières sur des livres, et qui ne se délassaient de la peine d'extraire que par le plaisir de composer.

— Il y a quatre théâtres à Vienne : celui de la cour qu'on peut appeler national, parce qu'on n'y joue que des tragédies et des comédies allemandes; celui de la ville ou théâtre italien, consacré à l'opéra seria et buffa; le théâtre de *Schikaneder* destiné à l'opéra comique allemand; et celui de *Casperle* ou *Marinelli* bouffon tyrolien, sur lequel on joue le genre *variétés*, c'est-à-dire, de petits opéras, vaudevilles, des farces et des pantomimes.

Je n'ai vu qu'une tragédie allemande, *Phèdre*, traduite vers pour vers de celle de Racine. Rien n'était plus ennuyeux. La déclamation des acteurs me parut une véritable psalmodie, sans expression et sans couleur : aussi ne fus-je pas étonné d'entendre quelques littérateurs viennois dire que notre tragédie n'était qu'une suite de conversations, et que Racine ne savait pas remuer les passions. Les tragédies allemandes sont de vrais mélodrames où les événemens s'accumulent, où les situations

heurtées produisent coup sur coup de grands mouvemens.

La troupe italienne du théâtre de la ville est faible. On n'y remarqne que deux cantatrices qui pourraient être placées à côté des *Barilli* et des *Festa* : ce sont madame *Campi prima dona*, dont la voix est d'une flexibilité prodigieuse, mais dont la laideur et la maigreur sont repoussantes; et madame *Milder Hauptmann*, allemande, qui chante l'italien avec beaucoup de goût et d'expression, dont le timbre de voix est pur et sonore, et dont la figure est belle et touchante. J'ai revu à ce théâtre la *Cosa rara*, la *Griselda*, la *Molinara*, *la Pazza per amore*, et *il Ré Théodoro*. J'ai aussi entendu avec beaucoup de plaisir une traduction italienne de notre Sargines, musique de Paër.

Une fort bonne troupe de danseurs est attachée au théâtre de la ville. Les meilleurs sont français, et dirigés par Aumer, de l'Opéra de Paris, mesdemoiselles Coustou et Neuville, dédommagent un peu du faux talent des danseurs italiens (*Groteschi*), dont les sauts périlleux ne seraient applaudis qu'au théâtre de la gaîté, ou chez Franconi.

Mademoiselle Neuville n'est pas jolie; mais

elle plaît beaucoup par le caractère qu'elle a montré lors de la déclaration de guerre. Dès qu'elle a su que nous entrions en Allemagne, elle a refusé de danser pour les Allemands, a déclaré que comme française elle se croyait en guerre, et qu'elle ne paraîtrait sur le théâtre que lorsque nous serions maîtres de Vienne. Les Landwerts viennois, furieux de cette résolution insultante, se sont portés en foule au spectacle, l'ont demandée à grands cris, et voulaient la mettre en pièces. La régence (c'est ainsi qu'on appelle le conseil exécutif qui gouverne), n'a pu la sauver qu'en la jetant dans un cachot, dont elle n'est sortie qu'après le bombardement. Le jour de notre entrée à Vienne, elle a dansé comme elle se l'était promis.

Une danse qui m'a paru fort originale, est la danse nationale hongroise, exécutée par une très-jolie fille, seule, en costume du pays, et portant à ses brodequins des éperons de quatre pouces de long, qui ne l'empêchaient pas de battre des entrechats très-légérement.

Les salles de spectacles sont en général fort laides : le théâtre de la Vienne, située dans le faubourg de *Windmüble*, est plus moderne et assez élégamment construit ; mais comme

l'intérieur des salles est dépourvu de lustres, qu'il n'est éclairé que par la rampe du théâtre et quelques bougies attachées aux loges, les peintures, sculptures et dorures ne font aucun effet. La scène paraît, il est vrai, plus brillante, mais les femmes ne sont pas vues dans les loges; et des Françaises s'accomoderaient fort peu de cette obscurité, à moins qu'elles ne fussent en bonne fortune. Il y a deux espèces de parterres, où l'on est moitié assis et moitié debout. L'orchestre, qu'on appelle le parterre noble, est divisé en stales qui se relèvent comme celles des églises. Chaque place est numérotée, on peut la louer d'avance. Un cadenas ou une serrure garantit au locataire la jouissance de sa place à l'heure qu'il veut l'occuper. Il n'y a point de billets de loges : il faut louer une loge entière, mais il y a des amphithéâtres. A chaque changement de décoration le machiniste sonne une clochette, et avant chaque ariette le souffleur avertit les musiciens en frappant avec un marteau sur une petite plaque de métal qu'il a près de lui. Ce bruit et celui de la clochette sont désagréables. Si un acteur est fort applaudi, il s'avance sur le bord du théâtre, remercie le public par une révérence, et se remet ensuite en scène. Il faut donc

renoncer entièrement à toute illusion théâtrale. Si les Allemands soignent plus que nous les décorations et les machines, ils sont moins sévères sur le costume. Dans Phèdre, l'acteur qui jouait Hippolyte, avait un manteau de satin tigré, et portait des pantoufles de maroquin rouge. Celui qui représentait Thésée aurait pu représenter également Pluton : il avait une perruque noire à la Louis XIV, et une couronne d'or, dentelée comme la couronne de fer du royaume d'Italie. Dans un mauvais opéra de Kotzebue, un chevalier jouait et se battait avec une véritable armure, complette, en fer. Ce malheureux jeune homme devait être écrasé sous le poids. Quand il marchait sur la scène, il faisait le bruit d'un mauvais tourne-broche.

Parmi les pièces allemandes que j'ai vu représenter, la plus originale est la suivante :

LES ANACHORÈTES.

Un seigneur, forcé par des raisons politiques de quitter ses domaines et de se cacher, emmène avec lui tous ses domestiques, emporte ses richesses, et se retire, au milieu d'une forêt, dans un couvent abandonné : il prend, ainsi

que sa suite, l'habit monastique. Deux commissionnaires intelligens sont ses agens extérieurs, portent ses lettres, achètent les provisions, et débauchent, au profit des anachorètes, les filles et les femmes du canton. Près de l'abbaye demeure un baron, imbécille, marié à une méchante femme, qui a sous sa tutelle une jeune personne aimée du seigneur proscrit. Cette pupille connaît la retraite de son prétendu, mais se garde de le trahir. Les conseillers privés du baron sont un garde-chasse et un fermier, mariés à deux égrillardes qu'un des commissionnaires du couvent a déjà su gagner par les largesses de son maître. Ces deux commères engagent une vingtaine de villageoises à porter avec elles des provisions à l'abbaye. Elles s'y rendent sur l'assurance qu'on leur donne qu'elles trouveront des moines fort aimables et fort disposés à rire. Au moment où elles approchent, on entend les anachorètes qui dans l'intérieur se livrent à la plus bruyante orgie. Elles sonnent à la porte : aussitôt les chants joyeux font place à une psalmodie religieuse, avec accompagnement d'orgue. Elles sonnent une seconde fois; les anachorètes sortent processionnellement, les mains croisées sur la poitrine, et marmottant des prières. La

femme du fermier et sa compagne les préviennent que toutes les jeunes filles qui sont venues avec elles savent à quoi s'en tenir sur la vertu du monastère : aussitôt chaque moine s'approche gaîment d'une villageoise, lui fait des agaceries, des caresses, danse avec elle, et l'entraîne dans le couvent.

Le second acte représente le réfectoire de l'abbaye. Une table bien servie occupe le fond; sur la droite est un buffet d'orgue; sur la gauche est une grande bibliothèque remplie de flacons de liqueurs et de pots de confitures. Les anachorètes arrivent avec les villageoises qui paraissent fort contentes des entretiens particuliers qu'elles ont eus. On se dispose à se mettre à table, lorsque le commissionnaire du couvent vient avertir les moines que le baron et les maris de toutes les belles sont entrés dans l'abbaye. Le seigneur ne perd pas la tête ; il ouvre une porte secrète, et fait cacher le troupeau féminin dans la bibliothèque : il se met à l'orgue, et son valet de chambre, qui joue le rôle de supérieur, entonne une hymne à l'Éternel. Le baron et sa suite sont édifiés de ces chants mystiques, et fort étonnés de ne point trouver ce qu'ils cherchaient. Le valet abbé leur explique la puissance de la sainte

musique qui les met en relation avec les anges. Ces êtres divins daignent quelquefois leur répondre. Alors commence un chœur religieux que les femmes répètent dans leur cachette. Le baron émerveillé se signe et se retire ; mais le fermier, qui croit avoir reconnu la voix de sa femme parmi celles des esprits célestes, engage le baron à préparer une surprise aux anachorètes. Ceux-ci, voyant les paysans s'éloigner, font rentrer leurs compagnes ; ils s'apprêtent à prendre de nouveaux ébats, lorsque le baron et ses gens reparaissent et se glissent derrière la table. Les moines s'en aperçoivent : comme il n'est plus temps de faire cacher les femmes ; le supérieur, du ton d'un missionnaire inspiré, leur adresse le sermon le plus pathétique contre la coquetterie, les menace des vengeances du ciel si elles ne sont pas fidèles à leurs maris, modestes et laborieuses (il leur dit tout bas de prendre leurs mouchoirs et de feindre de pleurer). Alors il leur parle de la miséricorde divine avec tant d'onction, que les maris attendris se mettent à verser des larmes. Les villageoises se prosternent aux pieds du valet abbé, confessent leurs fautes, et reçoivent une absolution solennelle. Lors l'abbé, prenant un ton plus doux, leur dit qu'il est des plaisirs honnêtes

qui n'offensent pas le Ciel. On peut même walser, mais non comme vous le faites, avec des attitudes indécentes et des mouvemens lascifs (qu'il désigne) ; une fille honnête walse avec pudeur, comme je vais vous le montrer. (Il prend alors la femme du fermier, et danse avec elle une walse très-voluptueuse). Les autres moines l'imitent, et cette leçon paraît si orthodoxe aux bons maris, qu'ils interrompent la danse pour demander à l'abbé de lui baiser la main. Cette faveur leur est accordée : ils défilent devant le supérieur en lui rendant cet hommage.

Cependant la baronne, qui sait que son mari et tous ses gens sont au couvent, vient avec sa pupille pour les gronder de ce qu'ils perdent leur temps à voir les momeries de ces gras fainéans : pendant qu'elle les tance et les chasse, sa pupille trouve moyen d'entretenir son amant, et de le prévenir que la baronne a dénoncé le couvent au gouverneur de la province, Ce gouverneur arrive effectivement, fait grand tapage, demande à connaître les lettres d'institution de l'abbaye. Le seigneur lui présente une bulle du pape qui lui paraît fort en règle. Il se retire en assurant les moines de sa protection.

Au troisième acte, le théâtre représente la forêt. La nuit commence. Le baron avec son garde-chasse et son fermier viennent se mettre à l'affût. Les deux villageois aperçoivent bientôt leurs femmes qui se rendent dans le même endroit avec deux moines, dont les caresses indiquent assez les intentions; ils veulent se jeter sur les anachorètes, mais le baron les retient, leur objectant qu'il faut attendre pour ne pas faire un jugement téméraire, et s'exposer à prendre pour rendez-vous galant ce qui n'est peut-être qu'une sainte confession : les moines s'éloignent avec les belles; les maris courent invoquer la protection du gouverneur.

Le théâtre change, et représente un bosquet du jardin abbatial. Il est illuminé. Les moines s'y réjouissent avec leurs belles, lorsque le gouverneur, conduit par la baronne, fait investir le jardin, et déclare aux anachorètes qu'ils sont prisonniers. Les gardes se disposent à les emmener, mais une lettre est remise au seigneur proscrit, et lui annonce qu'il n'est plus en disgrâce. Il se dépouille à l'instant de son froc, paraît avec ses décorations, se fait reconnaître, épouse sa maîtresse, et fait reprendre à ses moines la livrée.

Cette pièce est de *Iffland*, auteur des paroles de la *flûte enchantée*; il joue lui-même fort bien le rôle du valet de chambre, supérieur du couvent. C'est un homme de la taille de feu Dessessarts. La pièce, faite par ordre de *Joseph II*, a été défendue par *François II*, à la prière de l'archevêque de Vienne, chef de la censure des livres. Elle n'a jamais été imprimée.

— Un de mes amis, qui sait très-bien l'allemand, me fit observer au théâtre de Vienne, que le public ne riait pas des traits comiques, et n'applaudissait pas immédiatement au moment où l'acteur venait de parler; mais quelques secondes après, et comme par réflexion. Cette remarque m'expliqua une phrase de madame de Staël, qui m'avait paru obscure jusque-là. « Il n'y a guère que les Allemands, « dit-elle, qui consentent à rire *à la longue*, et « se donnent autant de peine pour comprendre « ce qui les amuse, que ce qui les instruit ».

CHAPITRE XIII.

Environs de Vienne. — Dornbach. — Laxemburg. — Baden. — Temple de la nuit à Schoenhaus.

— LES environs de Vienne, comme ceux de Paris, sont remplis de maisons de campagne très-élégantes, de châteaux et d'abbayes. Les jardins sont, en général, plus beaux qu'en France, parce que le genre pittoresque, ou genre anglais, y est adopté depuis long-temps; que les sites sont plus variés, et que les tableaux y sont dessinés plus en grand. Je ne connais rien que l'on puisse comparer au parc du prince *Schwartzemberg* à Dornbach. Ce parc a près de 30 mille arpens, il offre tous les sites; des prés, des vallons, des montagnes, des lacs, des rivières, de jeunes bois, de vieilles forêts, des monumens anciens et modernes; et, ce qui lui donne un prix infini, il n'a point de clôture. Cet avantage se retrouve à *Laxemburg*, résidence habituelle de l'Empe-

reur. La grande route traverse les jardins dans toute leur étendue, et en temps de paix tout y est respecté. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce lieu de plaisance, c'est le château des Chevaliers, bâti sur le modèle du château d'Ambras dans le Tyrol. Cette forteresse est construite dans une île, au milieu d'un lac, et dans la position la plus délicieuse. Du haut du donjon on voit au midi la Hongrie, et au nord les montagnes de la Bohême. Dès que l'on est entré dans le château par le pont levis, on se trouve transporté au temps de la chevalerie. Les appartemens, magnifiquement meublés, n'offrent que des monumens du temps de la table ronde. Les boiseries, d'un travail admirable, ont sept à huit cents ans; les peintures sont celles qui ornaient les anciens châteaux des paladins. Les tables, les lits, les siéges ont servi aux chevaliers. Leurs armures remplissent plusieurs salles. Tout est d'or, d'argent, ou d'acier. La salle à manger est pleine de vaisselle antique, et de coupes d'agate ou de cristal ornées de pierreries; les vitraux représentent les hauts faits des chevaliers de la maison de Lorraine et de Hapsbourg. Le capitaine du château nous fit voir la chapelle gothique, l'arène des tournois, où l'on

donne de belles fêtes, l'arsenal où sont les armures grossières des combattans, la prison, la salle du conseil, et tout ce qui est relatif au jugement des chevaliers félons. On a poussé l'imitation un peu trop loin. La prison souterraine est construite dans un style propre à inspirer de l'effroi : elle ressemble beaucoup à celle de *Dardanus* dans l'opéra de ce nom. Au faible jour que donne un soupirail, on aperçoit deux mannequins vêtus comme des templiers, les pieds nus, portant une longue barbe, et fortement enchaînés. L'un est assis sur une pierre, les pieds dans des entraves : l'autre, dans un cachot plus élevé en forme de tribune, est debout. Quand on approche du premier, il lève la tête, s'agite et secoue ses chaînes : quand on ouvre la porte du second, il marche en long et en large dans son cachot. Dans la prison sont tous les instrumens de torture, roues, chevalets, appareils d'estrapade, etc. Au-dessus est la chambre du conseil des chevaliers. Au milieu d'une table de marbre noir s'élève la statue de la Justice, en or : cette statue se déplace et laisse apercevoir un trou qui donne dans la prison. C'est par ce trou qu'au moyen d'une mécanique on fait passer la tête des accusés quand on veut leur lire leur

sentence ; non loin de cette salle sont les *oubliettes*, espèce de four oblong, dans lequel on est censé enfermer ceux qui sont condamnés à mourir de faim.

Il est inconcevable que l'Empereur d'Autriche, que l'on dit fort simple et fort doux, se plaise à habiter un endroit où l'on ne peut faire un pas sans apercevoir des instrumens de supplice.

On assure que, lorsqu'on donne des fêtes de chevalerie, on prend après le tournoi le plaisir de juger dans toutes les formes un chevalier félon qui, pour amuser ses maîtres, subit toutes les épreuves excepté la mort. Les princes, il faut en convenir, ont de singuliers amusemens.

Le vieux château de Laxemburg a été bâti en 1377 par le duc Albert III. Ce bâtiment a plutôt l'air d'une prison que d'une maison de plaisance; son entrée est sombre comme le guichet d'une forteresse : sous la première voûte on trouve suspendue à la muraille une masse d'armes que portait, dit-on, dans les combats, un ancien duc d'Autriche. Elle est d'un seul morceau de fer, et pèse environ un quintal. S'il est vrai qu'on s'en soit servi, les princes autrichiens étaient donc dix fois plus

robustes alors qu'ils ne le sont maintenant.

On monte à l'appartement de l'Empereur par un escalier fort étroit. Quatre ou cinq pièces tendues en papier, deux lits de toile de coton, des commodes, secrétaires et tables en acajou uni, voilà ce qui suffit à l'Empereur et à l'Impératrice. En examinant ce séjour modeste, j'aperçus, sur une vître du salon, ce quatrain écrit avec un diamant :

> **Bonaparte est un héros — passe ;**
> **Maïs le plus grand des héros ; non :**
> **J'en connais un qui le surpasse,**
> **Eh qui donc ? — C'est Napoléon.**

La pensée de cet impromptu me parut spirituelle, mais la place où il était gravé fort mal choisie. Il est des convenances dont on ne doit pas s'écarter, même lorsque la victoire nous a tout permis.

A vingt pas de l'ancien château est un bâtiment moderne appelé la *Maison bleue*. Cet édifice est très-mesquin et, ne mérite point le titre de résidence impériale. Ce n'est qu'un modeste rez-de-chanssée, surmonté d'un attique de l'architecture la plus simple. Entre le vieux et le nouveau château est une belle plantation de marronniers formant une salle de verdure.

C'est là, dit-on, et sur le bord de la route que, pendant l'été, l'Empereur et les Archiducs se plaisent à dîner au milieu des bons villageois de Laxemburg, et n'ayant pour défense que quatre ou cinq gardes-chasse. Aimable confiance, qui fait l'éloge des princes et du peuple!

Les jardins sont étendus et variés. On y remarque, indépendamment du château gothique dont j'ai parlé, un bosquet où est la statue équestre de Joseph II, un petit monument consacré à Diane, et la maison burlesque, conception bizarre qui mérite d'être décrite. C'est une tour octogone flanquée de quatre petits pavillons, l'un représentant une volière, l'autre un bastion, le troisième un colombier, le quatrième une petite chapelle antique. Tout est placé dans cette fabrique en dépit du bon sens; le comble ou grenier représente une cave remplie de tonneaux; les gouttières sout des pains de sucre, la cuisine est un antre infernal dans lequel deux diables jouent aux cartes à la lueur d'un brasier où rôtissent les damnés; le cabinet de toilette est une ménagerie où des singes, des chiens et des chats tiennent la poudre, la pommade, les épingles, les éponges, le miroir, etc. Près de là est un petit salon d'harmonie, dont les sièges et les tables sont composés

avec des instrumens de musique. La tenture est formée avec des morceaux d'opéras, des symphonies, des rondeaux et des couplets; on passe dans un cabinet de jeu dans lequel tout est en paille tressée, colorée, appliquée, formant mille dessins charmans. Enfin vous y trouvez un petit oratoire rempli de vases et d'ornemens précieux. Au-dessus de l'autel est un assez beau tableau caché par deux volets dorés. Lorsque, pour faire votre prière, vous vous agenouillez sur la marche de l'autel, à l'instant les deux volets s'ouvrent d'eux-mêmes avec assez de rapidité pour vous surprendre; dès que vous vous relevez, ils se referment. Tout étonne, rien ne plaît dans cette petite maison qu'on peut regarder comme un modèle de mauvais goût.

— Baden, à quatre milles de Vienne, est une charmante petite ville, située dans un vallon fertile, entre plusieurs montagnes escarpées. Rien de plus propre et de plus élégant que les maisons bourgeoises qui composent cette ville : on y remarque beaucoup d'aisance; les femmes y sont en général très-jolies, d'un commerce sûr et facile, aimant fort la danse, la table, la musique et les promenades solitaires. Une salle de spectacle assez bien déco-

rée, une grande salle de bal, et un beau jardin, planté par Marie-Thérèse, les réunissent le soir. Les vieilles femmes s'occupent au tapis vert.

Baden est bâtie au bas du Calvaire qui fait partie du Kahlenberg. On y compte deux mille habitans; mais on y voit dans la belle saison une foule d'étrangers qui viennent aux eaux minérales, que les Romains nommaient *aquæ pannonicæ.*

La Schwecha, petite rivière, traverse un des faubourgs de la ville. C'est sur ses bords que l'on voit seize sources d'eau thermale sulfureuse, dont la température varie de 25 à 28 degrés : chaque propriétaire a fait construire sur la source qu'il possède des bains publics ou particuliers. Ces bains sont de vastes cuviers en sapin, garnis intérieurement d'un banc circulaire; on y descend par un petit escalier de bois, et l'eau minérale monte par le fond jusqu'à la hauteur convenable. Chaque baignoire contient quinze à vingt personnes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les femmes et les jeunes filles, les plus honnêtes, ne font pas difficulté de se baigner avec les hommes, quoique l'eau soit très-limpide, et que leur linge mouillé accuse leurs formes.

Avant l'arrivée des Français on n'avait pas remarqué les abus que cet usage peut entraîner. En juin, juillet et août, beaucoup de gens riches se rendent à Baden pour y prendre les eaux. Quelques jolies veuves viennent y chercher et trouver des maris : des Turcs et des Grecs y font un petit commerce des marchandises du levant. Il y a près des eaux un très-beau café, qui le matin est le rendez-vous des baigneurs, et où les femmes viennent le soir prendre des glaces. Les environs de Baden ressemblent beaucoup à la Suisse. Je fis une promenade délicieuse au pied de la montagne qui abrite la ville des vents du nord. Au milieu d'un bois d'un aspect sauvage, on découvre les ruines de l'ancien château des Margraves ; il était bâti sur un roc assez élevé. C'est là, me dit-on, que se trouve une vaste caverne qui servait autrefois aux séances du *tribunal secret*. Le temps ne me permit pas d'aller la reconnaître ; mais le baron de Berstelt, qui l'a visitée, en donne la description suivante (1) : L'entrée de cette caverne est si étroite, qu'il ne peut y passer qu'une personne à la fois. Au

(1) Histoire du tribunal secret, par M. De Bock, à Metz, 1801.

bout d'une longue galerie souterraine qui s'enfonce en ligne droite, on rencontre des salles et des cachots fermés avec des portes d'une seule pierre. Elles se meuvent sur des pivots de fer, et ne peuvent être ouvertes qu'extérieurement. Comme elles rentrent toutes dans l'épaisseur du roc, et qu'il n'y a intérieurement ni poignée, ni saillie par lesquelles on puisse les retirer à soi, on était assuré que les prisonniers ne pouvaient s'échapper. On n'était pas aussi sûr qu'ils ne seraient point asphixiés. La caverne est terminée par une salle ronde, entourée de bancs de pierre. C'était le lieu où s'assemblaient les *Francs-Juges*. On passe, pour arriver à cette salle, par-dessus une trape qui couvre un caveau très-profond, nommé par les membres du tribunal la *chambre du sang*. C'est là que l'on torturait et que l'on exécutait les malheureux proscrits, quand ils avaient obéi à la citation qui les appelait devant ces juges terribles.

On fait rarement le voyage de Baden sans aller voir le fameux *temple de la nuit à Schœnhaus*, distant de deux lieues. La maison de campagne dont il fait partie n'offre d'ailleurs rien d'extraordinaire; c'est un domaine appartenant au baron de Braun, entrepreneur des

théâtres de Vienne, homme de goût, ami des arts et assez riche pour en jouir. Son habitation est petite et commode; son jardin, planté à l'anglaise, est fort agréablement composé. Les eaux y sont bien distribuées; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que les cascades y paraissent naturelles; on voit qu'on n'a point contrarié le cours de l'onde, qu'on ne l'a point resserré, et qu'on n'a pas cimenté de petites roches pour produire des effets. Dans un petit bois très-touffu se trouve un chemin creux qui conduit par plusieurs détours à un souterrain. On y marche avec quelque peine, et le jour diminue à mesure qu'on avance. Duns une partie de ce souterrain, la roche est ouverte, et l'on passe sous une belle cascade dont l'eau forme un rideau continu. C'est au travers de ce miroir liquide qu'on aperçoit une partie du jardin. Cet effet d'optique est magique. On s'enfonce ensuite dans les profondeurs d'une grotte si obscure, qn'on a peine à distinguer sa route. On entend alors une harmonie douce et lointaine : ces sons produits par un harmonica augmentent peu à peu. Une faible clarté dont on ignore la source fait entrevoir deux portes d'airain; on approche, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, et l'on entre dans une vaste rotonde

soutenue par deux rangs de colonnes en stuc. Ce temple a soixante-dix pieds de diamètre, la coupole en est fort élevée, elle représente un ciel étoilé; la lune y commence son cours, et l'on distingue autour d'elle les principales constellations. Le temple est éclairé par vingt-quatre lampes d'albâtre suspendues entre les colonnes, et derrière elles sont autant de candélabres qui portent des vases de la même matière : c'est au travers de ces lampes et de ces vases transparens que passe la lumière dont le foyer est invisible. Dans le fond du temple et vis-à-vis la porte, on remarque la Nuit debout sur un char de bronze traîné par deux chevaux noirs; elle est vêtue de crêpe, et tient dans sa main un flambeau allumé. Cette figure est en cire, et la tête est de la plus grande beauté. Pendant qu'on admire les détails qu'offre cette enceinte, toutes les lumières s'éteignent, le temple n'est plus éclairé que par la lune qui est dans son plein, et par les étoiles. Cet effet est très-agréable. Bientôt les astres eux-mêmes disparaissent, on reste un moment dans l'obscurité; mais une porte secrète s'ouvre, et l'on se trouve dans un des plus jolis bosquets du jardin. Quoique le propriétaire de Schœnhaus soit riche, il ne peut cependant

donner à tous les curieux le plaisir de cette espèce d'initiation; mais il est assez complaisant pour permettre qu'on fasse les frais de la lumière : elle coûte soixante florins en papier, c'est-à-dire, trois louis. On s'arrange pour y aller quinze ou vingt personnes à la fois, ce qui réduit cette dépense à peu de frais.

CHAPITRE XIV.

Attachement des Viennois pour leur souverain. — Recherche d'objets d'arts. — Joueur d'échec. — Trait d'humanité du général Berthier.

— Monsieur de Turenne m'a présenté à Hoëmark chez madame la baronne d'Arnstein. Cette dame, alliée aux premières familles d'Autriche, reçoit la meilleur société de Vienne. J'ai trouvé chez elle beaucoup de gens titrés qui parlaient très-bien français, et qui savaient allier à la plus grande politesse une noble fierté. Il était impossible que la conversation ne s'étendît pas sur nos succès rapides, et cependant il était difficile d'en parler devant nous sans faire l'éloge de nos généraux. Il faut en convenir, dit madame d'Arnstein, vous avez des héros à votre tête, mais nous avons pour nous le *général Danube* qui en vaut bien un autre : eh bien! madame, lui répondis-je, nous lui opposerons le *général Dupont*. Ce calembour ne parut pas lui plaire.

C'est chez elle que j'appris les divisions qui régnaient entre les généraux autrichiens, et la jalousie que les jeunes Archiducs avaient contre le prince Charles, dont les ordres étaient presque toujours éludés. Ce guerrier a fait ses preuves, disait-on, et certes, Messieurs, on ne reconnaît pas ses talens dans cette malheureuse campagne. Mais comment voulez-vous qu'un grand capitaine exécute les plans de son génie quand on ne lui obéit qu'à moitié, quand on contrôle ses ordres, et qu'on décourage ses soldats? — Il fallait bien consoler ces braves Autrichiens en ayant l'air d'entrer dans leur idée. Je fis donc un grand éloge du prince Charles, et même de l'archiduc Jean, qui ne s'est jamais fait remarquer comme guerrier, mais qui s'est distingué comme voyageur et minéralogiste instruit. Il a parcouru, en simple particulier, toutes les montagnes de la Styrie, de la Carinthie et du Tyrol, en faisant des observations géologiques et des collections de minéraux. Quand il trouvait une substance nouvelle, il faisait construire, dans l'endroit où il avait fait cette découverte, une petite colonne sur laquelle on gravait : *Tel jour, le voyageur Jean a reconnu ici tel minéral, utile dans tel art.* C'est ainsi qu'il a mis à la disposition de la

manufacture impériale de porcelaine, une assez grande quantité de *chrôme*, qui fournit les plus belles nuances vertes qu'on puisse employer sur émail.

L'éloge de l'Archiduc amena fort naturellement celui de l'Empereur François : c'était à ses sujets à le faire, et ce ne fut pas pour eux une chose difficile ni pénible. Vous ne pouvez pas vous figurer, me dit madame d'Arnstein, combien est puissante l'opinion que tous les Autrichiens ont de son excessive loyauté. Il peut demander tous nos biens, il les aura, parce que nous savons qu'il ne les emploîra qu'au bonheur du peuple. Il n'a aucun faste, aucune passion. Il vit comme un bon père de famille entouré de ses enfans. Toujours vêtu simplement, et marchant sans suite, on le voit souvent parcourir les marchés, s'informer si le pain, si les denrées se maintiennent à un taux modéré. Quelquefois on le rencontre au Prater, assis sur un banc de bois, regardant la danse de quelques villageois, et causant familièrement avec eux de leurs petits intérêts. Rien de plus modeste que son ameublement. Il ne permet pour lui, ni chez lui, aucune dépense frivole; et toute sa famille, qui désire lui plaire, se conforme à ses goûts. Ce n'est que dans les

voyages qu'on met plus de deux chevaux à sa voiture, et ses équipages n'ont rien de brillant. Quand il a reparu dans Vienne après la campagne de 1805, c'est dans un cabriolet découvert qu'il a fait son entrée, afin de mieux voir son peuple et d'en être mieux vu. Il a mis plus d'une heure pour aller de la porte de la ville à la cathédrale, parce que les Viennois, qui se précipitaient sur son passage, ne s'écartaient que lorsqu'il avait eu la bonté de se laisser baiser les mains. Tout le monde pleurait de joie, et il répondait par ses larmes à un si touchant accueil.

Voilà, dis-je, un bel éloge fondé sur de grandes vertus; mais une excessive bonté chez un prince est quelquefois accompagnée d'une excessive faiblesse. Peut-être des qualités d'un autre genre dans son souverain auraient-elles épargné à l'Autriche les malheurs qui l'accablent. Votre papier-monnaie, par exemple, me fait craindre pour vous le sort de nos assignats? — Nous n'avons pas cette crainte, me dit un comte qui prenait part à l'entretien. Notre papier ne peut perdre sans que toutes nos propriétés ne perdent dans la même proportion, puisqu'elles lui servent d'hypothèque. Ce ne sont pas, comme chez vous, des domaines ecclé-

siastiques ou nationaux qui garantissent le remboursement de nos papiers ; ce sont nos maisons et toutes nos possessions territoriales. Comme la proportion dont chaque terre est grevée pour la dette publique (1), est connue, dès que l'on vend un bien, on défalque sur le prix cette hypothèque, et on éteint la portion du papier qui en est le représentatif. La baisse énorme que nous éprouvons en ce moment, est l'effet de l'invasion française, et doit cesser avec elle. — Je le souhaite, Monsieur, ai-je répondu, et je ne puis refuser mon admiration au bon esprit qui anime le peuple d'Autriche.

Jamais conversation plus polie n'eut lieu entre des personnes qui avaient tant de droits à se regarder comme ennemies, et cette visite m'a prouvé que, dans tous les pays, la bonne compagnie se reconnaît à la même urbanité.

— Le directeur de notre musée, M. Vivant-Denon, est à Vienne. Sa présence coûtera sans doute quelques tableaux ou quelques antiques à François II. Je l'ai suivi dans la

(1) La dette de l'Autriche en 1809 était de 1,125,000,000 ; en 1[illegible]0, elle était de 3 milliards 600 millions ; elle est presque entièrement payée.

visite qu'il a faite de Schœnbrunn et du Burg. Ses observations sur les objets d'art, dont il faisait une espèce d'inventaire, m'ont fort intéressé.

Parmi les tableaux qui décorent ces palais, ceux des peintres autrichiens sont fort médiocres dans le genre de l'histoire. Les chefs-d'œuvres de *Maurer, d'Abel* et de *Fugger*, paraîtraient mesquins au Louvre. Les Allemands réussissent mieux dans le paysage; *Vivier, Schœnberger*, méritent leur réputation, et *Molitor* est un dessinateur habile.

Meystens a fait pour Schœnbrunn deux tableaux historiques très-remarquables; l'un représente les cérémonies du mariage de Joseph II, l'autre Marie-Thérèse donnant l'ordre de Saint-Étienne. La vérité des costumes, la ressemblance des personnages rendent ces compositions précieuses.

Dans un salon contigu à la galerie, je remarquai un très-beau buste en marbre, de Joseph II. Je prévois, dis-je à M. Denon, que ce buste fera le voyage de France, et passera dans les appartemens des Tuileries ou de Saint-Cloud. — Je me garderai bien de le proposer, me répondit le directeur; regardez la signature du sculpteur.... Je lus derrière le

buste : *Ceracchi sculpsit.* Ah ! je conçois, répliquai-je, qu'il y aurait de l'inconvenance à mettre dans l'appartement de l'Empereur l'ouvrage d'un homme qui a voulu l'assassiner.

Je vais vous montrer, nous dit M. Denon, quelques objets déja désignés par Napoléon pour être emportés : vous ne les devineriez jamais. En effet, il nous fit voir un très-vilain surtout de porcelaine colorée, une petite chiffonnière en vieux laque fort endommagée, un buste en marbre représentant Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, à l'âge de huit ans ; un écran brodé en soie par Marie-Thérèse : la couleur de la broderie était passée, mais ce sont des souvenirs.

Nous passâmes quatre jours à visiter la belle collection du prince Lichstenstein, celle du comte Fries, du comte de Harriach, les cabinets de gravures du duc de Saxe-Teschen et du banquier Vander-Mull. Nous regrettâmes beaucoup qu'on eût déménagé le Belvédère (1) ; mais nous vîmes avec plaisir le cabinet des

(1) On compte environ 1000 tableaux dans le Belvédère, savoir : 300 de l'école italienne, 200 de l'école flamande, 400 de l'école allemande, et fort peu de l'école française.

antiques du palais impérial. Nous admirâmes un superbe camée représentant l'apothéose d'Auguste. Des chevaliers de Jérusalem le rapportèrent de Palestine après la croisade; on voit aussi dans ce cabinet vingt-deux vases en or, trouvés dans le Bannat en 1799, et fabriqués à Byzance dans le sixième siècle : un autre vase en agate *de deux pieds de diamètre*, et un habit de couronnement d'un Empereur romain. Il n'est là, sans doute, que pour rappeler le titre d'Emperenr de Rome que s'arroge le chef souverain d'Allemagne.

Beaucoup de pierres gravées, trente mille médailles, quelques vases grecs, et une opale *pesant dix-sept onces*, composent les autres richesses de ce trésor (1).

Un autre trésor non moins précieux est celui qui renferme les parures de l'Empereur. On y voit un diamant dit *le florentin*, pesant cent trente-neuf karats et demi, et estimé 2 millions 300 mille francs. Il appartenait à Charles-le-Hardy, duc de Bourgogne, qui le perdit à la bataille de Granson. Un soldat allemand le trouva, et l'apporta à Florence. Un autre dia-

---

(1) Cette belle opale est ordinairement placée dans le cabinet d'histoire naturelle dont elle fait partie.

mant plus large sert de bouton de chapeau à l'Empereur. Il accompagne une garniture d'habit composée de 16 à 20 boutons en brillans, estimée 567 mille francs.

Le conservateur de ces bijoux nous faisait admirer des perles d'une grosseur et d'un prix considérables. Je ne conçois pas, lui dis-je, comment on attache une aussi grande valeur à des substances aussi fragiles. Une vapeur méphitique, un acide léger peut enlever en un instant l'éclat de la perle la plus chère. —En fait de bijoux, me répondit-il, toutes les valeurs sont idéales; les deux perles de Cléopâtre avait coûté 60 mille sesterces, ou 1500 mille francs de notre monnaie. *Ollia-Paulina* avait une parure qui valait un million; et le roi de Bornéo, au rapport de Pigafette et de Maximilien Transilvain, a dans sa couronne des perles de la grosseur d'un œuf de poule, et qui sont sans prix.....

— Nous revînmes à Schœnbrunn de bonne heure. Un célèbre mécanicien, nommé Kempelé, devait présenter à l'Empereur un bras artificiel, avec lequel un militaire amputé peut exécuter tous les mouvemens d'un bras naturel. Il devait montrer aussi un joueur d'échecs, automate. Cette pièce était montée dans l'appar-

tement du prince de Neuchâtel. Napoléon après avoir examiné les inventions utiles de Kempelé, et lui en avoir témoigné sa satisfaction, prit une chaise et s'asseayant devant l'automate, il lui dit en riant : *A nous deux, mon camarade.* Le jeu d'échecs était disposé. L'automate incline la tête, et fait signe de la main à l'Empereur pour l'inviter à jouer le premier. La partie s'engage. Après quelques coups, l'Empereur pose exprès une pièce à faux ; l'automate le salue, reprend la pièce et, la remet à sa place. Napoléon triche une seconde fois; l'automate confisque la pièce. *C'est juste,* dit l'Empereur, et il triche une troisième fois. Le joueur machine secoue la tête, et, passant la main sur l'échiquier, renverse toutes les pièces. Un éclat de rire termina la partie. On se rendit à la salle de spectacle, où l'on donnait *Il Matrimonio Secreto* pour la cinquième fois.

Comme le prince de Neuchâtel sortait de son appartement, il trouva dans son antichambre deux jeunes Viennoises, en costume autrichien, qui lui présentèrent de la part de leur mère une corbeille de très-beaux fruits. Le prince les accueillit avec un air de connaissance qui excita ma curiosité. Je demandai quelles étaient ces jeunes filles. Ce sont, me dit-on,

les enfans d'une brave femme à qui le maréchal Berthier a sauvé la vie en 1805. Il revenait seul à cheval, par un froid excessif. La terre était couverte de neige. Il aperçoit au pied d'un arbre une femme âgée qui paraissait mourante. Il s'arrête, descend, la couvre de son manteau, la place sur son cheval et la ramène chez elle, où ses enfans inquiets pleuraient depuis longtemps son absence. Il s'éloigne sans se faire connaître; mais cette famille a cherché et retrouvé son bienfaiteur; et toutes les semaines ces aimables filles viennent lui apporter des fleurs ou des fruits, pour lui témoigner leur reconnaissance.

CHAPITRE XV.

Camp de l'île Lobau. — Le Paysan du Danube. — Beaux ponts. — Mot d'ordre travesti. — Fournisseur infidèle puni. — Chien militaire. — Femmes à l'armée.

(30 *Juin.*) — J'ARRIVE d'Ebersdorf; j'ai visité l'île Lobau. Elle a deux lieues de superficie, bien boisée, et elle était destinée aux chasses de la famille impériale. J'ai admiré les magnifiques ponts qu'on a jetés sur le Danube, et les ouvrages qui ferment ce passage à nos ennemis. Je me suis reposé sous la tente de l'Empereur, qui dans ce moment inspectait une nouvelle fortification, et je me suis promené un grande demi-heure sur le bord du dernier bras du Danube, à portée de pistolet des Autrichiens. Ce bras n'est pas plus large que la rue Impériale à Paris. Une sentinelle autrichienne nous a dit en bon français : Messieurs, comment vous portez-vous? L'ordre était de ne pas répondre; j'ai été impoli

par obéissance. Je fesais de singulières réflexions en me voyant si près de nos ennemis, à la bouche de leurs canons, dont toute la rive est hérissée, et songeant que trois fois par semaine, un homme, dont la vie est plus précieuse que vingt royaumes, vient faire cette dangereuse inspection ; dangereuse pour lui seul, car les deux armées sont convenues de ne pas tirailler sur les personnes isolées qui s'avancent jusqu'au fleuve. J'étais si tranquille que j'ai eu envie de dessiner un factionnaire hongrois qui, descendu tout-à-fait au bord de l'eau, s'était assis sur une pierre, tenait son fusil de la main, gauche et pêchait à la ligne de la main droite.

— Le général Bertrand s'est fait un honneur infini par la rapide construction de ses ponts : Il est inconcevable qu'un mois ait pu suffire à tant de travaux : il y a jusqu'à quatre ponts parallèles sur le grand bras du Danube, et ces ponts ont 600 pas de longueur. Tout est prêt pour le passage; sous peu de jours on s'attend à une action décisive pour réparer celle d'Essling.

La discipline est très-sévère dans le camp. Des gendarmes le parcourent jour et nuit. Tout étranger qui n'est pas muni d'une permis-

sion, ou qui ne peut justifier des motifs de sa présence au milieu de nos troupes, est traité comme espion. On le conduit devant M. le maréchal Davoust, qui fait les fonctions de grand prévôt, et quelques minutes après il est fusillé. Cette rigueur est indispensable. Pour s'en être écarté, il y a quelques jours, un de nos ponts a été coupé; et, si l'on ne s'en était aperçu promptement, le Danube l'emportait. Je ne fus donc pas surpris de voir arrêter près d'une de nos batteries un paysan autrichien qui, n'ayant pas de papiers, et ne pouvant se réclamer de personne, fut mené devant le juge expéditif. Ce pâtre avait l'air farouche, la barbe et les cheveux roux; il portait pour veste une toison de brebis. Je crus voir le paysan du Danube. Sa physionomie exprimait beaucoup plus l'indignation que la crainte. Si j'avais pu l'interroger en allemand, je suis sûr qu'il m'aurait répondu dans le même sens que le personnage si bien peint par Lafontaine.

Craignez, Français, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et, mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.

Je repassais ces vers dans ma mémoire, et je songeais que l'éloquence du paysan du Danube l'éleva au rang de sénateur, quand le bruit d'une demi-douzaine de coups de fusil m'apprit que le malheureux pâtre venait d'éprouver un sort bien différent.

Il était peut-être fort innocent ; mais que venait-il faire au milieu de nos troupes ?

— On donne souvent à l'armée des mots d'ordre difficiles à retenir, pour fixer davantage l'attention. Il y a quelques jours, le mot était *Périclès*, *Persépolis*. Un capitaine de la garde, qui n'est pas fort sur l'histoire grecque et sur la géographie, entend tout de travers, et donne à la troupe pour mot d'ordre *Perce l'église*. On devine la cacophonie que cela a

fait : on a été à la source de cette consigne, et depuis ce temps on a appelé l'officier qui l'a donnée, *le philosophe* ou le capitaine *Perce l'église*. Le colonel qui me confiait cette anecdote, me dit qu'un bailli d'une petite ville peu importante, a fait afficher en mauvais français : « Nous, etc., etc., instruits que S. M. « Napoléon et sa suite doivent passer dans nos « murs, invitons tous les habitans à nettoyer « le devant de leurs portes, *pour ne pas « entraver la marche du gouvernement.* »

— L'Empereur se promenait hier autour de sa tente. Il regardait avec plaisir les grenadiers de sa garde qui déjeunaient. *Eh bien! mes amis, comment trouvez-vous le vin? Il ne nous grisera pas; Sire, voilà notre cave*, dit un soldat en montrant le Danube. L'Empereur, qui avait ordonné qu'on distribuât une forte bouteille de vin à chaque soldat, est surpris de voir qu'on les met au régime la veille d'une bataille : il en demande la raison au prince de Neuchâtel. On s'informe, et on apprend que deux gardes-magasins et un employé aux vivres chargé de ce service, ont vendu à leur profit 40 mille bouteilles destinées à la distribution, et qu'ils espéraient remplacer par du vin de qualité inférieure. Ce vin avait été saisi, par la garde impé-

riale, dans une riche abbaye. On l'évaluait à 30 mille florins. Ils ont été arrêtés, jugés par un conseil de guerre, et condamnés à mort. Ils se nommaient *Varlet* et *Veil*. En allant au supplice, on dit qu'ils rencontrèrent le comte de ***, dans sa voiture. L'un d'eux s'écria : *Monsieur le comte, voilà cependant où nous a conduits l'exemple!* Le comte a baissé les stores de son équipage, sans doute pour ne pas s'attendrir.

— *(31 Juin).* Je parcourais hier le camp avec un officier d'ordonnance qui a déjà fait cinq campagnes, quoique fort jeune, et qui connaît presque tous les corps qui ont servi en Italie et en Allemagne. Nous approchions d'un régiment de dragons, lorsqu'un chien fort laid, et fort sale, vint tourner autour de nous en agitant sa queue, et bondissant de plaisir : Ah! te voilà mon pauvre *corps de garde*, dit M. des B......, je suis content de te revoir. Puis s'adressant à moi : Vous ne connaissez pas encore ce bon animal? — Non, en vérité. — Eh bien! Monsieur, ajouta-t-il avec gravité, je vous présente le plus brave chien de l'empire. Il a reçu un coup de baïonnette à Marengo, une balle lui a cassé une patte à Austerlitz; mais il a surmonté toutes les vicissitudes de la guerre, et le voilà encore dans les dragons. Il n'a point

de maître. Il s'attache à un corps auquel il reste fidèle tant qu'on le nourrit bien et qu'on ne le bat pas. Si on le maltraite, il déserte le régiment et passe dans un autre. Il a déjà été dans les hussards et dans les chasseurs. Peut-être avant la fin de la campagne, un coup de pied, ou un coup de plat de sabre, le fera-t-il passer dans les cuirassiers ou les artilleurs. Son intelligence est très-remarquable. Quelle que soit la position du corps dans lequel il sert, il ne l'abandonne pas, il ne le confond pas avec les autres. Dans les marches, dans les batailles, il est toujours près du drapeau qu'il a choisi. Si dans un camp il rencontre un soldat d'un régiment qu'il a abandonné, vous le voyez, l'oreille basse, la queue entre les jambes, s'esquiver furtivement, et revenir près de ses nouveaux frères d'armes. Quand son régiment marche, il court en éclaireur tout autour, et l'avertit par ses aboiemens de tout ce qu'il trouve d'extraordinaire. On ne peut pas craindre avec lui une embuscade.

Je ne verrai jamais un chien suivre des soldats sans penser à *corps de garde*.

— Temps chevaleresques d'Armide et de Clorinde, êtes-vous revenus?........ Je regardais défiler un régiment de cavalerie polonaise, et

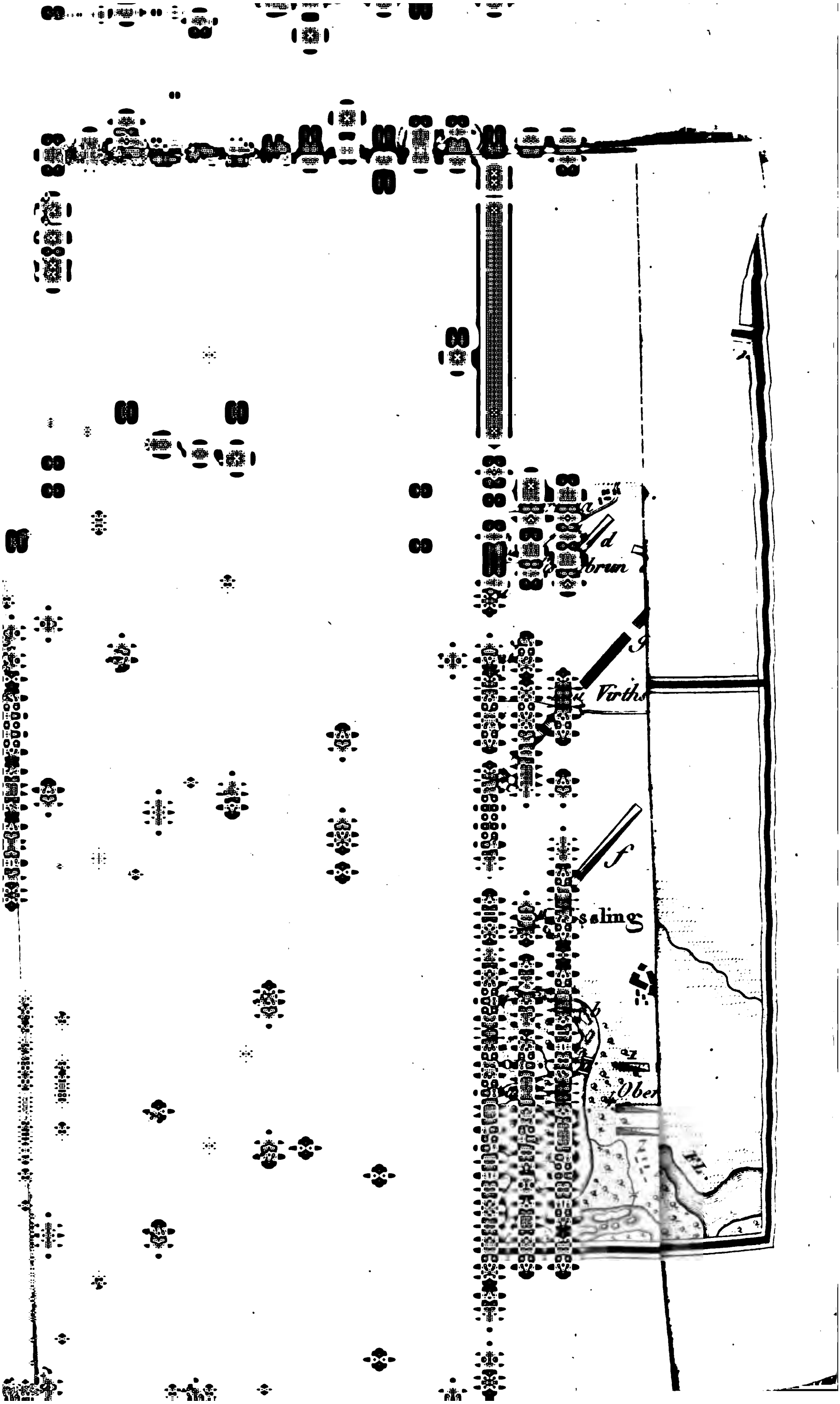
j'admirais cette belle jeunesse, si remarquable par la noblesse de ses traits et l'élégance de sa taille, lorsque je vis près d'un officier une jeune femme portant le même uniforme, sans marque distinctive de grade. Sa physionomie était angélique, et l'air de satisfaction avec lequel elle regardait son compagnon d'armes, ne permettait pas de douter qu'elle ne fût ou sa maîtresse ou sa femme : rien ne manquait à son armure, ni à l'équipement de son cheval, qui paraissait de prix, et qu'elle dirigeait avec beaucoup d'aisance. Un major de grenadiers avec qui j'étais me dit : Il n'est pas permis d'admettre une femme comme militaire dans un régiment, mais on a toléré celle-ci comme *volontaire* en faveur de son attachement excessif pour son mari (soi disant), de la régularité de sa conduite, et de sa bravoure. Nous avons plus d'un exemple d'un pareil dévoûment. Dans la campagne de Prusse, la femme d'un colonel d'infanterie ne voulut jamais quitter son mari. Pendant la marche de l'armée, elle suivait le régiment dans une calèche. Les jours de combat, elle montait à cheval, et se tenait le plus près possible de la ligne. A la bataille de Friedland, elle vit le colonel tomber, percé d'une balle; elle y courut avec son

domestique, l'enleva elle-même des rangs, et le porta à l'ambulance. Il n'était plus temps, le coup avait été mortel. Le désespoir de cette femme n'éclata point par des sanglots. Elle offrit sa bourse à un chirurgien, et le supplia d'embaumer le corps de son époux. Cette opération se fit aussi bien que possible. Le cadavre enveloppé de linges est placé dans un coffre à charnières, et mis dans la calèche. La veuve désolée s'asseoit auprès, et reprend le chemin de la France; mais sa douleur concentrée égare bientôt sa raison. Dans chaque station qu'elle fait, elle s'enferme avec son dépôt chéri, tire le corps de son coffre, le place sur un lit, lui découvre la face, lui prodigue les plus tendres caresses, lui parle comme s'il était vivant, et s'endort auprès de lui. Le matin elle replace son mari dans le coffre, et, reprenant son morne silence, continue sa route. Pendant plusieurs jours ces scènes n'eurent aucun témoin; voici ce qui les révéla : L'embaumement du corps n'était pas fait de manière à garantir le colonel de la putréfaction. Cette décomposition eut lieu au point que, dans une auberge, l'odeur effroyable qu'exhalait le coffre éveillât les soupçons; on pénétra le soir dans la chambre de cette moderne Artémise, et

on la trouva tenant dans ses bras le corps défiguré du colonel....... Silence! cria-t-elle à l'aubergiste épouvanté de ce spectacle, vous allez éveiller mon mari, ne voyez-vous pas qu'il dort?..... Pourquoi troubler son sommeil de gloire?..... On eut beaucoup de peine à retirer des mains de cette insensée le cadavre qu'elle gardait, et à la conduire à Paris, où peu de temps après elle mourut sans avoir pu recouvrer un moment la raison (1).

---

(1) Le journal de l'Empire du 31 octobre 1812 parle d'une jeune personne nommée *Virginie Chesquière*, née à Delemont près de Lille en Flandre, qui, voyant son jeune frère appelé à marcher et hors d'état de soutenir les fatigues de la guerre, obtint de ses parens la permission de partir pour lui. Ils étaient jumeaux et se ressemblaient beaucoup : elle se présenta au départ sous l'habit de son frère, et fut placée dans le 27.e régiment de ligne, dans lequel elle a servi six ans : elle parvint au grade de sergent, à la bataille de Wagram pour avoir sauvé la vie à son capitaine, tombé dans le Danube et en danger de périr. En Portugal, elle délivra son colonel enveloppé par l'ennemi, elle reçut un coup de feu au bras gauche, et fit prisonniers deux officiers : elle a été nommée membre de la légion d'honneur; mais une maladie a trahi son sexe.


d
brun
Virths
f
sling
Ober

CHAPITRE XVI.

Passage du Danube. — Bataille de Wagram. — Entrée en Moravie., Wolskerdorff. — Courrier dévalisé. — Gasconade. — Tarif d'une bataille. — Traits particuliers de bravoure.

5 et 6 *Juillet.* — L'EMPEREUR est parti le 4 de Schœnbrunn sans nous laisser d'ordres ; le camp est levé, l'armée marche vers le Danube : Nous avons eu toute la journée l'inquiétude de rester près des malades qui sont au palais : mais à dix heures du soir on nous a appelés. Déjà les batteries de Lobau nous annonçaient le passage de l'armée sous le feu des Autrichiens, lorsqu'un orage affreux se déclara, et vint ajouter à la majesté et à l'horreur du tableau. Quoique la nuit fût très-noire, les éclairs étaient si fréquens qu'on se serait cru en plein jour. Des torrens de pluie inondaient la terre. Les coups de canon et les coups de tonnerre se succédaient si rapidement, qu'il était souvent difficile de les distinguer. On combattait et les hommes et les élémens. Deux villages

incendiés, dont les flammes paraissaient comme deux volcans en irruption, sur la rive gauche du Danube, éclairèrent l'horizon, et nous apprirent que notre impétueuse avant-garde avait déjà repoussé l'ennemi dans la plaine d'Enzersdorff. Le jour parut. Les Autrichiens n'avaient encore quitté qu'une partie de leurs lignes, la bataille continuait : mais l'orage avait cessé, le ciel était serein, nous entrâmes dans Lobau; notre marche avait l'air d'une fête de Longchamps. Comme le grand nombre des équipages la rendait fort lente, nous marchions près de nos voitures, à l'ombre d'un bois touffu, dans des routes fort agréables, impatiens d'arriver à la plaine où l'armée se battait avec tant d'avantage. L'artillerie, la mousqueterie, faisait un feu roulant. Quelques boulets tirés de volée passaient sur nos têtes, brisaient la cîme des arbres dont les branches tombaient sur le convoi. Un officier d'artillerie, près de qui j'étais, m'apprit à distinguer, au sifflement plus ou moins grave des boulets, quel était leur calibre. Cette observation me parut curieuse : il m'expliqua aussi quelques erreurs d'acoustique. Par exemple, je croyais que les détonations les plus fortes venaient de nos batteries, et surtout de celles qui étaient plus près de nous. Mais

quand nous fûmes sur le dernier bras du Danube, et que nous pûmes distinguer les corps d'armée au milieu du nuage qui les enveloppait, il me prouva que le bruit des pièces ennemies était pour nous plus considérable, et qu'à calibre égal, les canons placés sur le bord du fleuve tonnaient avec plus de force que ceux de la plaine.

Le défilé des équipages de l'armée est si long que la nuit arriva comme nous approchions de Gross-Aspen. Cette petite ville, fortifiée d'après l'ancien système, avait été brûlée dès le commencement de la journée par le général Sainte-Croix, qui l'avait attaquée pendant que l'armée passait le fleuve. Nous la traversâmes à neuf heures, les rues étaient jonchées de cadavres autrichiens. En la quittant, nous entrâmes dans une plaine immense. La nuit était superbe. On ne distinguait aucune route, et l'horizon n'était éclairé que par quatre villages incendiés, dont les flammes nous servaient de fanaux. Nous fîmes trois lieues sans savoir où nous nous arrêterions. Quelques soldats dispersés tiraillaient dans l'obscurité au risque de tuer des Français (1). Une balle traversa notre voiture, une autre effleura notre postillon. Enfin des feux

(1) C'étaient de malheureux blessés qui n'avaient pas d'autre moyen d'appeler à leur secours.

de bivouacs nous apprirent que nous étions au milieu de l'armée, stationnaire près du village de Raesdorf. Je demandai où était l'Empereur; on ne put me le dire. Après avoir mangé un morceau de pain très-dur et bu un verre de vin blanc, je voulus passer le reste de la nuit dans notre voiture; mais les secousses que me donnaient plusieurs chevaux qu'on avait attachés autour, ne me permirent pas de dormir. Je descendis et me promenai dans l'armée, examinant près des feux nos braves qui se délassaient des fatigues de la journée.

Il y avait une heure que je parcourais les bivouacs, lorsque j'approchai d'un feu plus considérable, autour duquel étaient rangés des grenadiers l'arme au bras. Il était minuit; j'avançai, je vis l'Empereur assis sur un tambour, ayant près de lui le prince de Neuchâtel, le prince Eugène, le grand maréchal et quelques généraux. Il écoutait tranquillement les rapports que venaient lui faire ses aides-de-camp et les officiers d'ordonnance. Il regardait a la lueur du bûcher une carte géographique, et faisait des dispositions pour la bataille que les Autrichiens ne pouvaient nous refuser. Je retournai près de nos équipages, et trouvant près d'un feu à demi éteint un amas de paille fraîche, sur laquelle paraissait dormir un seul homme,

je m'étendis près de lui, et le sommeil s'empara de moi sur-le-champ.

Dès la pointe du jour, réveillé par la générale que l'on battait dans toute l'armée, mes premiers regards se tournent vers mon camarade de lit. Il n'avait pas changé de posture. Je reconnus l'uniforme autrichien, je regarde de plus près, il n'avait pas de tête : un boulet la lui avait enlevée la veille, et je ne m'en étais pas aperçu en me couchant près de lui.

Cependant tout s'ébranle ; les bataillons se forment, s'avancent et se rangent dans la plaine. A quatre heures et demie, le front de l'armée présentait une ligne de deux lieues d'étendue. A cinq heures la bataille était commencée. L'armée ennemie était commandée par l'archiduc Charles, les généraux de Bellegrade, de Kollowrath, de Lichtenstein, de Hiller, de Hohenzollern, D'Aversperg et de Rosemberg. Le maréchal Davoust, qui commandait notre aile droite, attaqua et prit *Grafen-Neusiédel*, remarquable par une tour carrée qui s'élevait au-dessus de ce village. On y jeta quelques obus, et je le vis en un instant incendié. Le duc de Reggio avait le même avantage un peu plus loin, et livrait aux flammes le village de *Baumersdorf*.

Napoléon, suivi de son état-major, parcourait toutes les lignes, encourageait les troupes, donnait des ordres. Chaque régiment, devant lequel il passait, criait avec enthousiasme; *Vive l'Empereur*! Malgré le bruit épouvantable de quinze cents pièces de canon qui ne cessaient de tonner, on distinguait ce bruit flatteur. Les boulets blessèrent ou tuèrent plusieurs personnes derrière Sa Majesté. On s'aperçut que l'ennemi redoublait son feu; et le dirigeait principalement sur le groupe des généraux qui entouraient Napoléon. L'Empereur fut obligé de changer trois fois de redingote pendant la bataille, parce qu'il était évident que les Autrichiens le visaient. Il ordonna que ses aides-de-camp se tinssent à quelques pas de lui, et il fit défendre aux régimens de crier quand il passerait.

A neuf heures et demie toute la ligne me parut engagée : j'admirais ce beau spectacle, assis sur un petit tertre près des tentes de l'Empereur. Les secrétaires des cabinets de Sa Majesté, MM. De Menneval, Fain, Mounier; le préfet du palais et le directeur des estafettes étaient avec moi. Nous fîmes tirer des équipages quelques provisions; et, pendant que la grande tragédie se jouait devant nous, nous fîmes

comme Sosie, et prîmes du cœur pour nos gens qui se battaient. Le soleil commençait à devenir très-chaud, et nous n'avions point d'eau. J'envoyai un de nos hommes avec un mulet et des bidons au village de Raësdorf pour y puiser de quoi tremper notre vin : il ne revint nous joindre que trois jours après, sans mulet; voici pourquoi. — A dix heures nous voyons notre gauche plier; nous apprenons que le maréchal Bessières vient d'être renversé de cheval et légèrement blessé : les boulets commencent à labourer la terre autour de nous. Le grand maréchal accourt au galop, il ordonne de lever les tentes de l'Empereur, et de faire rentrer les équipages dans l'île Lobau. En même temps je vois le général Lauriston apporter les ordres à l'artillerie de la garde qui, forte de cent pièces de canon, s'élance avec lui au grand galop vers le centre de la ligne. Nous sommes bientôt enveloppés par les fuyards que les officiers cherchaient en vain à rallier, et à ramener au feu. Je crus dans ce moment la bataille perdue, et j'éprouvais mille sentimens pénibles à la fois. La honte de voir fuir des Français, l'inquiétude de savoir l'Empereur en danger, la douleur de voir nos blessés que l'on emportait...., des larmes s'échappaient mal-

gré moi. Je repassai ainsi tristement le Danube, et rentrai dans l'île Lobau avec les officiers du cabinet de l'Empereur. Il était une heure, nous n'attendîmes pas long-temps de nouveaux ordres. A deux heures un brigadier de gendarmerie vint nous dire que l'Empereur nous rappelait au quartier général. Le centre de l'ennemi avait été forcé par l'armée d'Italie et par la garde impériale : la droite des Autrichiens qui avait voulu nous couper la retraite, et détruire nos ponts, était en pleine déroute : Notre droite avait emporté Wagram. Enfin l'Empereur avait fait dire au maréchal Masséna qui repoussait l'archiduc Charles, « *Tenez bon, la bataille est gagnée* ». Le maréchal, hors d'état de monter à cheval, commandait en calèche.

Le feu avait cessé quand nous arrivâmes près de l'Empereur. Les Autrichiens se retiraient dans la Moravie, harcelés par notre cavalerie légère. Nos troupes disposaient leurs bivouacs sur le champ de bataille, abandonné par l'ennemi. Je fus frappé de l'énorme quantité de boulets dont la terre avait été couverte; mais ce qui me pénétra de la plus vive douleur, ce fut de voir beaucoup de blessés qu'on ne put secourir, et qui brûlaient à petit feu au milieu des blés incendiés par les obus : ces malheu-

reux poussaient des cris lamentables. En arrivant j'eus le bonheur de panser deux officiers; l'un Saxon avait reçu un coup de baïonnette sur la poitrine; l'autre, Bavarois, avait eu la hanche effleurée par un boulet qui avait tué son cheval.

A neuf heures l'Empereur rentra dans sa tente où il se déshabilla entièrement. Nous reposions depuis une demi-heure, lorsque des aides-de-camp, arrivant à toute bride du côté de Gérasdorf, crient : *Alerte! Alerte! Aux armes!* ce cri se répète dans toute l'armée : en cinq minutes toutes les troupes étaient en bataillons carrés; l'Empereur à cheval et ses généraux près de lui. Ce mouvement rapide et régulier me parut de la plus grande beauté.

On s'informe de la cause d'une pareille alerte, et l'on apprend qu'un corps autrichien composé de 3000 hommes, coupé par notre cavalerie, et espérant rejoindre l'armée de l'archiduc Jean qui était derrière nous, avait essayé de nous tourner, mais que l'obscurité l'avait fait tomber dans les régimens que commandait le maréchal Davoust. Ce corps fut pris, et l'on retourna à ses bivouacs. Je revins à la porte de la tente impériale, et je m'endormis à la belle étoile avec autant de calme et de plaisir que si j'avais décidé le gain de la bataille.

A six heures du matin l'Empereur, seul à pied, se promenait autour des bivouacs du quartier général. Il était sans chapeau, sans épée, les mains croisées derrière le dos. Il parlait familièrement à ses soldats, et ne voulait pas qu'ils se levassent. Sa figure exprimait la satisfaction, la confiance et la bonté. Je pris plaisir à le suivre pendant quelque temps : il rentra dans sa tente. Une demi-heure après il ordonna qu'on se mît en marche. Avant de partir il embrassa devant toute l'armée le général Macdonald, et le fit maréchal de l'empire. Ce général s'était couvert de gloire pendant l'affaire; à la première charge tous ses aides-de-camp avaient été tués auprès de lui. Pénétré de reconnaissance et attendri jusqu'aux larmes, Macdonald saisit la main que lui tendait l'Empereur, la serra tendrement, et s'écria : *Ah ! sire, désormais, entre nous, c'est à la vie et à la mort.*

Rien n'est si beau qu'une grande victoire; mais le lendemain d'une bataille générale, le théâtre offre un bien triste spectacle. Que de morts, de blessés, de débris ! Trois cent quatre-vingt mille hommes aux prises pendant vingt-quatre heures, et toujours sous le feu de quinze cents pièces de canon, dans une vaste plaine qui les laissait parfaitement à dé-

couvert....... On conçoit aisément quel a dû être le carnage, et cependant on croit qu'il n'est resté que vingt-deux mille hommes sur le champ de Wagram. Un érudit m'assura que Marc-Aurèle avait livré un combat aussi meurtrier et aussi glorieux dans la même plaine. Si le fait est vrai, les historiens ne manqueront pas de faire un rapprochement entre les deux Empereurs.

Pendant que les deux armées étaient aux mains sur toute la ligne, et que le bruit effroyable de l'artillerie ne permettait pas de s'entendre, je jetai par hasard les yeux sur mon calendrier : je remarquai que le saint du jour était saint *Tranquillin.* Parbleu! dis-je à mon collègue qui était près de moi, « *voilà un patron qui ne doit pas être bien content de la manière dont on célèbre sa fête.*

Quelques momens avant de partir, on déjeûna près de la tente de l'Empereur. Les généraux étaient assis sur l'herbe, les officiers debout autour d'eux. On parla de la bataille, on cita différens traits fort singuliers et qui méritent d'être notés. Un officier d'ordonnance de Sa Majesté, dit : « J'ai pensé perdre mon plus beau cheval. Comme je l'avais monté dans la journée du 5, et que je voulais qu'il se reposât,

je le donnai à mon domestique pour le tenir en bride; il le quitta un moment pour rebrider le sien : le cheval fut à l'instant volé, entre lui et moi, par un dragon qui, sans tarder, alla le vendre à un capitaine démonté, en lui disant que c'était un cheval de prise. Je le reconnus dans les rangs, je le réclamai, prouvant par mon porte-manteau et mes effets qui étaient dessus, que ce n'était pas un cheval pris aux Autrichiens. Je remboursai au capitaine cinq louis donnés au dragon pour ce cheval qui m'en avait coûté soixante.

— Un aide-de-camp assura avoir vu un cavalier fort chagrin, parce que dans l'action un boulet avait percé de part en part son porte-manteau, sans blesser ni lui ni son cheval.

— Un autre officier nous dit un fait plus extraordinaire. Un obus perce les flancs du cheval d'un cuirassier et le renverse. Le soldat, voyant son cheval tué, veut au moins le débarrasser de sa selle, mais l'obus fait explosion dans le corps du cheval, et tue le cuirassier.

— Un chasseur à pied est emporté par un boulet; à dix pas de lui, et au même moment, un autre soldat tombe blessé à la cuisse : on le relève, on sonde la plaie, et on trouve au fond un couteau qui était dans le gousset du premier

chasseur lorsqu'il a été frappé par le boulet.

— J'ai perdu hier un de mes meilleurs amis, nous dit un officier d'ordonnance. Vous connaissiez le colonel *Harriet?* Il dit, en arrivant, au prince de Neuchâtel : *Mon prince, placez-moi, je vous en prie, quelque part où je puisse mourir utilement.* On le mit à l'avant-garde. A la première charge une balle lui laboure le front. Sans interrompre son mouvement, il bande sa blessure avec un mouchoir, charge de nouveau, et tout couvert de sang rentre en ligne aux acclamations des braves. Quelques momens après, il reçoit l'ordre d'enlever une batterie : il y court, la batterie est enlevée, mais un boulet le frappe à la poitrine, et il meurt sans avoir le temps de sentir que sa mort est glorieuse.

— Trente officiers se sont conduits aussi bravement; mais le plus beau trait, peut-être, de la journée est le suivant : M. Salsdorf, chirurgien saxon, du régiment du prince Christian, eut dans le commencement de l'affaire la jambe fracassée par un obus. Étendu par terre, il voit à quinze pas de lui M. Amédée de Kerbourg, aide-de-camp, qui, légèrement froissé par un boulet, tombe et vomit le sang. Il juge que cet officier va périr d'apoplexie s'il n'est secouru. Il recueille toutes ses forces se traîne sur la

poussière en rampant jusqu'à lui, le saigne et lui sauve la vie (1).

— Pendant la bataille l'Empereur d'Allemagne était à Volskerdorf, placé dans le clocher, et avec une lunette voyait son armée battue par les Français.

— (*7 Juillet.*) A l'heure où nous dînions dans le château de Volskerdorf, nos troupes saisirent un courrier de la poste aux lettres autrichienne. Le duc de Rovigo entra dans notre salle à manger, suivi de laquais portant les dépêches dans deux immenses corbeilles. — « Messieurs, nous dit le général, amusez-vous à dépouiller cette corespondance, si vous trouvez quelque chose d'intéressant, vous nous le ferez connaître ». Nous étions cinquante environ, mais une dizaine au plus entendaient l'allemand : nous voilà décachetant, déchiffrant, interprétant, rejetant. Le résultat ne fut pas nul cependant pour nos observations : On ne trouva, il est vrai, dans ces papiers qu'une lettre de l'archiduc Charles et quelques

(1) On a transporté M. Salsdorf à Vienne pour lui amputer la jambe. Ce brave chirurgien est mort quatre jours après l'opération, et M. de Kerbourg n'a pu embrasser son libérateur.

missives des officiers de l'armée ennemie, qui peignaient sans feinte l'extrême détresse dans laquelle ils se trouvaient; mais il m'en tomba une fort curieuse entre les mains; elle était d'un émigré français au service de l'Autriche. Il écrivait à la femme de son général : « *Tendre amie! tout conspire contre nous : non-seulement le sort m'éloigne de Vienne et de toi, mais encore ton mari n'a été ni tué ni blessé dans les derniers combats que nous avons été obligés de soutenir : en vérité nous sommes bien malheureux!* » Ce lâche aurait bien mérité qu'on le démasquât. J'anéantis la lettre pour l'honneur de mon pays.

Dans beaucoup de paquets de commerce se rencontrèrent des assignats viennois. Tous les officiers qui en trouvèrent, en firent présent aux domestiques de l'Empereur. Un seul de nous, un jeune officier d'ordonnance, ouvrit une lettre qui renfermait pour six mille florins de papier-monnaie : il les mit froidement dans sa poche en disant : « *Voilà une bonne journée pour moi!* » Un murmure général lui fit sentir la faute qu'il venait de commettre : il n'osa la réparer. J'ai depuis observé ce jeune homme, et j'ai reconnu que ses qualités ne répondaient ni à son grade, ni à son nom.

— Mon collègue M. L.........., paraissait fait pour l'état militaire. Au moment où nous partîmes pour Wagram, je vis briller dans ses yeux une ardeur belliqueuse dont je lui fis compliment. « Le temps est beau, sandis, me disait-il, la journée sera chaude. J'ai regret vraiment que notre devoir nous oblige à rester à notre poste ». Quand il vit la bataille engagée sur toute la ligne, il s'écriait cela est superbe! Il marchait vivement, regardait de tous côtés, s'agitait comme s'il eût commandé un régiment; mais, lorsque notre gauche plia et que nous reçûmes l'ordre de rétrograder jusqu'à Lobau, je le vis pâlir. Il s'élance dans la voiture, presse, gourmande les postillons, et en cherchant à les exciter leur communique l'épouvante dont il est saisi : je fais de vains efforts pour lui faire entendre qu'il n'y a pour nous aucun risque. Il fut pendant deux heures persuadé que nous avions couru de très-grands dangers; mais, lorsque l'affaire fut décidée et que nous revînmes près des tentes de l'Empereur, je lui dis en chemin : « Eh! bien, docteur, avais-je raison tantôt de ne point partager vos craintes. Ce mot fit l'effet d'une étincelle sur un baril de poudre; mon gascon devint furieux : Qu'appelez-vous mes craintes?

Que voulez-vous dire par ces paroles? Vous êtes un homme très-dangereux; vous seriez capable de dire que j'ai eu peur ; si cela vous arrivait, je vous couperais en quatre. — Doucement, docteur, vos menaces n'empêcheront pas que ce que je dis ne soit très-vrai; et, si cela vous offense, je suis prêt à vous en rendre raison. La querelle s'échauffe, je fais arrêter la voiture pour descendre, et mesurer la bravoure du docteur. Le jour qui baissait favorisait mon dessein. Le Gascon descend le premier en jurant comme un beau diable. Tout-à-coup, se tournant du côté de son domestique, qui tenait la portière, il lui donne un soufflet et le charge de coups, en s'écriant : Le bélitre se moque de moi; je l'ai vu rire, sandis, concevez-vous une pareille impudence : je te tuerai, malheureux...... les coups de poings allaient leur train. Mon aide-major et moi, nous nous jetons entre les deux champions, et nous parvenons à les séparer. Alors prenant le docteur à part : Il me semble, Monsieur, que ce n'est pas pour ce combat que nous sommes descendus; voulez-vous bien..... — Allons, me répond le Gascon, est-ce que vous avez perdu la tête? Si vous êtes d'avis de servir de fable à toute l'armée, je n'en suis pas, moi; il serait

beau vraiment qu'on dît au quartier-général que le médecin de l'Empereur s'est battu avec son apothicaire.... Vous ne sentez pas la conséquence d'une pareille extravagance? Laissons cela, collègue, laissons cela : il me tourne le dos et me quitte. Je ne pus m'empêcher de rire de la gasconade.

— Quand je traversai pour la seconde fois le champ de bataille de Wagram, je rencontrai le jeune L***..., commissaire des guerres, qui contemplait les débris de cette grande journée. « *Voilà bien des œufs cassés*, me dit-il, *et je cherche à évaluer ce qu'a pu coûter l'omelette* ». Quant aux hommes, lui dis-je, vous pensez comme moi, qu'on ne peut en estimer la perte avec de l'argent, puisqu'en France les hommes ne se vendent plus, ils se donnent. Quant au matériel, cela peut valoir sept à huit cent mille francs. » Vous n'y pensez pas, me répond L***.... Je parie que la dépense excède sept millions, calculons à peu près :

18 mille hommes d'infanterie coûtent en habillement et fourniment.........................	2,700,000 fr.
Il y a 4000 cavaliers sur la poussière, surtout des dragons et	
	2,700,000 fr.

Report.	2,700,000 fr.
cuirassiers; n'est-ce pas trop d'estimer leurs armes et leurs uniformes.	1,200,000
4000 chevaux à 500 fr.	2,000,000
L'équipement de ces chevaux à 100 francs au moins.	400,000
Maintenant les coups de canon: 1500 pièces qui ont tiré chacune 180 coups, à 5 fr. le coup.	1,350,000
On a brûlé 3 millions de cartouches, environ.	150,000
Cela fait donc au total.	7,800,000

Ce calcul ne saurait être juste, parce que la dépouille des morts n'est pas entièrement perdue, et d'un autre côté, parce que beaucoup de soldats, qui ne sont ni tués ni blessés, perdent une partie de leurs armes. Au fait, une grande bataille est une partie qui coûte fort cher, aux joueurs même qui la gagnent. Il est assez singulier d'en compter les frais comme on compte les points d'un jeu de cartes. Charles XII se serait moqué d'un pareil calcul; mais Frédéric II l'eût fait après la victoire, et probablement Sully l'eût fait avant.

CHAPITRE XVII.

Znaïm. — Armistice. — Retour à Vienne et à Schœnbrunn. — Trait magnanime d'un officier saxon.

L'ARMÉE, qui s'était divisée en trois colonnes distantes d'une lieue environ l'une de l'autre, se dirigeait sur la Bohême, en poursuivant l'armée autrichienne, qui opérait sa retraite en bon ordre; notre marche était très-rapide ; il faisait un soleil ardent. Les jeunes troupes avaient beaucoup de peine à suivre. Je voyais avec un chagrin mortel quelques officiers frapper des conscrits, qui, succombant sous le poids de leurs armes et de la chaleur, se traînaient lentement. Ils étaient vainqueurs, et on les maltraitait ! J'en ai vu deux ou trois tomber d'épuisement sur la route, et mourir de fatigue. Nous faisions par jour deux haltes d'une demi-heure au plus, pour prendre un peu de nourriture et laisser essouffler nos chevaux. Nous nous arrêtâmes ainsi au château de Lâa, qui me parut très-pittoresque. Un bataillon des

grenadiers de la garde était sur la place, pendant que l'Empereur dînait au château. Sur un des côtés coulait une petite rivière limpide. Le plus grand des grenadiers, qui avait supporté plusieurs heures de soleil sur la tête, est à l'instant saisi d'une fièvre cérébrale, qui le jette dans un délire tout à la fois horrible et admirable. Il abandonne ses armes, s'avance au milieu de la place, les yeux étincelans; et, l'injure à la bouche, il se dépouille de tous ses habits, sème avec mépris des poignées de pièces d'or qu'il portait dans une ceinture, et se met entièrement nu. Quelques-uns de ses camarades veulent s'approcher pour le secourir. Il pousse des hurlemens affreux, dit qu'il brûle et qu'il veut s'éteindre. Fort comme Hercule et beau comme Ajax, il lutte en athlète contre tous ceux qui veulent le saisir. Il aperçoit la rivière, s'élance dedans et perd connaissance. On vole à son secours; il est retiré, mis sur un brancard et porté à l'ambulance. Une saignée copieuse parvint à lui rendre la raison et la santé. Ce spectacle m'avait fortement ému. J'entrai dans une salle du château, et je m'étendis sur un matelas, où malheureusement je m'endormis. Le quartier-général partit; mon collègue Lannefranque fit semblant de

me chercher, et monta en voiture sans moi. Ce ne fut qu'une demi-heure après qu'un soldat me réveilla en m'annonçant que je me trouvais à la queue de la colonne. Je pris mes jambes à mon cou, et je courus cinq lieues avant de rejoindre les équipages. J'étais presqu'aussi malade que le pauvre grenadier de Lâa. Un verre de vin blanc et une heure de tranquillité dans notre voiture me remirent entièrement.

J'admirai cette belle Moravie où la culture est variée, soignée, et la végétation superbe. Dans quelques parties on croit traverser les prés Saint-Gervais, près de Paris. Je remarquai des champs de carthame, d'autres de rhubarbe, d'autres enfin *d'asclepias syriaca*. Je savais que le duvet de cette dernière plante servait, à Vienne, à faire des chapeaux et des tissus. Le hasard me réservait, à quelque distance d'un village dont le nom m'est échappé, un spectacle assez singulier. Un pâtre morave, conduisant un troupeau de plus cent moutons, vint imprudemment s'engager dans notre colonne. Un cri part : à l'instant le troupeau est dispersé dans la plaine; quatre ou cinq cents soldats, le sabre à la main, courent après les moutons, les saisissent, les dépouillent, les dépècent. En dix minutes le trou-

peau disparaît, et les soldats reprennent leurs rangs, ayant l'un un gigot, l'autre un carré de mouton au bout de sa baïonnette. Je n'ai jamais vu de stupéfaction pareille à celle de ce pauvre berger, qui de cent et quelques bêtes n'avait plus que ses deux chiens, presqu'aussi étonnés que lui de la perte de leurs compagnons.

Quoique le temps fût magnifique, nous n'eûmes pas toujours beau chemin, ou, pour mieux dire, nous n'eûmes bientôt plus de chemin; nous passions à travers les clos, les jardins, les habitations, en suivant toujours la ligne la plus courte; enfin nous arrivâmes à un ravin très-profond, où les eaux de pluie de l'avant-veille s'étaient amassées. Quelques voitures le traversent; mais celle qui contenait le linge et l'argenterie de l'Empereur verse dans cette espèce de torrent. La marche est arrêtée, les voitures s'embarrassent. Pendant qu'on cherche à dégager la première, on entend une canonnade au nord-ouest. Peu de momens après nous voyons arriver une compagnie d'artillerie avec ses pièces. Le capitaine qui la commande s'indigne de voir le passage obstrué : Comment, s'écrie-t-il, n'entendez-vous pas le canon? c'est le prince d'Essling qui charge l'arrière-garde de l'armée autrichienne; il faut à tout prix que je le re-

joigne ; il a besoin de nous. En avant, canonniers, brisez tout et passez : le préfet du palais, le colonel de la gendarmerie, veulent le retarder ; il n'écoute rien. Le pistolet au poing, jurant comme un possédé, il s'ouvre un passage, culbute deux ou trois voitures, et franchit le ravin avec ses pièces d'artillerie, beaucoup plus lestement qu'un écolier n'aurait sauté un ruisseau. Cet incident nous retarda, et il était nuit quand nous arrivâmes sous les murs de Znaïm. Cette petite ville, qui contient environ 7000 habitans, est composée de huit cents maisons. Elle est bâtie sur une montagne, au bas de laquelle coule la *Taya*. Environnée d'un mur assez fort, elle ne peut se défendre, parce qu'elle est dominée par plusieurs mamelons. L'armée autrichienne s'en était rendue maîtresse ; mais Masséna et le maréchal Oudinot l'en avaient déjà débusquée quand nous arrivâmes.

Nous choisîmes notre gîte au pied d'un de ces mamelons, dans un moulin. Comme nous en approchions, une femme jeune et belle, tenant un enfant dans ses bras, vint tout échevelée se jeter à nos pieds en poussant des cris. Nous comprîmes qu'elle demandait protection contre nos gens qui pillaient sa maison. Nous traitâmes ces pillards avec sévérité, et nous nous établîmes,

poliment chez elle, en lui offrant une indemnité. Nous étions réunis à deux sécrétaires du cabinet de l'Empereur, au payeur de la couronne et au préfet du palais ; nous fîmes gaîment un grand lit de paille, pour nous coucher tous ensemble, sans quitter nos uniformes, bien persuadés que le lendemain serait marqué par quelque grand événement.

Au lever du soleil, nous montâmes sur le plateau qui domine Znaïm, pour savoir où se trouvait l'Empereur. Sa tente était sur le point le plus élevé : nous nous dirigions vers elle, lorsqu'un grenadier, venant à notre rencontre, nous dit : « Eh bien ! nos officiers, ça n'est-il pas dé-» solant ? Nous ne sommes qu'à quinze lieues » d'Austerlitz ; j'espérais y battre une seconde » fois l'ennemi, et ne v'là-t-il pas Napoléon qui » vient de signer une armistice avec l'archiduc Charles et le prince Lichteinsten... — Ah ! mes amis, m'écriai-je, c'est la paix ! — C'est la paix, répètent-ils ; et nous nous embrassâmes avec la joie la plus sincère.

Peu de momens après nous entendons battre partout des rappels, les corps se mettent en mouvement, personne n'entre dans la ville, et nous recevons l'ordre de reprendre le chemin de Vienne.

Notre retour fut une promenade fort agréable. Nous vîmes l'Empereur traverser son armée au milieu des cris de la plus vive allégresse. Il paraissait lui-même au comble du bonheur.

Nous fîmes route avec les mêmes officiers civils que nous avions rencontrés à Znaïm, et nous nous entretînmes de tous les détails de cette dernière expédition. Chacun raconta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avait vu.

Parmi les choses qui m'ont frappé, dis-je à M. F..., il en est une qui vous paraîtra originale. Vous vous rappelez sans doute que le jour que nous quittâmes Schœnbrunn, vous me fîtes voir le petit coffre où Napoléon place les livres qu'il emporte en voyage. Je remarquai parmi eux un *Montesquieu*, un *Bossuet*, les *Commentaires de César*. Ces livres ont du rapport avec les idées dont on le suppose occupé. Pendant la bataille de Wagram, je trouvai, dans l'île de Lobau, la voiture qui l'avait amené de Schœnbrunn. La curiosité me fit monter dedans, et je vis dans la poche de la place qu'il occupait un livre broché, corné, à moitié coupé, qu'il avait manifestement lu pendant le chemin. C'était... les *Mémoires historiques du comédien Dazincourt*. Au moment d'une bataille....,

Napoléon... Dazincourt.... Ne trouvez-vous pas quelque chose de singulier dans cette association de noms et dans cette lecture?

Nous reparlâmes du grenadier de Lâa, et de la quantité d'or qu'il avait dans sa ceinture : Cela ne doit pas vous étonner, nous dit le payeur ; le soldat a pillé partout, et il est fort riche. Voici un trait qui le prouve :

J'étais chez un bijoutier de Kolmark, lorsqu'un simple soldat, chasseur de la garde, entra et demanda au marchand une bague. On lui offrit quelques étincelles : je désire un diamant beaucoup plus beau, et j'y mettrai six mille florins. Le bijoutier, étonné, lui présente avec crainte un solitaire de cette valeur. Le soldat l'essaye à son doigt. Il me va bien, dit-il; je ne m'y connais pas, mais vous ne voudriez pas me tromper; tenez voilà vos six mille florins. La somme était bien comptée en papier-monnaie. Il n'est pas difficile de deviner comment il avait eu cet argent, et par quel motif il le mettait sous le plus petit volume possible.

— Comme nous nous rapprochions de Wagram, nous vîmes avec une grande surprise qu'une partie du mal que nous avions fait était déjà réparée. Nous ne trouvions plus de débris sur la route, la moitié des villageois autrichiens

étaient rentrés chez eux, et la plupart des maisons que nous avions incendiées étaient déjà recouvertes. Les habitans ne nous faisaient pas mauvais accueil.... Il y a dans ce peuple un fond de patience et de bonté bien remarquable! Il semblait penser que l'état de misère où nous le réduisions était une juste punition du Ciel; il s'y était résigné.

Nous reparlâmes des beaux traits de bravoure qui ont signalé la journée de Wagram. Le colonel Laurède, qui était dans ce moment avec nous, nous cita le fait suivant, dont il avait été le témoin. Quand notre gauche plia, dit-il, un jeune officier saxon cherchait à rallier sa troupe. Il priait, menaçait, il frappait les fuyards, le tout inutilement. Persuadé enfin que ses efforts étaient insuffisans, il arrache son drapeau des mains de celui qui l'emportait; et, s'élançant vers la garde impériale, il se jette dans les rangs des grenadiers, en s'écriant: *Français, je vous le confie, vous saurez le défendre; mon régiment est partout où l'on fait face à l'ennemi.* Ce mouvement sublime fit un excellent effet; les Saxons se rallièrent, et bientôt se battirent avec la plus grande valeur.

J'ai fait des recherches inutiles pour savoir

le nom de cet officier. Son action était bien connue, mais son nom ignoré.

Il devrait y avoir dans chaque régiment un registre historique, où seraient consignée toute action remarquable auquel ce régiment aurait pris une part honorable, et tous les traits particuliers de bravoure, de dévouement, de vertu quelconque dont ce corps aurait été témoin. Copie de ces registres, à la fin d'une campagne, serait envoyée au dépôt de la guerre, et servirait à composer l'histoire militaire de la France. Combien de héros meurent ignorés, qui ne perdraient pas leur part de gloire! et combien la lecture de ces annales exciterait l'émulation des jeunes gens que le devoir ou le goût de la guerre appelle sous nos drapeaux!

— (15 *juillet.*) J'ai dîné au palais de Kaunitz, chez le général Rapp. Il m'a fait voir la belle collection de tableaux que renferme ce palais. Elle est fort au-dessous de sa réputation. Il est vrai que la princesse de Kaunitz a fait enlever, avant notre arrivée, les originaux les plus précieux, et les a remplacés par des copies. Quand on entre dans cette galerie, le garde-concierge vous présente une espèce de masque de tole vernie, que l'on tient à l'aide

d'un manche. Il a la forme d'un garde-vue circulaire, ou fragment de tuyau dont l'intérieur est peint en noir. On s'en sert pour regarder les tableaux ; placé sur votre figure, il circonscrit la vue, et empêche que les objets qui entourent celui que vous examinez ne partagent votre attention.

Le prince de Saxe Weymar dînait avec nous. Il a dix-sept ans. Il est d'une constitution délicate. L'Empereur lui avait donné, la veille, l'étoile de la légion-d'honneur, pour le récompenser de son courage à Wagram. C'était la première fois que ce jeune homme voyait le feu : il s'est très-bien conduit. J'ai remarqué qu'il portait le même chapeau qu'à la bataille, parce qu'une balle l'avait traversé très-près du front. Cette coquetterie peut être permise à un prince.

Je ne me consolerai jamais, dit le général Rapp, d'avoir été privé de voir cette grande journée (Il avait été blessé quelques jours avant par une chute). Puis, s'adressant à mon collègue et à moi : —Vous en parlez, messieurs les docteurs, comme gens du métier : je ne croyais pas le coup-d'œil médical aussi propre à juger de pareils faits d'armes ; et je vous avoue que je vous ai toujours crus mieux placés dans

nos hôpitaux sédentaires, qu'à notre avant-garde, où vous trouvez difficilement des occasions de fairre apprécier vos connaissances et votre érudition. — Sans doute, lui répondis-je, il est rare qu'au milieu du choc des armées, nous puissions nous faire remarquer; mais il est des circonstances imprévues où nous pouvons être utiles, et d'autres où notre instruction littéraire même n'est pas déplacée; par exemple :

Le Grand-Maréchal étant à Volskerdorf, sur le perron du château de Lichtenstein, examinait une inscription latine placée sur la porte principale. Il était avec plusieurs généraux et officiers d'ordonnance, à qui il demandait pourquoi, dans cette inscription, on avait mis des majuscules au milieu de tous les mots? Personne ne répondait. Le maréchal m'aperçut. — « Tenez, messieurs, nous allons sortir d'embarras. M. C... aura la complaisance de nous expliquer cette bizarrerie? Je n'eus pas de peine à rappeler à S. E. l'usage du style chronographe, et il eut le plaisir d'additionner lui-même les lettres numériques, et de reconnaître l'époque de l'inscription. Je sais que depuis il s'est exprimé d'une manière très-avantageuse sur mon compte. Un rien peut servir à la cour,

comme un rien peut y nuire; heureux qui peut ne pas s'occuper de ces riens !

Le prince de Saxe, étonné de voir des praticiens défendre ainsi leur robe, me demanda si j'avais couru quelques dangers dans cette dernière expédition? Pas autant que votre altesse, lui répondis-je; mais j'ai pensé périr avant-hier, en repassant le Danube. Ce fleuve, près de qui la Seine est un petit ruisseau, a, vous le savez, dans quelques endroits la rapidité d'un torrent. Les fontes des neiges l'ont fait élever de six pieds en douze heures. Comme notre convoi, composé de trente voitures, autant de fourgons, arrivait sur les bords, en face de Spitz, les pontonniers nous avertirent que les ponts étaient ébranlés, et qu'ils croyaient très-dangereux de se hasarder à passer. Malgré cet avis, comme on ne sait qu'obéir à l'armée, on commença le passage. Deux voitures de munitions furent mises en avant : lorsqu'elles furent au milieu du premier pont, les ancres cassèrent, deux bateaux se détachèrent, et les voitures furent englouties, sans qu'il fût possible d'en voir la trace. On jeta vite des madriers, on les attacha avec des câbles, et on les couvrit de planches : mais le colonel de la gendarmerie, qui commandait le convoi, ne voulut plus qu'on hasar-

dât aucune voiture. La nuit commençait à devenir sombre. Cinq personnes, sur plus de cent, proposèrent de passer à pied. Je fus de leur avis : il y avait six ponts à traverser; nous eûmes une peine infinie. Les vagues les agitaient tellement sous nos pieds, que nous avions l'air d'hommes ivres. L'eau couvrait souvent les planches, et nous étions mouillés jusqu'à mi-jambes. Ce passage a duré une heure; et, pour nous délasser, nous avons eu trois lieues à faire à pied, pour regagner Schœnbrunn, où nous sommes arrivés à deux heures du matin, mourant de faim et de fatigue. Avant le jour on nous annonça que le fleuve avait emporté quatre ponts, sur lesquels personne heureusement ne se trouvait. L'Empereur y avait passé une heure avant nous.

Le commandant du convoi, le colonel Mechnem, décida que les voitures descendraient le long du fleuve l'espace de deux lieues, et passeraient vis-à-vis Essling, où s'est donnée la bataille du 22 mai. On a suivi cet ordre : le convoi a passé sans accident le premier bras du fleuve; mais, une fois dans l'île Lobau, il a trouvé les autres ponts brisés; de manière que, depuis deux jours, ceux qui n'ont pu nous imiter, sont dans un désert infect, couvert de

morts, sans abri, sans nourriture pour eux ni pour leurs chevaux, et incertains de l'époque où on pourra les délivrer. Nos domestiques et nos bagages y sont restés. Je n'aurais pu supporter cet excès de fatigue, car depuis huit jours je n'avais pas eu une heure de repos. Toujours couché sur la paille ou dans une voiture, obligé de suivre l'armée dans des chemins horribles, ne m'arrêtant que pendant les combats, ne vivant que de mauvais pain et de vin acerbe, il était temps que j'arrivasse à Schœnbrunn pour me refaire. J'étais si las, que j'ai dormi douze heures de suite; mais je n'ai pu changer de linge, ni même me débotter, car tous mes effets sont dans l'île, et arriveront quand il plaira au Danube.

CHAPITRE XVIII.

Hôpitaux impromptus. — Maison d'Haydn. — Confiance d'un marchand viennois. — Du ton militaire. — Trait de justice de l'Empereur. — Mort du général Oudet.

(16 *juillet.*) — Les Autrichiens sont vraiment d'un excellent caractère. A mon retour à Schœnbrunn, MM. *Vonthurm, d'Erlang Beyer* m'ont fait un aussi bon accueil que si je venais leur annoncer le triomphe de leur armée. Ce n'est pas qu'ils ne soient de très-bons patriotes; mais l'armistice leur fait espérer la paix, et dans la paix ils se croient cosmopolites. Ce fut l'un d'eux qui m'apprit un beau trait de notre inspecteur général des postes, M. Boulanger. — Vos chefs, me dit M. d'Erlang, ont bien peu de prévoyance. Ils savaient qu'ils allaient livrer une grande bataille sous les murs de Vienne, et ils n'avaient rien préparé pour les blessés. Il a fallu organiser trente-trois hôpitaux en vingt-quatre heures. Dieu sait comment cela a été fait!

Trois jours après la bataille, les blessés étaient encore sur la terre, excepté ceux de la garde impériale, que le brave Larrey n'abandonne jamais. Quand on apprit ici cette blâmable incurie, M. Boulanger et M. Mounier, sans attendre des ordres, ont mis en réquisition tous les fiacres, toutes les voitures de Vienne, et ont été à Wagram relever les blessés, tant français qu'autrichiens. Ils les ont ramenés ici au nombre de plusieurs milliers. Ce trait honore votre nation. — Eh bien! allons complimenter M. Boulanger, dis-je à M. d'Erlang. — Je vous accompagnerai volontiers, me répondit-il, et en chemin faisant, je vous ferai remarquer la maison de notre célèbre Haydn. Savez-vous ce qui lui arriva en l'an 1805? Lorsque Vienne se rendit à vos généraux, Haydn vit une troupe française se diriger vers sa maison. Il descendit avec crainte, ouvrit sa porte et demanda ce qu'on lui voulait: Nous cherchons, dit le lieutenant qui commandait le détachement, nous cherchons la maison du compositeur Haydn. — Eh! bien, monsieur, que peut-il vous avoir fait? que lui demandez-vous? — Nous venons, monsieur, lui offrir une garde d'honneur; le domicile de cet homme célèbre doit être respecté; les lois de la guerre protégeront un si beau

génie : et c'est en l'honorant que le soldat français ennoblira sa conquête. Après cette courte harangue, la garde d'honneur s'établit à la porte d'Haydn; et tous les jours, quand on venait la relever, quelques musiciens français jouaient les airs les plus connus de ce grand compositeur. — Je ne connais pas de plus bel hommage.

Avant d'aller chez M. Boulanger, je me rendis chez M. Corvisart, qui était arrivé à Schœnbrunn. Le voyage de ce moderne Philippe fit croire que notre Alexandre était sérieusement malade. L'Empereur, sauf un léger rhume, et une ophtalmie qui n'a duré que trois jours, ne s'est jamais mieux porté ; mais, ayant eu la curiosité de consulter sur sa santé le célèbre Frank, celui-ci lui dit tout ce que M. Corvisart lui avait déjà dit, sans qu'il y fît attention. — Pourquoi Corvisart n'est-il pas ici, dit Napoléon ; il s'entendrait parfaitement avec vous, et je serais tranquille ? — Il n'en fallut pas davantage pour que le général Duroc écrivît au premier médecin, de venir sur-le-champ, et de là les contes, les hypothèses, les conjectures qui ont occupé les oisifs.

M. Corvisart a été curieux de visiter le champ de bataille de Wagram. Il a été, comme nous,

étonné de l'énorme quantité de projectiles dont la terre était jonchée. Il a ramassé quelques boulets de différens calibres, qu'il a mis dans sa voiture. Parmi eux était un obus encore chargé. Pendant qu'il causait en revenant avec M. L..., les cahots, le frottement, ou toute autre cause qu'on ne peut assigner, mirent le feu à la mèche de l'obus. La voiture allait sauter, lorsque M. Corvisart, par une présence d'esprit admirable, saisit l'obus, et le lance vigoureusement par la portière; il éclate deux secondes après; mais la voiture était passée, et le courageux docteur en a été quitte pour une légère brûlure à la main.

Ceci, dis-je, n'est point une *blague*. — Que voulez-vous dire, me demanda ce bon Autrichien? — Le voici : comme il faut que l'on gâte partout la langue française, les militaires ont inventé un mot pour exprimer un conte puéril ou ridicule, un mensonge, une gasconade. Cela s'appelle *blague*; d'où l'on a fait dériver *blaguer, blagueur, blagomanes*. Le grand mérite des courtisans oisifs est de *blaguer* avec vraisemblance. Aussi nous fatigue-t-on tous les jours de récits plus absurdes les uns que les autres.

(17 *juillet*) — Un militaire a affiché à la porte du palais le quatrain suivant :

Jupiter ut vasti maris æquora Napoleoni
Septa videt, mirans sic aït ad superos :
Illi quid cessat frater mendare tridentem
Ipse ego cui dudum fulmina nostra dedi.

Comme tout le monde n'entendait pas cette inscription, je l'ai paraphrasée de la manière suivante :

D'un peuple usurpateur l'effort ambitieux
A fermé l'Océan aux vaisseaux de la France ;
Jupiter s'en étonne et dit à tous les dieux :
Quoi ! mon frère craint-il de perdre sa puissance
En cédant son trident au plus grand des humains ?
Suis-je moins Jupiter ?... Ma foudre est dans ses mains !

(18 *juillet.*) — Je ne puis m'empêcher de noter ici un trait de confiance bien extraordinaire. Dans les premiers jours de notre entrée à Vienne, j'eus besoin de faire réparer un bijou ; je demandai un lapidaire, et l'on m'indiqua dans le Graben un riche joailler nommé M. Wiser. Je le trouvai travaillant devant une table, où était étalée une grande quantité de diamans. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement, de la facilité avec laquelle il recevait des étrangers, sans prendre aucune précaution : il me remercia de mon observation, et ne changea rien à sa manière

d'agir. Dès qu'il sut qui j'étais, il me pria de lui donner les moyens de faire connaître quelques-uns de ses ouvrages à S. M. Je lui dis que, s'il voulait venir à Schœnbrunn, je tâcherais de le faire présenter à M. le Grand-Maréchal. Je ne puis m'y rendre, dit-il, avant cinq à six jours; mais, en attendant, veuillez vous charger de quelques échantillons, pour les faire voir à son excellence. J'eus beau me défendre de la commission; il fit tant d'instances, que je consentis à recevoir en dépôt plusieurs écrins, dont la valeur excédait cent mille écus. C'était la troisième fois qu'il me voyait, et je n'avais auprès de lui aucune recommandation que ma place et mon nom : je lui fis sentir que la confiance qu'il m'accordait m'honorait, mais qu'il ferait prudemment de ne pas se fier ainsi au premier venu. J'ai été assez heureux pour faire vendre en peu de jours, à ce brave homme, une quantité suffisante de diamans, pour que son bénéfice le mît à même d'acheter une maison.

Dans une des visites que je lui fis, le bon Wiser m'apprit que, dès qu'on sut à Vienne que les hostilités étaient commencées, les curés et les moines avaient employé tous les moyens que fournit la superstition pour exci-

ter le peuple à se lever en masse contre les Français. Non-seulement ils prêchèrent les Landwerts, les bénirent, leur distribuèrent des chapelets et des scapulaires, mais encore ils leur firent prêter le serment de nous exterminer.

Dans les premiers jours de mai, toutes les paroisses, tous les couvens sortirent à la même heure, processionnellement, portant des châsses, des reliques et le Saint-Sacrement. Les moines, comme dans la procession de la ligue à Paris, portaient sur leurs frocs des cuirasses, tenaient en main des sabres, des épées, et avaient couvert d'un casque leur capuchon. Tous les habitans étaient dans les rues, les femmes s'agenouillaient sur leur passage, et priaient avec ferveur pour que le saint zèle des pieux cénobites passât dans le cœur des défenseurs de l'Autriche. Cette mascarade ne dura qu'un jour, et ne produisit aucun effet.

(19 *juillet.*) — Il n'est pas aisé, quand on vit au quartier général de l'Empereur, de bien définir ce que l'on entend par le ton militaire. Ce ton varie suivant les grades, le temps de service, et le genre de service. A l'armée on ne regarde pas comme vraiment militaire ceux qui ne font point partie de la ligne, ou qui ne la

commandent pas. Le prince de Neuchâtel, son brillant état-major, le Grand Maréchal, les généraux Bertrand, Bacler d'Albe, etc., ne sont aux yeux du soldat que des hommes de cabinet, fort utiles par leurs connaissances, mais qui pourraient se passer de bravoure.

Les premiers généraux, tels que le Prince Eugène, les maréchaux Oudinot, Davoust, Bessières, les aides-de-camp de S. M., Rapp, Lebrun, Lauriston, Mouton, etc., sont d'une affabilité parfaite : toute personne qui les aborde est reçue avec urbanité. Ils ont de la dignité sans morgue, de l'aisance sans familiarité. Leur tenue est sévère, et leur conduite toute guerrière : il n'en est pas de même des officiers d'ordonnance et de MM. les aides-de-camp du prince de Wagram. Plusieurs, par leur éducation et leur courage, méritent la considération dont ils jouissent, mais la plupart sont les *Geais de l'armée*, obtenant les faveurs que l'on doit à d'autres, gagnant des cordons et des majorats pour avoir porté quelques lettres dans les camps, sans avoir vu l'ennemi, insultant par leur luxe à la modeste fortune des plus braves officiers, pensant beaucoup à leur toilette, et plus fats au milieu des bataillons que dans le boudoir de leurs maîtresses.

J'en ai vu un dont la giberne en vermeil était un petit nécessaire complet, et contenait, au lieu de cartouches, des flacons d'odeur, des brosses, un miroir, un gratte-langue, un peigne d'écaille : il n'y manquait que le pot de rouge. Ces brillans Messieurs sont en général insolens, ignorans et libertins. Ils sont assez braves pour se faire tuer quand on les regarde, mais il est rare qu'on les expose. Les étrangers, qui disent que le militaire français est léger, présomptueux, impertinent et sans morale, le jugent d'après ces officiers de faveur qui n'ont pas acheté leurs grades par des études et du service, et qui souvent n'ont eu d'autre titre à la préférence que d'avoir émigré.

Les officiers de la ligne, qui ont fait plusieurs campagnes, et qui ont gagné leurs épaulettes sur le champ de bataille, ont un ton bien différent à l'armée : ils sont graves, polis et obligeans; il existe entre eux une espèce de fraternité. Comme ils ont connu la peine et la misère, ils sont prêts à secourir les autres quand ils le peuvent; leur conversation n'est pas toujours éclairée, mais elle offre souvent de l'intérêt. En général, ils n'ont de jactance que dans leur première jeunesse, et les plus

braves sont toujours les plus modestes. Comme ils s'estiment ce qu'ils valent, et qu'ils ne peuvent craindre qu'on les soupçonne de lâcheté, le faux point d'honneur n'a plus de prise sur eux. J'ai vu, dans la chaleur de la discussion des colonels, des capitaines, se donner des démentis formels, se dire même des injures, sans qu'aucun duel ait été la suite de ces rixes momentanées. Ceux qui sont les plus exposés, les artilleurs et les hussards sont aussi ceux qui tiennent le moins à l'argent et qui sont plus généreux.

J'ai vu, à la bataille de Wagram, un lieutenant payer un louis une bouteille d'eau-de-vie, et la distribuer sur-le-champ aux soldats de sa compagnie. Ils ont deux sortes d'honneur qui les dirigent; leur honneur personnel et celui de leur corps. Quand leur régiment se distingue, ils s'y attachent au point de refuser quelquefois des grades supérieurs plutôt que d'en sortir : aussi regardent-ils les aides-de-camp et les officiers attachés à l'état-major comme les parasites de la gloire : il me semble que, lorsqu'on parle de l'esprit militaire en France, c'est de celui-là qu'il doit être question.

(20 *juillet*). — Une femme de qualité, propriétaire fort riche près de Caën, madame

de Combray, prêtait son château à une troupe de royalistes normands qui allaient sur les routes dévaliser les diligences : elle recevait les fonds volés, et les faisait passer à un prétendu trésorier de S. M. Louis XVIII. Sa fille, madame Acquet qui faisait partie de cette troupe, habillée en homme, fut condamnée à mort avec ses complices, elle prétexta une grossesse, et obtint le sursis d'usage. Au bout de huit mois de vaines sollicitations, elle se décida à envoyer ses enfans en Allemagne pour demander sa grâce à l'Empereur. Son médecin, sa sœur et ses deux filles arrivent à Schœnbrunn le jour ou Napoléon était allé visiter le champ de bataille de Wagram, dont le colonel Lejeune leva le plan en sa présence. Cette famille vêtue de crêpes attendit toute la journée, sur le perron du palais, le retour de l'Empereur. Les deux jeunes personnes, âgées l'une de dix ans, l'autre de douze, inspiraient beaucoup d'intérêt, mais le crime de leur mère révoltait (1) ... L'Empereur arrive. Les enfans se jettent à ses

(1) En matière politique les opinions, quelles qu'elles soient, ne sont jamais coupables. La plus grave erreur ne peut être un délit. Mais, lorsque par opinion l'on se décide à se faire brigand, on doit être puni sous tous les gouvernemens possibles.

pieds en criant : *Sire, rendez-nous notre mère!* Sa Majesté les relève avec bonté, prend des mains de la tante la pétition, la lit toute entière, avec attention, fait quelques questions au médecin, regarde les enfans..... Il s'émeut visiblement...., il hésite; mais, au moment ou tout le monde croit qu'il va prononcer la grâce, il s'échappe en disant : *Je n'en ai pas la puissance!* Témoin du combat intérieur qu'il a éprouvé, j'ai trouvé son refus sublime. Je l'ai vu changer deux fois de couleur, des larmes roulaient dans ses yeux, et sa voix était altérée.

— Depuis quelques jours plusieurs officiers attachés au quartier-général, et qui se faisaient ordinairement remarquer par leur gaîté, leur franchise, leur amabilité et cette confraternité née d'une obligeance naturelle, paraissaient tristes, rêveurs, mécontens; je les rencontrais dans les allées les plus sombres du parc, ou dans les bosquets écartés, se parlant bas et se séparant dès que j'avais l'air de les observer. Je ne pouvais m'expliquer ce changement de conduite; je questionnai adroitement celui d'entre eux qui me témoignait habituellement le plus d'amitié; il me répondit, quittez-moi..., ce soir..... à onze heures dans votre chambre....

Ce ton mystérieux piqua ma curiosité. Je l'attendis, il fut exact au rendez-vous.

Après s'être assuré que notre tête-à-tête ne serait pas interrompu, je vous ai déjà parlé, dit-il, des *Philadelphes*. Vous n'avez pas voulu vous faire affilier à cette loge, je conçois vos raisons; mais vous connaissez nos élémens, vous êtes patriote, je puis m'expliquer à cœur ouvert. Nous voulons rendre au peuple Français la liberté que l'Empereur lui a ravie par le rétablissement de la noblesse, et par son concordat. Nous regrettons Bonaparte premier consul, et le despotisme de Napoléon Empereur nous est insupportable. J'ignore quel moyen prendra la société lorsque la paix lui permettra d'agir, et si elle espère ramener forcément Bonaparte à des institutions républicaines, ou au moins libérales; mais je sais qu'elle est aujourd'hui dans le deuil et le désespoir. Le chef des Philadelphes est mort, le brave Oudet a été assassiné! Maintenant qui nous guidera? Est-ce Picquerel, Mallet, Charles Nodier (1),

---

(1) M. Charles Nodier se montrait alors ardent républicain. Il était persécuté pour une ode, intitulée : *La Napoleone*, dans laquelle il parlait en amant passionné de la liberté. Depuis la restauration, cette ode a été

Gindre, Lahory? — Je ne vous comprends pas, lui dis-je; quel est cet Oudet? — C'est le fils d'un laboureur du Jura, qu'une supériorité bien prononcée, des sentimens bien français avaient fait placer à notre tête. On n'était pas plus intrépide, plus audacieux, plus éloquent que lui. Il se croyait avec raison fait pour de hautes destinées. Opiniâtre dans ses desseins, il avait un caractère fier, une imagination vive, un cœur excellent. Il se fit connaître en débutant dans la carrière. Renversé à San-Bartholomeo par un coup de feu, ses camarades voulaient l'enlever. — Non, non, s'écria-t-il, mes amis, les Espagnols sont là, c'est là qu'il faut marcher. — Mais si nous n'enlevons pas votre corps, lui dit un vieux sergent, il restera à l'ennemi. — Eh! bien repoussez l'ennemi; mon corps ne lui restera pas. Un homme de cette trempe devait avancer rapidement. Au commencement de cette campagne, il était colonel du neuvième régiment de ligne, et il fut fait général de brigade la veille de la bataille de Wagram.

Il servait avec son corps à l'aile gauche com-

imprimée, changée, modifiée pour les circonstances, et M. Charles Nodier s'est montré zélé défenseur de la légitimité.

mandée par Masséna. Lorsque notre ligne fut rompue de ce côté, il perdit plusieurs de ses officiers, et fut frappé de trois coups de lance. Pour ne point se retirer du combat, il se fit attacher sur son cheval.

Après la bataille il reçut l'ordre de se porter en avant, de placer son régiment dans un poste avantageux pour l'observation, et de revenir sur-le-champ au quartier-général avec un détachement, et un certain nombre de ses officiers, pour prendre de nouveaux ordres. Il exécute ce mouvement, et revient pendant la nuit. Il tombe dans une embuscade. Une décharge de mousqueterie l'avertit de son danger, il combat dans l'obscurité sans connaître le nombre ni l'espèce de ses adversaires. Au lever du soleil, on trouve 22 officiers tués autour de son corps. Il était criblé de blessures, et respirait encore. Il vécut trois jours. *Pauvres Français! Malheureuse patrie!* étaient les seuls mots qui s'échappaient de sa bouche.

Quand on emporta son corps de l'hôpital, pour lui rendre les derniers devoirs, plusieurs blessés déchirèrent de désespoir l'appareil de leurs blessures; un sergent major se précipita sur son sabre, près de sa fosse, et un lieute-

18

nant, de la soixante-huitième demi-brigade, s'y brûla la cervelle.

Voilà ce qui plonge dans la plus vive affliction les Philadelphes que vous avez observés, et qu'il sera prudent que vous n'observiez plus.

Comment pouvez-vous supposer, lui dis-je, que tant de braves gens aient été sacrifiés à la crainte que peut inspirer votre société? Est-il présumable qu'au milieu des grandes conceptions qui doivent absorber l'Empereur, il puisse s'occuper de mesures de prévoyance contre une réunion *qu'il connaît*, et qu'il a tant de moyens de paralyser sans recourir à des assassinats. — Nous n'avons pas, me répondit-il, la preuve du guet-à-pens que nous soupçonnons; mais nous ne pouvons croire que Oudet ait été chargé par des Autrichiens. Il n'en avait pas rencontré en allant; comment en a-t-il trouvé en revenant, quand l'armée ennemie n'était occupée que de sa retraite?

J'eus beaucoup de peine à détruire cette idée dans l'esprit de ce Philadelphe; mais je l'engageai à se conduire avec beaucoup de circonspection, et surtout à se méfier des sociétés secrètes qui ne peuvent qu'entretenir en France des fermens dangereux, sans amener aucun résultat sérieux, noble, grand et utile.

CHAPITRE XIX.

Recherches sur quelques arts. — La litotypie ou litographie. — Coton indigène. — Ciment de houille. — Savons. — Pierre à polir. — Rubinn-Glass. — *Couleurs.*

Puisque l'armistice me fait espérer un séjour de plusieurs semaines à Schœnbrunn et à Vienne, je ne saurais mieux les employer, qu'à recueillir des notes sur l'état des arts en Autriche. J'avais grande envie d'aller à Krems, pour visiter ses belles fabriques de blanc de céruse. On m'assura qu'elles avaient été pillées et détruites. Un Français, qui habitait depuis plusieurs années l'Autriche, m'indiqua, près de Schœnbrunn, une de ces manufactures de carbonate de plomb, appartenant à M. Leikam. Elle n'était point en activité, mais les ateliers, les fourneaux et les produits étaient tels qu'on les avait trouvés. Un ouvrier allemand en avait la garde. Je m'y rendis avec un interprète; je

parvins à reconnaître et à décrire les procédés (1).

Je dois beaucoup de renseignemens à M. le baron de Jacquin, professeur de botanique et de chimie à l'Université de Vienne. Ce Savant, de qui j'ai reçu l'accueil le plus honorable, m'a fait connaître les objets suivans :

DE LA LITOTYPIE.

La Litotypie (art de graver ou imprimer à l'aide d'une pierre) est connue depuis quelque temps en France, mais on s'est contenté d'en exposer les résultats, et l'on n'a point décrit les procédés.

Rien n'est plus expéditif, plus facile et plus économique que ce genre d'impression, adopté à Vienne par les graveurs de musique, essayé avec succès par les graveurs en taille-douce.

La pierre qui sert à la Litotypie est une marne argilo-calcaire, assez compacte, mais très-poreuse, et s'imbibant facilement. On trouve cette pierre dans la plupart des départemens de la France. C'est la castine dure des for-

(1) Ce mémoire a été imprimé dans le journal de pharmacie et dans le bulletin de la société d'encouragement.

ges de fer. Elle sert à carreler les vestibules. On lui donne un assez beau poli, et on en fait le dessus de quelques meubles communs. La moins belle est employée pour les pierres tumulaires, les marches d'escalier : elle ressemble beaucoup à notre pierre de liais dure, mais elle a un grain plus fin.

Pour imprimer avec cette pierre, on la taille de la grandeur du papier qui doit en porter l'empreinte, on lui donne deux pouces d'épaisseur environ, pour qu'elle résiste à la pression. Quand elle est parfaitement dressée et unie, on dessine dessus ce que l'on veut imprimer. On se sert pour cela d'une encre particulière, dont les fabricans font un secret, mais qui n'est qu'un savon résineux, composé avec la gomme laque, la potasse caustique et un peu de noir de fumée.

Le dessin une fois fait et sec, on passe la pierre dans un bain d'acide nitrique affaibli (eau seconde des peintres) ; la force du bain règle le temps qu'on doit laisser plonger la pierre. Ordinairement on ne fait que la passer doucement comme les pièces de porcelaine que l'on met en couverte ; en sortant du bain nitrique, on la met dans de l'eau claire, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle paraisse bien imbibée.

La pierre retirée de l'eau, et mise à l'ombre, pour sécher, jusqu'à ce que la surface ne paraisse pas humide, est posée sur une table solide, le dessin en-dessus : on opère ensuite comme avec une planche de cuivre. L'encre de graveur tamponnée sur la pierre ne se fixe que sur le dessin, parce que le reste de la pierre est imprégné d'eau; mais on ne passe point la gravure entre deux cylindres. La pression serait trop forte, on se contente d'appuyer dessus le papier et les étoffes avec un rouleau, que l'on conduit au moyen de deux selles de bois cannelé, parfaitement pareilles, aux instrumens dont les maroquiniers se servent pour grainer la peau (1).

Une pierre gravée avec soin peut tirer un nombre d'épreuves plus considérable qu'une planche en cuivre.

COTON INDIGÈNE.

Un Tyrolien, nommé *Angello*, a trouvé le moyen de convertir en coton la fibre végétale de plusieurs plantes très-communes, telles que

(1) Depuis cette époque la litographie, mieux connue, a été perfectionnée. Voyez la description des procédés nouveaux à la fin de cet ouvrage. Note B.

la *pomme de terre*, le *haricot* et l'*eupatoire*. Cette découverte a fixé l'attention du Gouvernement autrichien, qui a fourni à l'auteur tous les fonds nécessaires pour élever une manufacture à quelques lieues de Vienne : elle était en activité, quand l'armée française est arrivée. Le procédé que suit M. Angello est un secret; mais plusieurs personnes qui ont vu sa fabrique, et le chef de la police de Vienne, m'ont assuré qu'il soumettait les végétaux à un rouissage analogue à celui du chanvre et du lin, qu'il en retirait ainsi une filasse colorée, qu'il blanchissait à l'aide de l'acide muriatique oxigéné.

CIMENT DE HOUILLE.

Je parlais à Vienne à M. le baron de Jacquin d'un ciment propre à enduire les citernes et les fosses d'aisances. Ce ciment, que l'on emploie à Paris, est composé d'huile cuite, de poudre d'os calcinés; et de mâchefer très-divisé. Mais il m'en présenta un dont les fontainiers autrichiens font usage, et qui m'a paru supérieur à celui que je lui citais. Il est composé de :

Suif. . . . . une demi-once.
Résine. . . . . . . une once.
Charbon de terre. . deux onces.

On peut augmenter ou diminuer à volonté sa dureté, en variant la quantité de suif. On assure qu'employé sur les terrasses, et dans les lieux exposés à l'ardeur du soleil ou à l'action de l'eau, il ne se gerce point.

SAVONS.

Les savons que l'on prépare en Autriche sont très-inférieurs aux savons français, parce que les Autrichiens ne peuvent employer l'huile d'olive, et qu'ils ignorent l'art d'y substituer avec avantage des huiles plus communes; mais il existe en Hongrie des savonneries, où l'on fabrique des savons remarquables par leur légèreté, et par leur grande solubilité. La base de ces savons est de la graisse d'animaux qui ne servent point à la nourriture de l'homme : on combine cette graisse avec de la potasse, et l'on traite ensuite le savon mou par le muriate de soude. L'acide muriatique se porte sur la potasse, la soude s'unit à la graisse, et le savon prend de la consistance. Quand le fabricant juge que le savon est bien fait, il l'agite fortement hors du feu, le bat et le fait mousser avant de le couler dans les mises. L'air qui s'introduit dans le savon y reste en partie pendant la dessiccation, et l'on obtient des briques extrême-

ment légères. Ce savon a plusieurs inconvéniens : il attire facilement l'humidité, et conserve une odeur désagréable ; mais il est aisé de remédier à ces deux défauts.

La Hongrie fournit assez de natron pour alimenter ses manufactures de savon ; mais les fabricans trouvent le muriate de soude plus économique.

PIERRE A POLIR.

La pierre ponce devenait assez rare à Vienne pour faire desirer aux manufacturiers, de pouvoir y suppléer par une production artificielle. M. *Hartmurt*, fabricant de faïence, s'est occupé de cette recherche, et paraît avoir réussi. La pierre à polir qu'il a inventée est fort recherchée et fort employée. On assure qu'il la prépare de la manière suivante : Il prend des cailloux roulés du Danube, il les fait rougir au feu, et les plonge dans l'eau froide, pour pouvoir les pulvériser facilement. Il passe la poudre au tamis, et l'incorpore avec un tiers ou moitié de terre à pipe délayée. Il moule le mélange comme une brique, et le fait sécher au-dessus du four où il fait cuire la faïence. Si la chaleur était assez forte pour cuire l'argile, la pierre deviendrait trop dure. On l'emploie à tous les

usages auxquels on employait la pierre-ponce.

Cette fabrication m'a fait penser qu'on pourrait faire, par le même procédé, des meules artificielles de rémouleur, en mélangeant ainsi du silex pulvérisé et de l'argile; on pourrait donner à la pâte la forme d'un disque, le faire sécher et cuire. On ménagerait un trou au centre, et l'on aurait une meule, qui coûterait moins que celles de grès, taillées avec un pic d'acier.

RUBINN-GLASS.

Les bijoutiers de Vienne font usage d'un verre très-fusible, qu'ils font venir de Venise, et qu'ils nomment *rubinn-glass* (cristal rouge.) Ce verre est transparent comme le cristal, et incolore. Quand on le fait fondre à une douce chaleur, il devient d'un rouge tirant sur le pourpre; et, si on augmente le feu, il reprend sa transparence. Cette singulière propriété est due, sans doute, à un oxide métallique qui ne se combine qu'à une température élevée. Je crois me souvenir que Kunckel dit que le verre blanc que l'on colore avec une très-petite quantité de précipité de Cassius, perd sa couleur quand on le tient long-temps fondu à un feu vif. Le *rubinn-glass* des Allemands et des Italiens n'est peut-

être qu'un verre de cette nature. Les bijoutiers s'en servent pour émailler l'or et l'argent, et imiter les rubis.

COULEURS.

La fabrication des couleurs métalliques est fort soignée en Autriche. La manufacture impériale de porcelaine de Vienne pourrait rivaliser avec les nôtres, pour les peintures, si la pâte était plus blanche, et la couverte plus fine. Le directeur de cet établissement prépare un bleu de cobalt, par un procédé qui lui est particulier. Il assure que c'est un oxide pur de ce métal. Il peut servir à l'huile comme sur émail, et remplace assez bien l'outremer. Les peintres emploient aussi un vert de chrôme, d'une teinte magnifique, et de l'arseniate de cuivre, qu'ils appellent vert de Kirchberg, et qui est du véritable vert de Scheelle. Enfin, M. Leithner prépare un blanc métallique qui couvre parfaitement, et ne change pas. C'est un oxide blanc d'étain.

Il existe à Glocknitz en Autriche une fabrique impériale de bleu d'azur, qui en verse une grande quantité dans le commerce. Comme le smalt broyé porte, chez les marchands, la dési-

gnation de bleu du premier, du second et du troisième feu, et que les nuances ne sont pas toujours assez tranchées pour permettre de les distinguer par leur numéro, j'ai pensé qu'il serait utile d'apporter en France un échantillon des douze nuances, avec la marque de la fabrique, afin que l'on pût connaître la différence de ton qu'apporte le plus ou moins de finesse dans la poudre du smalt (1).

—Il serait bien important pour les chefs d'armée, et les grands capitaines, d'avoir toujours près d'eux une espèce d'institut nomade, surtout lorsqu'ils font une guerre d'invasion. Cet institut, semblable à celui d'Égypte, qui a rendu tant de services à l'armée et aux arts, serait composé de savans, de gens de lettres, et d'artistes en petit nombre, maisbien choisis, et chargés d'examiner les monumens, les établissemens, les institutions, des pays que l'armée traverserait, d'y étudier les progrès des sciences et de l'industrie, et d'enrichir leur patrie, des conquêtes faites sur les arts et le commerce. Ces conquêtes pourraient se faire par échange; et il serait aussi glorieux, pour

(1) J'ai déposé ces échantillons dans le cabinet de la société d'encouragement.

cet institut, de porter chez l'ennemi des connaissances nouvelles, des perfectionnemens, que d'y recueillir des procédés inconnus. Cela établirait des rapports directs entre les peuples, et concourerait aux progrès de la civilisation générale, par conséquent au bonheur commun des nations; enfin cela diminuerait les prétextes de guerre, et multiplierait les liens de l'amitié. Bon abbé de Saint-Pierre! dans vos rêves sur les moyens d'obtenir une paix perpétuelle, cette idée aurait pu trouver place.

L'Empereur ne serait pas, sans doute, éloigné d'adopter un pareil projet, puisqu'il a fait venir à Vienne M. *Marcel de Serres*, descendant du célèbre agriculteur *Olivier de Serres*, avec le titre d'inspecteur des arts et des manufactures. Ce jeune savant est plein de zèle et d'instruction; mais il est seul, et il n'a pas des connaissances très-exactes sur toutes les sciences applicables aux arts. Ce qu'il recueillera sera sans doute très-utile; ce qu'auraient recueilli avec lui sept à huit académiciens au courant des connaissances modernes, aurait été infiniment plus précieux; et ce qu'ils auraient pu communiquer au gouvernement autrichien, l'aurait dédommagé de quelques plaies de la guerre.

CHAPITRE XX.

De l'amour chez les Viennoises. — Manière d'apprendre vîte l'allemand. — Mœurs des frères moraves. — Les gens de lettres mis à leur place.

Une bonne conduite a toujours sa récompense. Parmi les capitaines des grenadiers de la garde est un officier d'une force athlétique, et d'une douceur, d'une sagesse à toute épreuve. Affable avec tous ses camarades, il trouve toujours moyen, sans paraître ridicule d'éviter les occasions de débauches, si communes entre des militaires inoccupés. Dans la distribution des logemens, il a été placé chez une jeune veuve fort aisée, dont la maison renferme une assez belle collection d'antiques, de tableaux et de curiosités. Il fit respecter cette propriété, n'admit avec lui qu'un seul officier, et s'arrangea de manière à être le moins incommode possible. Son hôtesse crut devoir reconnaître cette réserve, en l'invitant à partager sa société. Il s'y montra plein d'égards, d'attentions et de

politesse. La confiance qu'il inspira devint bientôt de l'intérêt, cet intérêt se changea promptement en amour. Il s'aperçut qu'il ne déplaisait pas, et ses soins devenaient plus assidus, sans qu'il osât donner à ses sentimens d'autres interprètes que ses regards. Son aimable hôtesse ne manquait pas une des revues, où il devait paraître à la tête de sa compagnie. Elle venait à tous les spectacles de la cour, moins pour y voir l'Empereur que pour y rencontrer son beau capitaine, auquel elle commençait à trouver trop de ressemblance avec Scipion. Enfin, ne pouvant plus se contenir, elle lui dit un jour : « Vous m'aimez, capitaine, je le sais, je le vois, je n'en puis plus douter, vous m'aimez tendrement, et le motif qui vous fait garder le silence est un excès de délicatesse qui ne m'a point échappé. Vous craignez de faire naître dans mon cœur un sentiment profond, qui ferait mon malheur, lorsque vous reporterez vos aigles en France ; mais, pour m'épargner cette douleur, il fallait vous montrer sous des dehors moins aimables... Le mal est fait, mon ami, et il faut bien que je vous l'apprenne, puisque vous vous obstinez à vous taire. Je ne puis être votre maîtresse, et je prévois mille obstacles à ce que je sois

votre femme.... N'importe, ma fortune et ma main sont à vous, si vous pouvez conclure un hymen que je crois fait pour assurer votre bonheur et le mien. Le capitaine, ivre de joie, tombe aux pieds de la belle veuve, ne la quitte que pour rédiger une requête à l'Empereur, et obtient la permission d'épouser son hôtesse, à la condition qu'elle réalisera sa fortune en France. Cette fortune peut s'élever à vingt-cinq mille livres de rente.

— Tout le quartier-général est enchanté de cette aventure. Elle me détermine à noter quelques particularités sur les femmes de ce pays.

(25 *juillet.*) — Les militaires français apprennent très-vîte l'allemand. Leur méthode est aussi agréable qu'expéditive. Ils prennent une maîtresse allemande, qui ne sait pas un mot de français. Ils vivent assidûment avec elle, et la font parler sur tout ce dont ils ont besoin. Rien n'est plus complaisant, plus doux qu'une Autrichienne; chez elle l'amour est un culte; et, quand elle s'attache à un Français elle l'adore dans toute la force du terme. Dans les premiers jours de notre arrivée, les Viennoises n'osaient pas se mêler avec nous : elles craignaient d'être vues à la promenade avec un militaire français. Peu à peu elle se laissèrent

aborder, et bientôt, dans la ville, il n'y avait pas une jeune femme qui n'eût fait un choix, si ce n'est d'un amant, au moins d'un sygisbé, car le sygisbéisme existe dans quelques parties de l'Allemagne : il y a des femmes légères et capricieuses partout, mais en général les Viennoises sont fidèles et ne sont point coquettes. Quand je dis qu'elles sont fidèles, c'est à l'amant de leur choix; car les pauvres maris sont à Vienne ce qu'ils sont sur toute la terre. La plus belle personne de Vienne avait agréé l'hommage d'un de mes amis, officier attaché au quartier-général. Il était doux et spirituel; mais sa taille et sa figure n'avaient rien de remarquable. Quand sa jeune amie parut à la parade, au spectacle ou dans le parc de Schœnbrunn, elle fit la plus vive sensation. Les courriers d'amour furent bientôt en campagne, la maison de la belle fut assiégée par les officiers, de tous grades, les plus séduisans. On fit des offres magnifiques. Les pages, les colonels, les généraux, les princes mêmes furent éconduits; les bijoux, les diamans furent renvoyés. Mon Dieu, me disait cette charmante femme, est-ce qu'ils ignorent que j'aime M. M..... Ah! je vous en prie, Monsieur, si l'on vous en parle, dites-leur bien que je ne suis

pas française, je ne sais pas aimer deux personnes à la fois.

J'étais fort lié avec deux jeunes gens attachés à la maison de l'Empereur : ils venaient me voir souvent, nous dînions ensemble fréquemment; mais jamais ils me m'invitaient à venir chez eux, et rarement je les trouvais quand je leur rendais visite : je soupçonnai quelque mystère; je leur en parlai. Chacun d'eux me dit : Je n'aurai pas de secret avec vous; je ne reçois personne, parce que je ne suis pas seul. Une femme partage ma solitude, elle s'est donnée à moi, à condition qu'elle ne quittera pas mon appartement, et que je ne recevrai qui que ce soit sans sa permission, ou sans lui donner les moyens de se soustraire aux regards des étrangers; mais, comme vos lumières peuvent être utiles à sa santé ainsi qu'à la mienne, je la préviendrai, si vous voulez, de votre visite, et je ne doute pas qu'elle ne vous reçoive bien, quoiqu'elle ne puisse vous entendre. Je fus curieux de connaître ces récluses volontaires, et j'acceptai un déjeuner chez chacun de ces jeunes gens. Je trouvai deux belles très-éprises de leurs vainqueurs, ayant le plus grand soin de leur ménage, ne désirant nullement de sortir, quoique

la saison invitât à la promenade, et persuadées que leurs amans les conduiraient en France : toutes deux étaient blondes, fort jolies, et parfaitement bien faites. L'une âgée de 18 ans était la fille d'un tapissier fort à son aise ; et l'autre, ayant environ 24 ans, était la femme d'un officier autrichien, retenu à l'armée de l'archiduc Jean. Cette dernière poussa l'amour jusqu'à l'héroïsme. Décidée à ne jamais rentrer sous la puissance de son mari, elle avait abandonné sa maison pour s'attacher au sort de son amant, et lui avait même juré de lui pardonner tous les torts qu'il pourrait avoir avec elle, pourvu qu'il ne l'abandonnât pas. Il la mit peu de temps après à l'épreuve. Pendant qu'elle travaillait pour lui, comme Pénélope, il cherchait au-dehors de nouvelles conquêtes, et fut assez malheureux pour en trouver qui compromirent sa santé au point d'être forcé par délicatesse de déclarer son infidélité à sa sulamite. La belle pleura sans murmurer, et fit sur-le-champ le rôle de garde-malade. Les accidens devinrent graves, et exigèrent des soins faits pour rebuter la femme la plus courageuse ; mais la tendresse de la Viennoise ne se démentit pas un moment ; et, quoique cette femme, en manquant à ses premiers devoirs, eût perdu

le droit d'intéresser, je ne pus m'empêcher de la plaindre de s'être aussi follement attachée à un jeune étourdi qui devait l'abandonner au premier ordre qu'il recevrait de retourner en France.

On ne peut juger par ces anecdotes de la manière dont les Autrichiennes, de bonne société, traitent l'amour, mais certainement c'est tout autrement qu'à Paris. Ce sentiment est regardé par les Allemandes comme une vertu, comme une émanation de la Divinité. Il n'est pas vif, impétueux, jaloux et tyrannique comme dans le cœur d'une Italienne; il est profond et ressemble à l'illuminisme. On peut en juger par le roman de Werther et par les pièces de théâtre de Schiller et de Kotzebuë. Le fait suivant donnera une idée de la religion d'amour des femmes allemandes. Il y a quelques années, un tailleur de Leipsig, dans un accès de jalousie, attendit et poignarda son rival. On le condamna à perdre la tête. Les moralistes de la ville discutèrent le jugement, le trouvèrent sévère, et, comparant ce meurtrier à Orosmane, appitoyèrent sur son sort. On ne put faire réformer l'arrêt, mais le jour de l'exécution, toutes les jeunes filles de Leipsig, vêtues de blanc et couronnées de roses, accompagnèrent le tailleur jusqu'à l'é-

chafaud en semant des fleurs sur sa route.

(28 *juillet.*) — M. P...., m'avait engagé avec quelques amis à dîner au Prater. Vous savez, me dit-il, que je fus blessé dans la campagne d'Austerlitz. J'ai trouvé près de Brünn, chez un brave cultivateur, tous les soins de l'hospitalité. J'ai été traité dans sa respectable famille, non-seulement comme un compatriote, mais comme un parent considéré, chéri. Je n'oublierai jamais les soins que j'en ai reçus; et, si l'Empereur nous conduit encore de ce côté, je veux embrasser mon hôte, et m'acquitter autant que possible, en lui procurant une sauve-garde. Le hasard m'a fait rencontrer, à Reindorf, le fils aîné du bon *Péters* qui m'a promis de venir dîner avec moi. Entre nous c'est pour le fêter que j'ai arrangé cette partie; vous serez content de le connaître : il parle français; c'est un vertueux *Hernute.* Ce mot excita ma curiosité. J'avais entendu parler avec éloge des frères moraves, et je me félicitais de pouvoir en faire causer un sur les usages de sa secte.

La parade ne nous laissa libres qu'à midi, nous montâmes en calèche, et nous nous rendîmes an Prater. L'honnête Péters nous avait devancé; nous le trouvâmes assis à l'ombre

d'un chêne immense, et lisant les apologues de Mendelsohn. Il se leva dès qu'il nous aperçut, tendit la main à M. P... et nous salua gravement. Péters est un homme de trente ans environ, d'une belle taille, d'une figure douce, d'une physionomie ouverte. Son costume me parut absolument le même que celui d'un Quaker. Un chapeau rond, sur des cheveux plats; une cravate blanche dont les bouts pendent en rabat, sur une espèce de redingote brune, sans plis, et n'ayant que deux boutons par-devant; une veste, une culotte et des bas noirs avec des souliers à cordons, composent toute sa parure.

Après une promenade assez gaie dans la principale allée du bois, toute notre société étant réunie, nous entrâmes dans une jolie maisonnette, près de l'enceinte destinée aux feux d'artifice, et nous nous mîmes à table. Je me plaçai à côté de Péters : je lui témoignai assez d'attention pour mériter sa confiance.

Après le dîner, nous reprîmes la promenade; et, pendant que nos convives parcouraient les jeux de bague et les cafés, nous nous enfonçâmes dans la forêt, M. P..., Péters et moi. C'est à M. P..., me dit le bon Hernute, que je dois l'avantage de parler français d'une manière

assez intelligible. Pendant que mon père avait le plaisir de le posséder dans sa ferme, il a bien voulu me rendre l'étude de la grammaire facile et agréable. Desirant me livrer au commerce, la langue française me sera d'un grand secours. — Je m'en réjouis, lui dis-je, parce que vous aurez, j'espère, la complaisance de me donner une idée exacte de la règle et des usages des frères moraves. Je sais que votre secte a pris naissance en Moravie, vers l'an 1457, que votre culte est un mélange de protestantisme et de luthéranisme, que vous êtes répandus en Saxe et en Prusse, et que vous avez des communautés à Hutberg et à Zinzerdorf, mais j'ignore ce que l'on fait dans vos couvens. — Nos couvens, dit Péters, ne ressemblent point aux vôtres; nous ne faisons point de vœux; nous croyons le mariage une institution sainte, qui peut s'allier avec les devoirs religieux, et nous plaçons au rang de ces premiers devoirs le travail et la prière. Nous cultivons la terre, nous faisons le commerce, nous dirigeons des fabriques, tout se fait chez nous au nom de la religion, et nous n'avons point de prêtres. Autrefois nous mangions tous en commun; mais, pour l'intérêt de la société, les frères moraves mariés vivent dans leurs ménages, les

célibataires de l'un et de l'autre sexe vivent en commun, les filles et veuves d'un côté, les garçons de l'autre. Toutes les femmes sont vêtues en blanc; mais, si elles sont filles, elles portent sur la tête un bandeau blanc; si elles sont mariées, ce bandeau est bleu; il est noir quand elles sont veuves. Quel que soit le travail auquel se livre chaque famille, elle en verse le produit à la caisse commune, sans en rien réserver pour elle. Un conseil de vieillards, éligible tous les ans, et nommé par l'assemblée générale des pères de famille et des chefs d'ateliers, administre les fonds de la communauté. Ils y jugent entre eux le mérite et les besoins de chaque frère, et ils assignent à tous un traitement relatif aux qualités de chacun, et aux avantages qu'il procure à la société. De cette manière personne n'est à charge à ses frères, et tout le monde concourt selon ses facultés au bien général. Les fortunes ne sont point égales, mais il n'y a point d'opulence, point de pauvreté parmi nous; on y voit une honnête aisance, et quelquefois des richesses, fruit des vertus et de l'industrie. Nous n'admettons dans notre culte aucune cérémonie superstitieuse. Les jours de fêtes, nous nous rendons au temple à des heures connues, sans qu'il soit

besoin de nous avertir par le son des cloches. Les hommes occupent la droite de l'église, et les femmes la gauche. Une musique douce, d'instrumens à vent, prélude et accompagne quelques pseaumes, dont les versets sont alternativement chantés par les deux sexes : ensuite chacun se recueille quelques momens, et prie intérieurement. Le vieillard le plus vénérable préside l'assemblée; il donne un signal, et un frère désigné lit un chapitre de l'évangile selon saint Marc. Le vieillard le commente. Il y cherche un principe de morale, qu'il développe et qu'il explique. S'il ne se sent pas inspiré, il accorde la parole à celui qu'il croit en état de parler d'abondance sur le sujet indiqué. Après une courte instruction chacun se retire, les familles dans leurs ménages, les célibataires dans leurs communautés; ceux-ci habitent comme les moines, comme les religieuses, de grands dortoirs, où chaque nuit un frère et une sœur veillent, à tour de rôle, dans leurs maisons respectives.

Que j'aime, dit M. P... cette simplicité de mœurs, cette heureuse association de l'ordre méthodique et de la liberté de la vie civile : cette pureté des hommages rendus au Créateur, cette confraternité qui confond tous les intérêts pour satisfaire à tous les besoins.... Mais une

chose m'embarrasse. Dites-moi, mon cher Péters, comment se font chez vous les mariages, si les jeunes garçons et les jeunes filles vivent séparés? — Cette séparation n'est pas absolue. Les enfans ont la faculté de visiter leurs parens, les familles communiquent entre elles; d'ailleurs, les jeunes gens se voyent à l'église et dans quelques réunions publiques. Quand un jeune frère morave desire se marier, il demande un entretien à la doyenne des veuves, il lui fait part du choix qu'il a fait et se rend à l'église avec elle. Après avoir prié, il consulte le sort, pour savoir si Dieu approuve sa démarche; si le sort ne lui est pas favorable, il se retire avec résignation; si la recherche est approuvée, la doyenne des veuves se charge de transmettre la proposition à la famille de la prétendue. Oh! voilà, dis-je à Péters, des formalités que vous me permettrez de ne point approuver. Vous nous disiez tout à l'heure que vous ne connaissiez point de cérémonies superstitieuses dans votre culte, et la superstition seule a pu fonder celle-ci. Comment, aussi sages et aussi éclairés que vous l'êtes, avez-vous pu croire que le sort faisait connaître avec certitude la volonté du ciel? — Vous avez raison de regarder notre soumission au sort

comme un préjugé; mais cet usage date du quinzième siècle ; vous savez que plus un préjugé est ancien, plus il est difficile à détruire : d'ailleurs on n'a pas eu jusqu'ici lieu de se repentir de l'avoir suivi. Comme cette croyance ne fait point partie des dogmes chrétiens, le conseil des vieillards, dans plusieurs de nos communautés, a pris sur lui d'adoucir la rigueur de la formalité. Le jeune morave éconduit par le sort peut, au bout de quelques mois, demander à renouveler l'épreuve, et c'est à cette seconde loterie que je dois le bonheur de ma vie. — Vous êtes donc marié, M. Péters? — Oui, Monsieur, depuis deux ans, et je ne crois pas qu'il puisse exister d'union plus douce et plus parfaite : j'ai épousé la fille d'un riche tisserand de notre canton. *Thérésia Rothfeder* se faisait remarquer parmi ses compagnes moins par la régularité de ses traits, qui sont fort agréables, que par la régularité de sa conduite. Elle est pieuse sans affectation, gaie dans le travail, affable envers tout le monde. Je la distinguai bientôt, elle avait seize ans, je l'aimai. Je la voyais à l'église, et j'observais avec curiosité l'impression que faisaient sur elle les préceptes de morale expliqués par nos anciens. Elle perdit une sœur qu'elle chérissait, quoi-

qu'elle eût souvent à souffrir de son caractère, inégal et violent. Sa mélanconie me toucha; mais ce qui acheva de me décider à la demander pour épouse, fut la circonstance suivante. La solennité de Pâques n'est pas célébrée parmi nous comme chez les catholiques. Le jour de la résurrection du Sauveur nous rappelle la résurrection future des parens, des amis que nous avons perdus : C'est dans le champ du repos, c'est sur leurs tombes que nous allons prier pour eux, méditer leurs vertus, rappeler les services qu'ils ont rendus sur la terre. Il y a trois ans, j'allais processionnellement avec mes frères dans le cimetière de notre communauté, portant selon l'usage des fleurs et des arbustes qne je devais planter autour du tombeau de mon aïeul; car, Dieu merci, je possède encore les chers auteurs de mes jours. Cette tombe est voisine de celle où repose la sœur de Thérésia. Accompagnée d'une autre sœur, Thérésia venait de planter des roses blanches, et de déposer une couronne virginale sur ce modeste monument. Elle priait, des larmes mouillaient ses paupières, nos yeux se rencontrèrent, et je tâchai d'exprimer par mes regards le respect, l'admiration et la tendresse qu'elle m'inspirait. Elle rougit,

détourna la vue et se pencha sur la pierre funéraire. Peu de momens après sa jeune compagne s'approche, la touche et s'écrie : Ah! mon Dieu, Thérésia s'évanouit! Je m'élance, la prends dans mes bras, et j'aide sa sœur à la conduire hors de l'enceinte. Nous lui prodiguons les soins nécessaires; elle ne tarde pas à reprendre ses sens, et me dit alors, d'un ton affectueux : — Croyez, M. Péters, que je n'oublierai jamais l'obligation que je vous ai. — Ni moi, Mademoiselle, les exemples touchans de vertus que vous nous donnez tous les jours. Après avoir consulté mes parens, je la demandai en mariage, trois semaines après; mais le sort me fut contraire, et j'éprouvai le plus vif chagrin. Cependant, à la fin de l'hiver, je tentai une nouvelle épreuve, et nous fûmes plus heureux. Je dis nous, car ma femme m'a depuis avoué qu'elle s'était aperçu de mon amour, et qu'elle le partageait avant la rencontre du champ du Repos.

— L'histoire de Péters nous intéressa vivement; nous le félicitâmes de son bon choix; et, lorsque nous revînmes du Prater, M. P...., et moi, nous pensâmes tous deux que cette anecdote était digne d'être racontée par Wieland, ou par Auguste Lafontaine. Nous nous deman-

dâmes ensuite si les frères moraves pourraient s'établir en France, si cette secte était de nature à faire de grands progrès, si elle valait mieux que celle des Quakers, avec laquelle elle a quelque ressemblance. Nous n'hésitâmes point à la trouver beaucoup plus raisonnable que celle des Trembleurs, nous pensâmes que l'intolérance des prêtres catholiques ne lui permettrait pas de s'étendre dans notre patrie, que l'Allemagne, la Suisse, et peut-être les États-Unis garantiraient seuls la liberté du culte des Hernutes, et qu'enfin cette communauté n'ayant aucune momerie, aucun goût de prosélytisme, se conformant avec sagesse aux lois du pays qu'elle habite, et ne provoquant aucun genre de persécution, il était très-probable qu'elle resterait toujours dans un cercle borné, parce que, grâces à nos institutions et à nos préjugés, la sottise, l'erreur et l'injustice ont seules le privilège de se propager rapidement. Cependant ni M. P...., ni moi, nous ne serons tentés de nous faire Hernutes.

9 *Août.* — Les généraux Rapp et Mouton commencent à se rétablir de leurs blessures. Ils en ont bien moins souffert que de leur inaction forcée. J'observais avec une curiosité mêlée d'admiration l'effet que produisait sur leur âme guerrière, pendant leur maladie, la nouvelle

de chaque avantage remporté par l'Empereur. D'abord leur figure s'épanouissait de plaisir; puis ils devenaient silencieux, rêveurs et soupiraient. On eût dit qu'ils venaient de lire comme Crillon; *Pends-toi...., j'ai vaincu à Arques, et tu n'y étais pas!* Une victoire! Leur premier sentiment était pour la France; mais par un juste retour sur eux-mêmes, ils regrettaient de n'y avoir point pris part, de n'avoir pas été vus sur le champ de bataille par le grand juge des beaux faits d'armes.

Mon collègue M. Varéliand, chargé par l'Empereur de leur donner des soins, s'en acquitte avec zèle; et, comme je l'accompagne dans ses visites, je partage les témoignages d'estime et d'affection que ces deux braves croyent devoir à leurs consolateurs. Cependant l'esprit *militaire* qui, comme le disait le prince Talleyrand, ne ressemble pas à celui que l'on nomme *civil*, m'obligea de contrarier un peu vivement le général Mouton. Plusieurs fois, lorsque nous entrâmes dans sa chambre, il affecta de dire : Ah! voilà Messieurs, les *savans*, soyez les biens-venus, Messieurs les *savans*... Quelle nouvelle me donneront les *savans*? Nous laissâmes d'abord passer l'épithète; mais comme elle revenait trop souvent, je dis d'un ton grave : Nous n'avons,

mon collègue ni moi, aucune prétention au titre honorable que vous nous prodiguez, général; mais, en pensant que l'armée lui donna une acception que vous n'adoptez pas sans doute, nous vous prions de ne nous gratifier d'aucune qualification. Au Caire, en Syrie, le soldat français appelait *savans* les Zèbres et les Onagres (1). Cependant il y aurait trop d'ingratitude à oublier les services immenses que l'institut d'Égypte a rendus à l'armée d'Orient. — Vous avez raison, me répondit le général en me tendant la main. J'aime votre susceptibilité, elle vous fait honneur. Je ne l'exciterai plus par une épithète qui vous déplaît. Mais je doit justifier l'armée d'Égypte à qui l'on ne reprocherait pas d'avoir traité les savans avec peu d'égards, si ceux-ci n'avaient pas mis tant d'importance à leurs travaux. Car vous conviendrez avec moi, Messieurs, que la gloire littéraire ou scientifique est bien pâle auprès de la gloire militaire. — Nous ne pouvons vous faire cette concession, répliqua M. Varéliand; et, si l'opinion s'égarait jusque-là, tant pis pour

---

(1) *Onagre*, espèce d'âne sauvage. On l'appelle aussi *chetodon* et *koulan* ou *czigithaï*, suivant les pays où on le trouve.

le peuple qui ne saurait pas apprécier les choses ce qu'elles valent. Vous avez sans doute, Messieurs les généraux, un très-grand mérite à braver la mort pour défendre votre patrie (1); quand ce noble motif est celui qui vous guide, on doit vous environner d'une grande considération, vous recompenser, dès votre vivant, par des décorations, des grades, des pensions..., vous élever des monumens quand vous tombez au champ d'honneur. Cela est d'autant plus juste que, pour la plupart d'entre vous, la gloire n'est que viagère. Il ne reste dans la mémoire

(1) L'intrépidité des militaires, leur bravoure impétueuse, leur constance héroïque, excitent une admiration vive, générale et involontaire, que ne peut atténuer l'orgueil irréfléchi qui les porte à mépriser les autres classes de la société, et à les désigner par le nom injurieux de *pékins* : mais que dire de l'abnégation courageuse de ces officiers de santé qui vont froidement opérer les blessés, au milieu du feu et du carnage. Ils n'ont pas la perspective de devenir ducs et maréchaux. Combien ont péri sur-le-champ de bataille! combien plus encore ont succombé dans les hôpitaux en voulant arrêter les progrès du typhus! M. Coste a prouvé, dans un Mémoire statistique sur le service de santé, que, tout compte fait, l'armée avait perdu plus de chirurgiens, médecins et pharmaciens que d'officiers de tous grades.

des hommes que le nom des guerriers qui, placés en première ligne, ont décidé du sort des empires. — Sans doute, repris-je à mon tour, la plupart des héros ne jettent qu'un éclat éphémère. La philosophie, d'accord avec la postérité, ne tient compte que des exploits vraiment utiles. On parle d'Alexandre comme d'un ambitieux insatiable, de Charles XII comme d'un fou. Plus d'estime environne les noms de Bayard et de Duguesclin, de Turenne et de Catinat, parce qu'ils ont prodigué leur sang en ménageant celui des braves qu'ils commandaient, et parce qu'ils ne combattaient pas pour leur propre compte; mais combien de héros sont ensevelis dans l'oubli, quoiqu'ils soient morts couverts de lauriers! — Messieurs, vous êtes sévères. — Soyons de bonne foi, général; que laissez-vous après vous? quelques souvenirs, des débris et de la fumée. Un grand écrivain laisse ses ouvrages, un savant ses découvertes; Archimède, Aristote et Newton, Homère, Horace et Virgile, seront encore cités quand on ne parlera plus de Thémistocle, de Miltiade et d'Epaminondas. Un cultivateur et un artisan peuvent ignorer les titres des Chevert et des Duguay-Trouin; mais demandez-leur s'ils connaissent Lafontaine, Molière, Rousseau et

Voltaire ; ils vous répondront : ce sont les hommes célèbres dont la France s'honore le plus. — Paradoxe ! voulez-vous une preuve que la gloire militaire est au-dessus de celles des lettres ? Voyez sur quels sujets s'est exercée la muse épique. La célébrité des plus grands poètes n'est qu'un reflet, une émanation de celle des héros qu'ils ont chantés. L'*Iliade*, l'*Enéide*, la *Jérusalem délivrée* et la *Henriade* n'existeraient pas sans Achille, Enée, Renaud et Henri. — Pardonnez, général, trois de ces personnages sont à peu près fabuleux, et ils seraient historiques comme le quatrième, que je leur préférerais Guttemberg et Jenner, parce qu'il n'y a de gloire solide que celle qui ne coûte rien à l'humanité ; à plus forte raison celle qui l'enrichit des trésors du génie. — Le général fit valoir avec beaucoup d'esprit le dévouement de Léonidas, les campagnes de César, l'héroïsme de d'Assas, et dans nos guerres nationales les faits nombreux et brillans des vainqueurs d'Italie, de la Prusse et de l'Allemagne. Je lui opposais les chefs-d'œuvres des arts, les bienfaits des sciences ; et, sans rien céder mutuellement de nos prétentions, nous nous sommes séparés, persuadés que nous nous étions réciproquement convertis. Plusieurs fois la même question fut

remise sur le tapis, et toujours discutée avec infiniment d'égards. Le général et ses amis n'ont cessé depuis cette époque de nous traiter avec distinction.

CHAPITRE XXI.

Police administrative de Vienne. — Détails statistiques. — Hôpitaux, prisons, marchés, etc.

(12 *août.*) — J'AVAIS promis à M. le comte D..... de lui envoyer mes observations sur la police administrative de Vienne. Je viens de remplir ma promesse, et j'ai été assez heureux pour obtenir des renseignemens exacts.

Le soin de la police est partagé entre plusieurs autorités ; l'une est une espèce de ministre général, qui a la partie politique de cette administration ; une autre confie à un directeur de police le soin des approvisionnemens, les ports et marchés, la surveillance des femmes publiques, les hôpitaux, les prisons, etc. Enfin une troisième charge un syndic de la ville (*stadt nter Kœmmerer*), du pavé, du nettoiement, de l'éclairage, des secours contre les incendies, de la police des bâtimens : il préside la municipalité qui veille à la tranquillité publique, à la sûreté et à la salubrité. Elle se forme en tribunal de police

correctionnelle pour juger les petits délits. Une garde nationale composée de citoyens domiciliés et tous aisés, maintient l'ordre jour et nuit. Cette force armée se divise en infanterie et cavalerie richement équipées. La cavalerie surtout est remarquable par sa belle tenue et la beauté de ses chevaux. Outre cette garde nationale, il y a une garde stipendiée, composée de 350 hommes qui font le service des spectacles, des prisons, des tribunaux : ces soldats ont des numéros sur leurs gibernes, comme les fiacres sur leurs voitures, pour qu'on puisse les reconnaître et désigner ceux dont on aurait à se plaindre.

DES RUES.

Les rues dans lesquelles circulent les voitures sont pavées de deux manières, le milieu en petits pavés, les côtés en pavés larges, plats et parfaitement cimentés. Cette méthode est très-favorable aux piétons et à la propreté. La pierre dont on se sert est un granit gris, noirâtre, qui vient de la Haute-Autriche. Les petites rues et quelques places sont entièrement pavées avec le grand modèle. Plusieurs passages publics, de grands vestibules, le dessous de quelques galeries en arcades sont pavés avec des cubes de bois placés comme les dés de grès,

mais dans le sens perpendiculaire de la fibre ligneuse, c'est-à-dire à bois debout. Ce pavage est d'une grande solidité et doux au marcher.

Le nivellement des rues n'est pas bien fait, et les ruisseaux n'ont pas toujours assez de pente : il y a dans chaque rue un égoût, qui reçoit les eaux et les conduit dans le Danube. De distance en distance sont pratiquées des ouvertures carrées, fermées avec des grilles plates. Ces ouvertures laissent exhaler, dans l'été, une odeur infecte et incommode pour les habitans. On peut y remédier, en faisant passer fréquemment dans les égoûts un grand volume d'eau : précaution exigée par les règlemens de police, mais mal observée.

Un usage fort bizarre, que notre arrivée a suspendu, contribuait à entretenir la propreté des rues. Il est des établissemens indispensables dans les grandes villes, où les hommes affairés sont souvent conduits fort loin de leur domicile, et surpris par un besoin naturel, que nulle considération, nulle puissancé humaine ne peuvent empêcher de satisfaire. Pour procurer aux personnes embarrassées les facilités qu'elles désirent, on a construit, dans quelques quartiers de Paris, des *cabinets publics*, où l'on peut s'arrêter le temps nécessaire...... moyennant

une modique rétribution. Rien de semblable ne se trouve à Vienne; mais quelques spéculateurs philanthropes avaient imaginé de se tenir près des places, et des édifices publics, dans des lieux écartés, avec des seaux de bois couverts, et un grand manteau. Le seau servait de siége, et le manteau cerclé dans sa partie inférieure, s'éloignait assez du corps de celui qui le portait, pour lui permettre de se débarrasser, sans être vu, des vêtemens particuliers qu'il devait écarter. Deux kreutzers étaient le prix de cette location momentanée.

ECLAIRAGE.

Vienne n'a point de reverbères suspendus avec des cordes, au milieu des rues. Ce sont des lampes sans réflecteurs, posées dans un vase de verre, porté par une potence de fer. L'éclairage se fait latéralement; et, comme les potences scellées dans les murailles, à dix pieds de hauteur, ne permettent pas de descendre la lampe, l'allumeur est obligé de l'accrocher et de la décrocher en l'élevant au haut d'un bâton, que termine une espèce d'entonnoir tronqué, qui ne laisse en saillie que le crochet du réservoir. Cette méthode rend le service très-long,

quoique toutes les lampes soient préalablement allumées dans les boîtes que porte l'allumeur. Quand il pleut, ou qu'il fait un grand vent, l'allumage est très-difficile.

En convenant que le système d'éclairage est défectueux à Vienne, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'avantage qui résulte de la pose latérale des reverbères : s'ils avaient des réflecteurs et des lampes plus favorables à la combustion, cette ville serait mieux éclairée que Paris.

En 1776, M. Sonnenfels fit adapter pour réflecteur un petit disque de porcelaine blanche ; mais on y a bientôt renoncé.

Il y a, tant dans la ville que dans les faubourgs, 3200 lanternes. L'huile de lin qu'on brûle dans les lampes n'est pas pure, mais mêlée de saindoux, ce qui lui donne l'inconvénient de fumer beaucoup.

L'illumination coûte 36,000 florins (107,000 f. environ). Pour fournir à cette dépense, chaque propriétaire paye un florin par an ; mais cette taxe est insuffisante, et ne fait pas le cinquième de la somme nécessaire, puisqu'on ne compte à Vienne que 6,276 maisons, savoir 1,376 dans la ville, et 4,900 dans les faubourgs.

NETTOYAGE DES RUES.

Les rues sont en général d'une grande propreté. Ce qui justifie un peu la satire que le bilieux Kotzebuë fait des boues de Paris : cependant la manière d'enlever les immondices est préferable en France. Les Allemands, qui ne se servent que de voitures à quatre roues, placent sur le train d'un charriot grossier, une caisse carrée de sapin, peu profonde, et s'ouvrant par un des côtés, de manière que le versement se fait latéralement, embarrasse les roues si ce sont des gravois, ou les salit si c'est de la boue.

Les tonneaux d'arrosement ont un avantage sur ceux de France ; le tuyau de décharge est placé sous la voiture, de manière qu'il n'éclabousse pas les passans. On emplit le tonneau aux fontaines publiques, avec un entonnoir et des seaux placés au bout d'un bâton en forme de cuiller ; ce qui nécessite le service de deux hommes par voiture : dépense double.

Des balayeurs publics nettoient les places et les rues, mais partiellement ; de manière qu'il leur faut un mois pour balayer toute la ville.

SECOURS CONTRE LES INCENDIES.

Les incendies sont rares, quoique beaucoup de maisons soient encore couvertes en bois. Tous les appartemens sont échauffés par de grands poêles, construits de manière que la flamme du foyer ne peut pas s'élever. Les tuyaux de cheminées sont terminés par un chapiteau à lucarnes, qui ne permettent pas au vent de refouler la fumée dans les appartemens, avantage que n'ont pas les cheminées de France. Quand un incendie arrive, on emploie, comme à Paris, des pompes et des paniers d'osier doublés de cuir; mais les pompes sont trop petites, quoique très-bien faites, et l'on n'y adapte pas de tuyaux pour conduire l'eau sur le lieu incendié; c'est par le seul jet de la pompe que l'on arrose la flamme, et le jet n'a pas plus de six lignes de diamètre. Les fenêtres de presque toutes les maisons un peu anciennes sont grillées; et, si le feu prenait dans un étage inférieur, il serait impossible de sauver les locataires par les croisées.

VOITURES.

On trouve sur les places de Vienne des fiacres numérotés et obligés de marcher à la

première réquisition. Ces voitures, au nombre de 650, sont bien attelées et vont très-vite, même trop vite ; mais elles sont si basses et si étroites, que trois personnes ont peine à y tenir. D'ailleurs les fiacres ne sont point taxés ; ils demandent ce qu'ils veulent, suivant la longueur de la course ou le temps qu'on les garde. Il faut faire son prix d'avance, sinon ils rançonnent avec impudence, ce qui occasionne des rixes fréquentes. On ne peut avoir raison qu'en portant plainte devant la municipalité.

Chaque propriétaire de voiture de place, paye à la ville 3 florins (6 liv. 10 s.) par mois, pour avoir le droit de conduire. Les personnes aisées se servent peu de fiacres : elles préfèrent les voitures de remise, qui sont plus grandes, plus propres, plus commodes, et qu'on peut avoir pour 4 flor. (8 l. 15 sous par jour). Il y a 300 remises dans Vienne.

MENDICITÉ.

Il n'y a pas de ville en Europe où les mendians soient plus nombreux et plus importuns : ils obstruent les rues et les promenades, entrent chez tous les marchands, montent dans les maisons, font une procession perpétuelle dans les cafés. Si vous leur donnez, ils vous prennent les

mains pour les baiser. On ne peut s'arrêter un moment pour parler d'affaires : on ne peut rien acheter, sans être interrompu par la gémissante psalmodie des mendians. Avant l'arrivée des Français, on les séquestrait en partie dans un hôpital, où ils étaient nourris, sans être obligés au travail, et on leur permettait, deux fois par semaine, de sortir pour mendier. Aussi presque tous les mendians sont valides et assez bien vêtus.

L'hôpital de la mendicité est appelé *Institut pour les pauvres :* les indigens y sont partagés en quatre classes, suivant l'âge, le sexe, l'infirmité. Ces classes reçoivent par jour 2, 4, 6, 8, kreutzers (le kreutzer vaut 9 deniers). Les fonds sont pris sur la masse des aumônes que recueillent les curés et les marguilliers, soit dans les quêtes publiques, aux offices des églises, soit dans les visites domiciliaires qu'ils se permettent, tous les mois, chez les paroissiens. Ces collectes, les legs pieux, les donations ont été assez considérables pour permettre aux administrateurs de placer un fonds de 2,617,037 flor. (5,705,140 francs).

On compte dans Vienne 7,600 indigens qui reçoivent des secours.

PRISONS.

On distingue trois sortes de prisons : la *prison militaire*, la *prison criminelle*, et la *prison municipale*. La prison militaire n'offre rien de remarquable : ce sont des chambres d'arrêt fort blanches et fort saines. La prison criminelle renferme les hommes et les femmes condamnés aux fers ou à la réclusion à longues années. Quoique chaque sexe soit dans un bâtiment séparé, ils peuvent quelquefois communiquer. Deux salles d'infirmeries servent au traitement des malades de toutes les prisons. Ces infirmeries sont supérieurement tenues. Chaque malade coûte au gouvernement 40 kreutzers par jour. (29 sous 1 denier), pour médicamens et nourriture. Un prisonnier, quand il est bien portant, coûte à l'état 16 kreutzers (11 s. 8 den.).

La nourriture des malades convalescens est une soupe grasse avec du *farinage* (espèce de gros vermicelle), une portion de légumes, une demi-livre de pain demi-blanc, et une mesure de vin.

Les condamnés valides ont une livre et demie de pain noir, une portion de soupe maigre, un litre environ de légumes ou pommes de terre, et de l'eau.

Toute la prison est blanchie régulièrement chaque année, au dehors et au dedans, soigneusement balayée et lavée tous les jours par les prisonniers, qui sont embrigadés pour faire ce service à tour de rôle. Il n'y a point de latrines publiques. Les détenus ont dans leurs chambres un seau couvert, dans lequel ils se soulagent. Ils le vident et le lavent fréquemment, de manière qu'il n'y a aucune odeur infecte dans la prison. La discipline intérieure est très-sévère.

Comme les Autrichiens n'ont point de galères, les condamnés aux fers ne sortent de la prison qu'après avoir subi leur jugement. Il y a trois degrés dans la peine : simple réclusion, premier degré; les fers aux pieds, deuxième degré; fers aux pieds, et enchaînés au lit de camp, troisième degré. Les femmes sont traitées de même que les hommes. Le médecin peut faire diminuer le poids de leurs fers, quand il juge que cela altère leur santé. Point de cachots dans les prisons, mais le concierge a le droit de *schlaguer* les prisonniers désobéissans, ou d'augmenter leur peine d'un degré, pendant un ou deux jours. La *schlague*, dans les régimens allemands, est une simple branche de coudrier. Dans les prisons, c'est

une corde grosse comme une canne, enveloppée de cuir tressé : on en frappe les prisonniers mutins.

Tous les condamnés sont astreints au travail; mais il n'y a pour eux qu'un seul genre d'occupation, la filature de la laine. Ils n'ont point d'ateliers ; chaque détenu file ou carde dans sa chambre. Leur travail est très-grossier : on le leur paye en totalité, mais on retient leur salaire pour le jour de leur sortie : ils ne gagnent que 3 à 4 kreutzers (2 s. 10 d.) par jour. Comme plusieurs sont condamnés à 50 et 60 ans de fers, ils n'ont aucune émulation.

L'habillement des condamnés est de toile en été, et de laine grise en hiver. Ils ont les cheveux coupés. Leurs fers pèsent environ 25 livres ; on les visite tous les jours, ce qui n'empêche pas quelques évasions. La prison contient 300 détenus environ. Ils sont gardés par dix porte-clefs, un concierge, deux infirmiers, et 37 soldats. Toutes les portes ont la hauteur ordinaire, point de guichets, mais une sentinelle dans chaque corridor.

Les prisonniers couchent sur un lit de camp en planches, sans matelas ni paillasse. L'hiver seulement on leur donne une couverture : ils sont quatre ou six dans une chambre. Chaque

pièces est chauffée par un gros poêle qu'on allume en dehors.

La prison municipale est une simple maison d'arrêt. Les détenus y sont dans l'oisiveté, mais ils ont la possibilité d'adoucir leur sort par des occupations volontaires, et en faisant venir du dehors, à leurs frais, ce qui leur est nécessaire.

MAISON DES FOUS.

Cette maison de sûreté est construite en forme de tour, à cinq étages, qui contiennent chacun 28 chambres ou loges de fous. Un bâtiment transversal renferme les appartemens du concierge et des gardiens. Chaque fou a sa loge, et chaque étage contient alternativement des hommes et des femmes, qui trouvent quelquefois le moyen de communiquer ensemble. Les fous furieux habitent les étages supérieurs. La forme de cette maison est très-favorable à la surveillance ; mais elle est trop elevée ; les corridors sont étroits et sombres, les cours n'ont point assez d'étendue ; il n'y a point d'infirmerie.

Les chambres ou loges des fous sont d'une grande propreté, pavées en dalles, et fermées par une grille de fer élégamment travaillée. Le

jour y pénètre par une petite fenêtre assez élevée pour que le fou ne puisse y atteindre. Il n'y a dans la chambre qu'une paillasse sur un plancher ou lit de camp très-bas, et un siége d'aisance contre la grille. On contient les foux furieux, en leur mettant une large ceinture de cuir, à laquelle les mains sont attachées et retenues par des bracelets de cuirs. La camisole de force, adoptée en France, est préférable.

Le concierge me fit remarquer un fou d'une très-belle figure; c'était un hommede lettres. Quand je m'approchai de sa grille, il me salua profondément, et proféra, d'un air inspiré, une phrase allemande, dans laquelle je distinguai le nom de Napoléon. Il vous prend pour l'Empereur, me dit le concierge. Je fus curieux de savoir quelles idées cette méprise ferait naître dans le cerveau d'un insensé autrichien. Je priai le concierge de le confirmer dans son erreur, et de traduire ce que je lui dirais, ainsi que ses réponses. Au milieu d'une foule de choses insignifiantes et incohérentes, voici ce que ce fou dit de remarquable au prétendu Napoléon. — *Je t'honore, tu es le Witickind des Gaules...... Avec l'épée flamboyante de l'Antéchrist, tu perceras l'Orient, qui te cache ses femmes, et l'Inde, qui te refuse son or......*

Tu prendras l'or et les femmes..... Il y a beaucoup d'histoires écrites sur ton manteau...... déploie...... déploie ton manteau...... Quand tu rentreras triomphant dans ton pays, tu t'asseoiras devant le peuple, et il te dira : Où sont mes enfans...... Le vin de Hongrie ne croît pas sur la tour de Saint-Étienne ; dis à tes soldats d'abattre la tour...... Les rois ne savent pas courber, comme toi, les cèdres : ils aiment la paix, et tu ne veux que la guerre.... La guerre te dévorera.... Lis les livres de Kant, et tu me diras d'écrire le bonheur de ton peuple d'oiseaux...... C'est moi qui ai fait le pacte des nations. Je l'ai gravé sur le rocher ; toi tu l'as écrit sur de la peau humaine, en disant le Danube n'est plus qu'un ruisseau..... Que me donneras-tu ? la liberté ? mais tu es ici ; tu ne l'as plus toi-même.....Sois content, Napoléon : c'est moi qui t'ai reconnu le Witickind des Gaules...... Si ce fou était un moine, et s'il eût parlé devant des dévots, on l'aurait proclamé prophète. Il y a, dans Isaïe et Jérémie, quelques passages qui sont du même style.

HÔPITAL GÉNÉRAL.

Ce grand établissement a été très-vanté, et mérite en partie sa célébrité. Les cours sont

spacieuses, les bâtimens isolés et bien distribués, les communications faciles. Il peut contenir 4,000 malades distribués dans 111 salles, savoir : 61 pour les hommes, et 50 pour les femmes, de manière que chaque salle ne contient que 30 et quelques malades. Chaque salle a 26 pieds de longs 17 de large, 8 de haut. On a conservé entre chaque ruelle de lit 2 pieds et demi d'espace. Les salles sont éclairées des deux côtés : l'air y circule facilement. On a négligé de mettre près de chaque lit, une table pour poser les médicamens, mais on y voit une chaise couverte. Les lits n'ont point de rideaux. Au chevet, on remarque un tableau noir, divisé en colonnes dans lesquelles on inscrit le *nom* du malade, *son âge, sa profession, le genre de sa maladie, le nom du médecin qui le traite, l'état dans lequel il était lors de sa dernière visite, et les médicamens qu'on lui a prescrits :* ce tableau est figuré dans l'ouvrage de Sthol.

Il y a dans l'hôpital quatre classes de malades :

La première paye un florin par jour : on fournit une chambre particulière à chaque individu, un lit complet, et une garde-malade ou un infirmier à part.

La seconde paye 30 kr. (demi-florin); même

traitement, mais point de chambre à part.

La troisième se compose de ceux qui ont droit aux lits fondés par des familles.

La quatrième comprend ceux qui entrent gratuitement, avec un certificat d'indigence.

Un homme établi peut y faire recevoir son domestique, en payant pour lui 10 kreutzers par jour.

Deux salles de clinique externe et interne sont destinées à l'instruction des élèves : elles ne contiennent chacune que douze lits.

Les maladies les plus communes à Vienne, parmi les adultes, sont les phthisies tuberculeuses et laryngées, les fièvres adynamiques et nerveuses : parmi les enfans la petite vérole et les convulsions.

La mortalité annuelle, tant dans la ville que dans les hôpitaux, est évaluée à un vingt-sixième.

J'ai visité l'hôtel des Invalides créé par Joseph II, pour y trouver les moyens de réfuter une allégation injurieuse au gouvernement viennois, et incompatible avec le caractère allemand. Plusieurs officiers de santé de notre armée m'avaient dit que les chirurgiens de l'armée autrichienne avaient ordre de faire le moins possible d'amputations, et de panser,

comme plaies simples, les membres fracassés par les projectiles. Un soldat mutilé, disait-on, n'étant bon à rien, il y avait plus d'économie à le laisser périr des suites de sa blessure, qu'à l'amputer, et à lui donner une retraite aux Invalides. M. Heurteloup croyait à ce calcul atroce, et m'assurait que l'Autriche en avait reçu l'exemple de la Prusse ; je ne pus ajouter foi à une spéculation aussi révoltante, et je vis avec plaisir qu'elle était démentie par le nombre assez considérable d'invalides amputés que je trouvai dans l'hospice. Il est possible que, par humanité, les chirurgiens allemands tentent plus souvent que les autres un traitement propre à conserver les membres ateints et brisés par les balles (1); mais, dire qu'ils

(1) On reproche en général à nos chirurgiens militaires de se décider trop facilement à amputer. Ce reproche est peut-être un peu fondé, quand on examine l'intérêt de quelques individus ; mais, quand on considère le résultat général, on voit qu'on perdrait beaucoup plus de malades, si l'on attendait que l'amputation fût indispensable. M. Morand, dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie, raconte que dans une ambulance militaire, un chirurgien en chef, ne pouvant faire toutes les opérations, chargea un de ses aides d'opérer un soldat qui était blessé aux deux jambes. Il désigne

n'amputent pas dans l'intention de sacrifier les braves qui ont droit à la reconnaissance de la patrie qu'ils ne peuvent plus servir, c'est une calomnie, qu'un Français sensé ne saurait accueillir, quelque peu de confiance qu'il ait dans la pitié des souverains. Non-seulement j'ai vu beaucoup de manchots et de jambes de bois aux invalides de Vienne, mais j'ai vu, dans les cabinets de l'Université, plusieurs machines, inventées pour appliquer à un travail facile les militaires amputés. Ces machines ont été cherchées à la demande du gouvernement, qui sans doute ne se serait point occupé de cet

---

le membre qu'il faut couper ; mais l'aide se trompe et ampute la jambe la moins malade. Le chirurgien désolé de cette méprise n'ose procéder à une seconde amputation, quoique plus nécessaire que la première. Il panse le malade, le soigne plus particulièrement, et lui conserve sa jambe. Cet exemple prouve qu'on pourrait dans certaines circonstances éviter l'amputation ; mais que de soins il faut donner, que de tems il faut employer, que d'incertitude dans le succès ! les circonstances et les localités ne le permettent presque jamais. D'ailleurs il est toujours préférable d'être mutilé que de porter ou traîner un membre inutile et perpétuellement incommode.

objet, s'il avait donné l'ordre barbare que l'on a supposé.

MORTS ET CIMETIÈRES.

Depuis long-temps on n'enterre plus dans l'intérieur de la ville, ni dans les églises, excepté les princes. Vienne a quatre grands cimetières clos de murs, placés hors des faubourgs, derrière les lignes de défense. Il n'est pas permis d'élever des monumens sur les fosses, mais on peut les placer contre les murs. On transporte les corps dans des voitures de deuil. La régie des convois a des prix beaucoup plus modérés, que la frauduleuse et oppressive administration de Paris. L'enterrement le plus cher coûte 66 florins, les frais d'église et de tenture compris; les moins chers sont de 16 florins 16 kreutzers.

On ne peut enterrer personne avant d'avoir constaté le décès de la manière suivante:

Le médecin qui a traité le défunt est obligé de donner un bulletin signé, contenant les noms de baptême et de famille, l'âge, la profession et la maladie de l'individu. Si elle était contagieuse, il doit le déclarer. Un inspecteur de police vient ensuite reconnaître le cadavre.

Si, en lisant le bulletin du médecin, il voit qu'on peut craindre la contagion, il fait enlever le lit pour le purifier. On le rend, quand la chambre a été soumise aux fumigations désinfectantes.

On a cru long-tems, et l'on croit encore à Paris, que les médecins ne peuvent être astreints à ces formalités utiles : l'exemple de Vienne prouve que cela est possible, et l'on n'aura une bonne statistique médicale que lorsqu'on suivra cette méthode.

CHARLATANS.

Personne n'exerce la médecine à Vienne, s'il n'est légalement reçu : on n'y souffre aucun marchand d'orviétan, aucun guérisseur sans titres, et la police à cet égard est parfaitement faite.

Il serait bien à désirer qu'on adoptât en France le règlement autrichien pour la discipline médicale. On n'y verrait pas cette nuée de charlatans de tous les pays qui empoisonnent avec impunité, dont plusieurs sont ouvertement protégés par l'autorité, et dont la fortune scandaleuse accrédite l'ignorance. On peut évaluer à deux ou trois mille par an le nombre des victimes du charlatanisme à Paris.

BAINS PUBLICS, — SECOURS POUR LES NOYÉS ET LES BLESSÉS.

Une ordonnance très-sévère et bien observée défend à qui que ce soit de se baigner dans le Danube. On trouve sur ce fleuve et sur ses bords des bains publics moins élégans et moins commodes que ceux de Paris, mais à fort bon marché. Indépendamment de ces établissemens particuliers, où les deux sexes ont la facilité de se réunir, sans que la police y trouve à redire, le gouvernement autrichien a fondé deux bains gratuits pour le peuple.

On n'a point établi de dépôt de secours pour les noyés, soit parce que les accidens sont très-rares, soit parce que le fleuve rapide et profond ne permet pas souvent de repêcher les submergés assez tôt pour espérer de les rendre à la vie.

Cependant l'autorité prévoyante a facilité les moyens de secours, pour les blessés ou asphixiés, en accordant dans tous les spectacles une grande loge aux médecins et chirurgiens de la ville. S'il arrive un accident, on a recours à la loge du théâtre le plus voisin, et l'on est sûr d'y trouver deux ou trois praticiens qui s'empressent à donner les secours de leur art. Cette

mesure est bonne, mais elle est insuffisante, car les accidens ne sont pas plus communs le soir que le matin, et les théâtres ne sont pas ouverts tous les jours.

Auberges, — Traiteurs, — Cafés.

Les auberges sont fort propres, les salles de traiteurs sont élégantes ; mais dans les unes et les autres la cuisine est détestable et mal saine. Il y a soixante-quinze cafés dans la ville, et cinq cents bierreries. Les cafés ne sont que des tabagies, où tout le monde fume autour d'un ou de plusieurs billards. Les rafraîchissemens, les liqueurs et les glaces y sont mal préparés. Les Juifs, les Turcs, les Grecs, qui sont au nombre de dix mille dans Vienne, fréquentent beaucoup les cafés où ils exercent leurs commerces clandestins. Le peuple se rend dans les bierreries, espèce de cabaret où se vend de la bierre, du schnapps et quelques mets grossiers.

Filles publiques.

La prostitution est à Vienne plus immorale et moins scandaleuse qu'à Paris. On ne compte que cent quinze filles publiques enregistrées et tolérées par la police. Ces filles n'ont point la permission de provoquer les passans; elles se

promènent modestement vêtues dans les principales rues, ou sur les boulevarts, le Prater, etc. Il y a quelques années, on exigeait qu'elles portassent à la main un petit panier ou un sac à ouvrage. Il leur est défendu de conduire personne chez elles, mais elles se laissent conduire au domicile des amateurs ou dans les auberges. Leur santé n'est pas inspectée par la police; cependant elles sont arrêtées sur la moindre plainte.

L'impératrice Louise, femme de Léopold II, dévote et laide, avait, par scrupule de conscience, fait interdire ce genre de commerce, et fermer les maisons de prostitution. Cette défense augmenta le désordre, et presque toutes les femmes de la classe ouvrière devinrent accessibles. Aujourd'hui on compte trois ou quatre maisons publiques où se rendent les courtisanes non enregistrées; mais, depuis que les Français sont maîtres de la ville, et se sont distingués par leur libéralité, on voit des mères s'introduire sous différens prétextes chez les étrangers, offrir leurs filles, en recevoir le prix, et rester témoin de leur déshonneur. Ailleurs des grisettes conduisent des galans chez leur père, tranquille artisan qui, sans quitter son ouvrage, ouvre sa chambre à coucher, et salue poliment l'amant de rencontre.

Les Juifs et les moines se chargent de faciliter les intrigues d'un plus haut rang.

On concevrait difficilement à quel oubli de toute pudeur des Viennoises, même d'un rang distingué, ont été portées par la grande pénurie des subsistances, et la privation des revenus de leurs terres occupées par nos cantonnemens. J'ai vu des comtesses, des baronnes jeunes et belles, dont les maris étaient absens, demander à échanger leurs bijoux, leurs diamans contre des vivres, et finir par se proposer, par se livrer elles-mêmes en reconnaissance du refus qu'on fesait de leurs parures, des moyens d'existence qu'on leur fournissait, et des éloges qu'on donnait à leurs charmes.

Les maladies siphilitiques étaient assez rares à Vienne avant l'arrivée des armées françaises. Elles ont centuplé en un mois.

Fabriques et Manufactures.

Toutes les manufactures qui peuvent altérer la salubrité sont reléguées dans les faubourgs. Les tanneries sont dans un quartier séparé qui porte le nom de (*Weissgerber*). On ne voit dans la ville que quelques fabriques mécaniques. Le gouvernement a nommé un inspec-

teur des manufactures qui rend compte de leurs progrès, et veille à ce qu'elles ne nuisent point aux propriétaires voisins. Beaucoup d'arts sont arriérés en Allemagne, même parmi ceux de première nécessité. On peut dire qu'on ne sait faire à Vienne ni savon, ni chandelle, ni papiers, ni chapeaux. Les draps, les cuirs sont mauvais, et les teintures ne sont pas solides.

MARCHÉS.

Les marchés sont assez bien distribués et tenus proprement. La consommation de la ville présente la proportion suivante :

Bœufs, de 40 à 42 mille par an.
Vaches, de 12 à 15 mille.
Veaux, de 60 à 66 mille.
Moutons, de 50 à 53 mille.
Agneaux, de 160 à 164 mille.
Cochons, de 90 à 96 mille.

On mange 67 mille quintaux de farine, et l'on brûle 1,500,000 cordes de bois. Cette consommation surpasse celle de Paris; mais il faut observer qu'à Vienne, l'hiver est plus long, et que l'on brûle beaucoup de bois blanc.

Les Allemands mangent très-peu de pain : aussi l'art de la boulangerie n'a-t-il pas atteint

le degré de perfection qu'il a en France. Les prix du bled et de la viande sont invariablement taxés par le gouvernement; mais les habitans se plaignent qu'on les trompe sur le poids et sur la qualité, que les bouchers et boulangers ont acheté l'inaction du magistrat de police, qui ne fait droit à aucune plainte.

Il y a quelques années, on affichait tous les mois aux portes de la ville et dans les marchés le prix du pain et de la farine. Les fraudes des boulangers étaient punies avec beaucoup de sévérité. On les forçait d'entrer dans une cage de fer fixée sur la rive du Danube, à un long levier, en forme de bascule qui s'avançait sur le fleuve! Les passans s'amusaient à pousser de tems en tems ce levier; la cage plongeait et se relevait aussitôt. La canaille riait du bain que prenait à chaque secousse l'infidèle mitron!

Les Allemands mangent les veaux et les agneaux presqu'aussitôt qu'ils sont nés : on ne sait si c'est par goût ou par économie.

Aucune tuerie n'est tolérée dans l'intérieur de la ville. Les bœufs que l'on consomme viennent en grande partie de Hongrie et de Moravie. — Cette espèce est grise, haute sur jambes, maigre, la tête allongée, et portant des cornes excessivement longues. On n'as-

somme point les bœufs, on les tue comme en Espagne, ou en Amérique, en leur enfonçant une lame ou stilet dans le trou occipital. On les saigne au moment où ils tombent.

POPULATION.

M. de Lucas, regardé comme un des hommes les plus exacts en calculs statistiques, dit que Vienne contient 270,000 habitans. Comme la guerre a occasioné une grande émigration, cette évaluation paraît en ce moment exagérée : cependant d'autres historiens la portent à 280,000.

Le même M. de Lucas dit que la ville renferme 9,500 chevaux et 30,000 chiens. Si le compte est juste, il n'y a pas trop de chevaux; mais le nombre des chiens est effrayant, surtout dans un pays où les étés sont très-chauds.

CHAPITRE XXII.

Club des Francs-blagueurs. — Bulle du Pape. — Ode patriotique. — Insurrection du Tyrol. — Attaque du Spitz.

RIEN n'est plus ennuyeux qu'un armistice, quand on ne fait point partie du conseil suprême. On se perd en conjectures : se battra-t-on ? ne se battra-t-on pas ? quand finiront les conférences ? où ira-t-on, si nous n'avons pas la paix ? Voilà ce qu'on se demande tous les jours ; et personne ne peut répondre. Pour tâcher de deviner les intentions de l'Empereur, on interroge les ingénieurs topographes sur les travaux qui leur sont demandés. Ils répondent qu'ils ont ordre de lever des cartes sur la route de Presbourg, de Raab, de Bud et de Pesth.... Là-dessus les têtes fermentent. Puisque Napoléon étend sa ligne d'opération en Hongrie, il est probable, dit-on, que, réuni à l'Autriche et à la Russie, il attaquera les Turcs... Que sait-on ? Peut-être veut-il réaliser ce grand projet

d'aller chasser les Anglais de l'Inde, en traversant la Perse? Déjà 500 officiers français, sous la conduite du général Gardanne, sont allés offrir leurs services à Nadir-Châh contre son compétiteur... Il faut s'attendre à ne revoir la France que dans deux ans.... Ainsi nous nous créons des chimères pour nous tourmenter.

Le besoin de savoir des nouvelles devait nécessairement former des réunions. Nous en formâmes une chez le payeur de la couronne, M. Peyrusse, jeune méridional, plein d'esprit, de vivacité, de franchise, toujours gai, toujours obligeant et fort attaché à ses devoirs. Nous nous assemblons chez lui après les repas, pour prendre la liqueur, lire les journaux de France, et nous communiquer le résultat de nos correspondances ou de nos recherches. Quoique nous ne soyons habituellement que dix à douze, pour prévenir tous les soupçons, nous avons invité le colonel de la gendarmerie chargé de la police, et nous avons intitulé notre réunion, le club des *Francs-Blagueurs*. J'ai pris sur mes tablettes quelques notes à chaque séance. Les voici :

I.ere *Séance*. Le colonel T.... nous a lu une bulle du Pape, dont plusieurs exemplaires imprimés ont été trouvés dans différentes maisons

de Vienne. Le très-saint Père, dans cet écrit daté du 10 juin dernier, excommunie Napoléon, exclut du sein de l'église tous les Français qui le servent militairement ou civilement, délie tous les souverains de leurs promesses envers lui, leur ordonne de s'unir pour détruire sa puissance, promet le ciel à ceux qui mourront pour cette noble cause, et déclare nuls et incestueux tous les mariages faits devant les officiers civils.

Cette pièce curieuse était en latin, avec la traduction allemande à côté. Je ne pus pas décider le colonel à s'en défaire en ma faveur. Si nous apprenons bientôt que le Pape est chassé de ses états, ou mis sous les verroux dans quelque citadelle, nous n'en serons ni étonnés, ni affligés; et l'Empereur, pour justifier sa sévérité, n'aura qu'à publier cette bulle, à moins qu'il ne croye ses sujets assez bêtes pour s'effrayer des foudres du Vatican.

Depuis le IXe siècle (et cela est très-remarquable), les papes n'ont jamais rien cédé de leur prétention à la souveraineté suprême et universelle. L'évêque de Rome pense aujourd'hui comme Boniface VIII, comme Grégoire VII, que tous les trônes, que tous les peuples lui appartiennent en toute propriété.

Lorsque Grégoire VII déposa l'empereur Henri IV, il écrivit à Hériman, évêque de Metz, « Quand J.-C. a dit à Saint Pierre : *Ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu auras délié ici-bas le sera dans les cieux aussi ;* les rois sont-ils exceptés, et ne sont-ils pas au nombre des brebis que le fils de Dieu confie au prince des apôtres ? Qui peut se croire affranchi de cette souveraineté universelle, de ce pouvoir de tout lier, de tout délier sur la surface de la terre ? La sainte église romaine n'est-elle pas la mère et la souveraine des églises ? N'est-ce pas à elle comme à une reine qu'on doit appeler toutes les causes ?.... Les apôtres sont les pères et les maîtres des fidèles, des princes et des rois. Un fils prétend-t-il régner sur son père, un disciple sur son maître ? Un simple exorciste, lorsqu'on l'investit, comme un empereur spirituel, du droit de chasser les démons, reçoit un pouvoir plus ample qu'aucun des pouvoirs qu'un laïc peut exercer. Les rois sont les sujets des démons, et les démons sont les esclaves des exorcistes. Donc les exorcistes, maîtres des diables, sont à plus forte raison maîtres des sujets de ces esprits immondes ; et, si telle est la prééminence d'un simple exorciste sur les

rois, quelle sera celle d'un prêtre, d'un évêque, celle enfin d'un pontife universel et souverain? ..... »

D'après ce beau raisonnement, qu'on est forcé d'adopter, sous peine d'être déclaré hérétique, le plus abject des capucins peut mettre sous ses pieds tous les monarques. Peut-on pousser plus loin le délire et l'impertinence? C'est cependant là, souvenons-nous-en bien, l'esprit *immuable* de la cour de Rome. Les progrès de la civilisation, les lumières de la philosophie n'y ont rien changé.

II.e *Séance.* On nous apprend la mort du chef des insurgés tyroliens. Ces montagnards, fidèles à leurs anciens souverains, n'ont passé sous la domination du roi de Bavière, en exécution du traité de Presbourg (1806), qu'avec un extrême mécontentement, et l'intention de secouer le joug à la première occasion. Dès que nous sommes entrés en Allemagne, ils ont pris les armes, et l'on a envoyé des troupes contre eux; mais ils se sont retirés dans les défilés de leurs montagnes, où il est très-difficile de les attaquer, et où ils font beaucoup de mal, en inquiétant nos convois, en interceptant nos communications. Il y a quelques jours, ils avaient même coupé la route d'Au-

triche en France. Leur nombre s'élève à plus de 20,000. Ils ont choisi pour chef un aubergiste nommé *Jean Hoffer*, homme de tête, fort doux, et généralement estimé. Ce partisan s'est adjoint quelques pères de famille pour former son conseil. Ils administrent et se battent, dit-on, fort bien. Leurs tirailleurs sont d'une adresse extrême. S'ils ne reçoivent pas de secours de l'Autriche, on croit qu'ils proclameront leur indépendance, et se fédéreront avec les Grisons et les Suisses. Ils s'indignent qu'on ait disposé d'eux sans leur consentement, et se demandent si les peuples sont des troupeaux que les rois peuvent tondre et vendre à leur gré.

Cependant l'armistice leur a fait craindre de voir de trop grandes forces se diriger contre eux, au moment où l'hiver, les forçant de descendre dans les plaines, leur ferait perdre tous les avantages de leurs positions. Ils ont demandé à traiter. La femme de Hoffer s'est rendue au camp bavaro-français, et a sollicité une sauve-garde pour son mari, qui désirait se présenter en parlementaire. La sauve-garde a été donnée; le chef tyrolien, plein de confiance, est descendu avec ses principaux officiers; mais, à peine ont-ils pénétré dans le

camp, qu'on les a saisis, désarmés, déclarés rebelles et fusillés.

Si ces détails qu'on m'a certifiés sont vrais, la mort de Jean Hoffer est un crime que les raisons d'état ne sauraient excuser : il fallait le combattre et non le trahir, ne point lui tendre une main pacifique pour mieux l'assassiner. Cette lâcheté insigne flétrit les plus beaux lauriers.

III.e *Séance*. On avait entendu, le matin, une longue et très-forte canonnade, sous les murs de Vienne ; une ligne de factionnaires avait empêché les curieux d'approcher du lieu où l'artillerie faisait un si grand bruit ; on ne savait ce que c'était, et beaucoup de groupes s'étaient formés sur le Graben et sur les autres places, sans qu'on pût expliquer ce qu'on entendait. Un officier nous dit, le soir, que l'Empereur avait profité de la suspension d'armes pour faire une expérience. Pendant son séjour dans l'île de Lobau, il avait fait construire au pont du Spitz un fort en terre pour le défendre. Cette tête de pont, que j'avais visitée à mon retour de Moravie, était un ouvrage assez considérable, quoiqu'il ne fût composé que de palissades en bois, de fossés, de glacis en terre et en gazon. L'Empereur le fit battre en sa présence, pen-

dant deux heures, par quarante pièces de canon, dont le feu ne fut point contrarié, puisque le fort était vide. S'il eût été en pierre, la moitié de ce qu'on a fait aurait suffi pour le détruire. Il résista parfaitement; et, par l'examen qu'on fit ensuite, on acquit la certitude qu'on n'y aurait perdu que très-peu de monde. Les ingénieurs paraissent fort satisfaits de cet essai.

Nous allâmes passer la soirée au salon d'Apollon, espèce de wauxhall, situé dans un faubourg de Vienne. Cette salle de danse est d'une étendue qui surpasse tout ce qu'on connaît en ce genre dans les autres pays. Trois mille danseurs peuvent y valser à l'aise; et, si l'on en faisait un lieu calme d'assemblée, on pourrait y réunir dix mille hommes. On ne peut se figurer la singularité du coup-d'œil qu'offre ce lieu de plaisir, illuminé, décoré par une quantité considérable de beaux orangers, et animé par deux ou trois cents cercles mouvans, formés par les valseurs, qui dansent avec les plus jolies filles de Vienne, au bruit d'un orchestre nombreux, entièrement composé d'instrumens à vent.

IV.e *Séance*. Un officier nous montra une pierre à fusil artificielle, qu'il avait retirée d'un

fusil autrichien. Cette pierre est faite en terre à poterie fort dure, et analogue à celle qui nous vient de Sarguemines. La fabrique de ces pierres est en Gallicie. Les Autrichiens trouvent en effet, chez eux, très-peu de silex pyromaque, ou bien ils ne le savent point tailler, puisqu'ils tirent presque toutes leurs pierres de France. Nous sommes en vérité bien bons de leur vendre des verges contre nous ! Mais le commerce ne connaît d'ennemis que ceux qui ne le payent pas.

Il en est de même, dit-on, du blanc d'Espagne, que les Autrichiens font venir de l'étranger. En récompense, ils ont des mines très-abondantes de carbure de fer, et peuvent fournir des crayons à toute l'Europe.

Nous avons beaucoup ri, aux dépens d'un jeune lieutenant qui, d'après le conseil d'un mauvais plaisant, était allé de grand matin, au tribunal de Vienne, pour entendre plaider un célèbre avocat. Un honnête huissier-audiencier, auquel il demanda si l'on appellerait bientôt la cause, lui répond très-gravement que les juges autrichiens n'étaient point dans la nécessité d'entendre, pendant deux heures, bavarder les avocats; que ceux-ci défendaient leurs cliens par écrit, et que leurs plaidoyers étaient des mémoires qu'ils distribuaient aux

juges : l'éloquence du barreau est exilée du palais de la justice autrichienne, et les arrêts rendus par les magistrats n'en sont pas plus mauvais pour cela.

V.e *Séance.* C'est ma correspondance qui a fait les honneurs de cette soirée. J'ai reçu de Paris une lettre et une ode de M. Eusèbe Salverte, dont toutes les productions sont marquées au coin de la plus saine philosophie, et du plus pur patriotisme. La guerre d'Autriche lui a semblé une telle injustice, qu'il a cédé au désir de la consacrer par des chants pindariques, en s'écriant, avec Dryden : *Fallen! fallen! fallen!* Notre réunion était plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Je lus, ou plutôt je déclamai, les strophes suivantes, qui électrisèrent tellement les militaires, que je fus obligé de les dire deux fois.

I.er

Réveille-toi ! sors de la tombe,
Superbe et profond Richelieu !
Ton antique ennemi succombe
Foudroyé par la main d'un Dieu.
Que l'écho de sa chute immense
Retentisse dans le silence,
Où tu dors avec les héros ;
Qu'au bruit de prodiges sans nombre,
La joie émeuve ta grande ombre,
Au sein de l'éternel repos !

II.

Vains souhaits ! si notre poussière
Pouvait se ranimer jamais,
Elle eût tonné, ta voix altière,
Elle eût tonné sur les Français !
« Ouvre les yeux, peuple ! on t'immole ;
« D'un mot un ministre frivole (1)
« Brise, en se jouant, ta grandeur ;
« C'en est fait : un accord funeste (2)
« Livre au rival qui te déteste
« Tes trésors, ton sang, ton honneur. »

III.

Et quel prix, grands dieux ! quel salaire
Récompensa tant d'amitié ?
Disons-le ; forçons à se taire
La voix d'une indigne pitié :
D'un transport sublime enivrée,
Quand la France régénérée
Jurait la paix à l'univers,
Pour payer sa longue alliance,
L'Autriche aux enfans de la France
Prépara la mort ou des fers (3).

---

(1) Le cardinal de Bernis.

(2) Traité de 1756.

(3) Traité de Pavie, confirmé et étendu par la convention de Pilnitz (17 août 1791). Cette pièce intéressante n'a été publiée qu'en Angleterre. Comme il importe aux historiens de la connaître, nous en donnons la traduction faite par M. Salverte dans la note C, à la fin de l'ouvrage.

IV.

Enfin c'est donc à force ouverte,
Sombre ennemi, que tu combats !
Sur notre sol cherchant leur perte,
Se précipitent tes soldats;
Sous nos coups leur nombre s'augmente....
Mais, quand la terre gémissante
Respirera de tes fureurs,
Dis-nous combien, dans tes campagnes,
De leurs mères, de leurs compagnes
Reviendront essuyer les pleurs ?

V.

Des peuples que le fer dévore,
Les cris ont ramené la paix :
En vain jamais on ne l'implore
Quand la victoire est aux Français.
Deux fois elle suspend la guerre (1),
Deux fois l'Autriche sanguinaire
Retourne aux complots de Pilnitz :
Mais à l'Europe délivrée
La paix se montre encor parée
Du laurier brillant d'Austerlitz (2).

VI.

Tout renaît : ivre d'allégresse,
Le vieux père compte ses fils ;

---

(1) Traité de Campo-Formio et de Lunéville.
(2) Traité de Presbourg.

Plus de combats ! dans leur jeunesse
Ils ne lui seront plus ravis.
La paix, la paix est éternelle :
Eh ! qui pourrait s'armer contre elle,
Quand on voit un noble vainqueur,
Au vaincu rendant la puissance,
Sacrifier à la clémence
L'auguste prix de la valeur ?

VII.

Le calme sur l'humide plaine
Endort les flots silencieux ;
Les vents retiennent leur haleine
Dans la solitude des cieux :
Le nocher repose tranquille....
Heureux si du pilote habile
Les yeux restent toujours ouverts !
Sous ce calme trompeur, l'orage
S'amasse, grossit, plein de rage,
Il tonne, il embrâse les airs.

VIII.

Au milieu d'une paix profonde,
D'où naît cet essaim d'ennemis ?
La terre, contre nous féconde,
Les a-t-elle en un jour vomis ?
Ainsi qu'une lave enflammée,
L'Autriche répand son armée

Parmi les peuples effrayés ;
Déjà la parjure espérance
Rêve qu'aux plaines de la France
Flottent ses drapeaux déployés.

IX.

Quel réveil d'un songe exécrable
Oh !, puisse à jamais l'avenir
De cette leçon mémorable
Garder l'imposant souvenir !
Napoléon vole à la gloire ;
D'un triple laurier la victoire
Couronne ses nouveaux exploits (1) ;
Dans son vainqueur trouvant un père,
Vienne est soumise .... et sur la terre
Le jour s'est levé trente fois.

X.

Enflant son onde jaunissante (2),
L'Ister s'élève contre nous.
Moins terrible autrefois le Xanthe
Contre Achille arma son courroux.
Mais en vain au destin rebelle
De l'abîme qui les appelle,
Il croit sauver nos ennemis ;
Un dieu parle : le fleuve, esclave
Sous le vaste pont qui l'entrave,
Roule en grondant ses flots soumis.

---

(1) Bataille de Ratisbonne.

(2) ..... *Torquens flaventes Ister arenas.* (VIRGILE).

XI.

Nations, long-tems alarmées
Par un insolent oppresseur,
Levez-vous ! le dieu des armées
Le marque au sceau de sa fureur,
Il tombe. . . . .
Un tout-puissant génie
A fixé ses derniers momens ;
Il tombe, et les races futures
Rediront : « Malheur aux parjures !
« Princes, respectez vos sermens. »

XII.

Où sont ces soldats innombrables ?
Où sont ces bronzes meurtriers
Qui, sous des remparts imprenables,
Devaient écraser nos guerriers ?
Mon œil cherche en vain dans la plaine
Les peuples que sa folle haine
Sous ses drapeaux a réunis :
Tout cède : la parque lassée,
De leur foule au loin dispersée,
Dédaigne les tristes débris.

XIII.

Du vainqueur tressons la couronne ;
Parons les murs de nos cités,
Ces murs qui des cris de Bellone
Ne sont jamais épouvantés.

Le bras qui lançait le tonnerre
Vient des dépouilles de la guerre
Orner les fêtes de la paix,
Et, rassasié de vengeance,
Ne veut s'étendre sur la France
Que pour y verser des bienfaits.

XIV.

De Python le souffle funeste
Répandait au loin la terreur;
S'arrachant à la cour céleste,
Phébus saisit son arc vengeur :
Le trait siffle, le monstre expire;
Le dieu remonte à son empire,
Et, tournant sur nous ses regards,
Prodigue à la terre embellie
Le jour, l'abondance, la vie,
Et le feu sacré des beaux-arts.

CHAPITRE XXIII.

Fête de l'Empereur. — Mort de M. de Choiseuil. — Promotions. — Charles Sulmester. — Anecdotes.

(14 *août.*) — PENDANT la parade, une forte explosion se fait entendre. Un gendarme accourt au grand galop.—Bon ! dit le colonel Mechnem, un gendarme qui galoppe !.... Il faut que le feu soit à Vienne. Il se trompait de fort peu. Une compagnie d'artilleurs préparait, dans l'arsenal de la ville, des pièces d'artifice, pour célébrer la fête de l'Empereur. Un d'eux, en foulant une bombe, mit le feu à la fusée ; il s'effraya, et lança loin de lui la pièce qui mit le feu aux poudres déposées dans l'atelier. Dix-huit canonniers ont été tués, et sept blessés. Les Viennois ont eu une grande frayeur.

(16 *août.*) — Toute la ville est illuminée pour la fête de Napoléon. Personne ne s'est dispensé d'éclairer son logement : jamais je n'ai vu une pareille illumination. Il n'y avait pas un

seul lampion. Presque toutes les fenêtres des maisons étant à double châssis, on avait placé symétriquement des bougies, des chandelles, ou des lampes, entre les deux vitres : cela faisait un effet charmant, qui ne fatiguait point les yeux. Les Autrichiens se promenaient gaîment avec les Français dans toutes les rues, et paraissaient jouir autant que nous de ce spectacle nouveau pour eux, car il n'y avait jamais eu à Vienne une illumination aussi générale...... Vive la peur, pour forcer les gens à se réjouir !

Le grand mélodrame que nous jouons depuis cinq mois est près de son dénoûment. L'Empereur vient de répandre sur l'armée les grâces, les récompenses, les honneurs, les titres, les décorations. On ne parle que de promotions, de nouveaux comtes, de nouveaux barons, de nouveaux colonels. Mes collègues et moi n'avons pas été oubliés. Un brevet de chevalier de l'empire, et un majorat pour chacun de nous, ont été le prix de notre zèle. Cette distribution de faveurs a donné au quartier-général une nouvelle physionomie. Beaucoup de figures, naguères rembrunies, sont épanouies et gaies. On se cherche pour se féliciter. Les élus se font entre eux plus d'amitiés : ceux qui n'ont encore rien obtenu dissimulent

et cherchent des espérances. L'éloge de l'empereur est dans toutes les bouches. Les nobles d'hier, et ceux qui veulen l'être demain, le proclament le plus grand homme de tous les siècles. Il n'est point dupe de ces acclamations, et sait la valeur de la monnaie qu'on lui rend ; mais il paraît jouir du bonheur qu'il a fait naître.

(24 *septembre.*) Nous venons de perdre M. de Choiseuil, aide-de-camp du prince Berthier. Il n'est pas mort de ses blessures, mais de l'abus qu'il a fait des plaisirs. Ses obsèques se sont faites à Vienne à la manière allemande. Le corps était placé sur un char funèbre. On ne voyait pas de drap mortuaire étendu sur la bière : elle était en bois sculpté, peint et doré, comme une châsse d'église. Ce luxe est assez bizarre : on avait représenté sur le cercueil des symboles religieux et militaires, entourés de guirlandes de fleurs et de draperies. On y voyait aussi des anges, Jésus-Christ, la Vierge ; ...... tout cela pour aller pourrir en terre !

(27 *septembre.*) — On m'a fait trouver, ce matin, avec le commissaire français chargé de la police de Vienne. C'est un Strasbourgeois, nommé Charles Sulmester, homme d'une in-

trépidité rare, d'une présence d'esprit imperturbable et d'une finesse prodigieuse. J'étais curieux de voir ce personnage, dont on m'avait cité mille faits surprenans. Dans les premières campagnes d'Allemagne, il était premier espion de l'empereur, et a rendu de si grands services, qu'il y a gagné 40,000 livres de rentes. Il y a quatre ans que, chargé de remettre une lettre de notre ministre à un personnage important de l'armée autrichienne, il passa chez l'ennemi, comme bijoutier allemand, muni d'excellens passeports, et portant avec lui une assez belle provision de diamans et de bijoux : mais il fut vendu, signalé, arrêté et fouillé. Sa lettre était dans le double fond d'une boîte d'or. On la trouva, et on eut la sottise de la lire tout haut devant lui. Jugé et condamné à mort, il fut livré aux soldats qui devaient l'exécuter; mais il était nuit, et on remit son supplice au lendemain matin. Il reconnaît, parmi ceux qui le gardent, un déserteur français, cause avec lui, le séduit par l'appât du gain, fait venir du vin, boit avec son escorte, glisse de l'opium dans la boisson, enivre ses gardes, prend un de leurs habits, s'échappe avec le Français, et, avant de rentrer, trouve le moyen de prévenir celui pour qui était la lettre saisie, et de ce qu'elle

contenait, et de ce qui lui était arrivé. Ce trait a l'air d'un roman : il m'a été attesté par vingt officiers supérieurs, qui reconnaissent que, dans son genre, on n'a jamais trouvé un plus adroit négociateur. Il inspire aux Viennois une telle terreur, qu'il vaut à lui seul un corps d'armée. Sa figure répond à sa réputation. Il a l'œil vif, le regard pénétrant, l'air sévère et résolu, les mouvemens brusques, l'organe sonore et ferme. Sa taille est moyenne, mais il est robuste, et d'un tempérament bilieux-sanguin. Il connaît l'Autriche parfaitement, et dessine de main de maître le portrait des individus qui y jouent un grand rôle. Il possède à Strasbourg plusieurs fabriques. Il ne cache point qu'avant de faire le métier d'*observateur* militaire, il était chef de contrebandiers en Alsace. La contrebande et la police, dit-il, se ressemblent beaucoup. Il porte au front de profondes cicatrices, qui prouvent qu'il n'a point reculé dans les occasions critiques. Cet homme, qui a tant de rapports avec le Charles de *Schiller* (dans la traduction de M. Creuzé), est aussi généreux. Il élève chez lui deux jeunes orphelins qu'il a adoptés. Je lui ai parlé des anachorètes, et l'ai remercié de nous avoir fait jouir de ce spectacle. J'ai mieux fait, m'a-t-il dit ; j'ai fait rendre

aux propriétaires des livres saisis par la censure autrichienne tout ce que j'ai trouvé dans les archives de la chambre syndicale : j'ai fait traduire et imprimer tous les livres philosophiques défendus : *Voltaire*, *Diderot*, *Helvétius*, *Dolbach* ; tout se vend maintenant, en allemand et en français. Il faut que la vérité perce, que la lumière se répande. Croiriez-vous que l'archevêque de Vienne avait mis à l'index l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, cet ouvrage immortel, dont un exemplaire est toujours déposé sur le bureau de la chambre des communes, à Londres, et toujours l'objet de l'admiration des plus grands publicistes du monde. J'ai confiné les moines dans leurs couvens : ils y sont surveillés, et ne peuvent plus aller prêcher le fanatisme dans les faubourgs et dans les hôpitaux. — Ce mot m'a rappelé un trait qui mérite d'être connu. Une madame Salié, surveillante à l'hôpital de la Charité de Paris, a imaginé un nouveau moyen de tourmenter les malades : elle est allé trouver M. de M***, M. le marquis de N * * *, et quelques saintes femmes du faubourg Saint-Germain : elle les a engagés à venir dans les salles de la Charité fonder des conférences religieuses. On s'assemble effectivement depuis plusieurs mois, à des jours marqués ; on récite

des prières ; on fait tout haut de pieuses lectures ; ou des exhortations apostoliques. On égaye les malades, en leur parlant du purgatoire et de l'enfer ; on leur propose la confession et les sacremens. Ceux que touchent ces belles exhortations, sont soignés très-attentivement ; ceux qui demandent repos et liberté de conscience sont traités comme des réprouvés ; on les rudoie, on les menace de les faire sortir avant leur guérison. On s'est déjà plaint plusieurs fois de cette persécution, mais inutilement. Les médecins et les chirurgiens de l'hôpital en sont indignés : ils ont en vain représenté que cela contrariait l'effet de leurs soins et des remèdes. J'étais tenté d'en parler au préfet, lorsque j'ai su qu'un élève en chirurgie avait été chassé et emprisonné, pour avoir ôté le battant de la cloche avec laquelle les nouveaux missionnaires nobles étourdissent les malades, pour leur annoncer que leur sabbat va commencer. — Que faire à cela ? Courber la tête, et ne pas envoyer à la Charité les malheureux que l'on veut secourir.

(1.er *octobre*.) — Il y a peu de jours, S. M. était à Raab : elle allait monter à cheval. *Jardin*, son premier piqueur, tenait la tête du cheval, et ne voyait pas l'évêque de la ville,

qui était derrière lui. L'Empereur, le pied sur l'étrier, aperçoit le prélat, et dit tout bas à Jardin : N'est-ce pas l'évêque ? — Non, sire, c'est Soliman. — Je te demande si ce n'est pas l'évêque ? — Je vous assure, sire, que vous l'avez monté à l'avant-dernier relais. — L'Empereur ne put s'empêcher de rire du quiproquo.

(2 *octobre*.) — On a fusillé le secrétaire du commandant de la place de Vienne. Ce jeune homme, ne gagnant pas assez dans ses fonctions pour jouer, s'était vendu au cabinet autrichien. Sa correspondance a été saisie, et il a avoué sa trahison. Au dernier moment, il a montré beaucoup de sang-froid, et a dit aux soldats : Mes amis, approchez-vous davantage; vous me viserez mieux, et je souffrirai moins.

(8 *octobre*.). — La gaîté de l'Empereur fait tout espérer pour la paix : hier il était allé à vingt lieues d'ici, pour voir le *Simmering*, montagne où s'est faite la jonction de l'armée d'Italie. Comme il montait sur ce mamelon il rencontra un très-jeune conscrit, qui rejoignait son corps. Il l'arrête, lui demande son nom, son âge, son régiment, son pays. — « Monsieur, répond le soldat, qui ne le connaissait pas, je suis des Hautes-Pyrénées. — Tu es donc Français ? — Oui, Monsieur. — Ah ! tu es

un coquin de Français!.... Qu'on désarme cet homme, et qu'on le pende..... — Oui, f....., je suis Francais, répète le conscrit, en croisant la baïonnette; et vive l'Empereur!... On détrompe ce brave, on le félicite, et il court rejoindre ses camarades, enchanté d'avoir si bien répondu à son souverain, qui ne laissera pas sa réponse sans récompense. Faut-il croire cette anecdote?.... Elle n'est pas très-vraisemblable, quoique racontée par ceux qui accompagnaient l'Empereur. Leurs costumes devaient nécessairement le faire reconnaître...... N'importe! notons-la pour une séance du club des *Francs-blagueurs*.

CHAPITRE XXIV.

Aventure du chirurgien Mouton. — Ingratitude d'un général. — Régicide interrogé par l'Empereur.

(10 *octobre.*) — Un chirurgien-major de la garde impériale, M. *Mouton*, vient de reparaître à la parade. Nous avons oublié de noter la disgrâce qu'il essuya, il y a un mois. Ce chirurgien logeait avec le général Dorsenne, et quelques colonels, dans une jolie maison de plaisance, appartenant à la princesse de Lichteinsten. Un vieux concierge allemand, brusque et fantasque, avait cette maison sous sa garde, et ne servait qu'avec répugnance les officiers français. On lui demandait en vain du linge pour la table et pour les lits; il faisait la sourde oreille. Le général écrivit à la princesse, qui sans doute donna des ordres, mais qui ne fit pas de réponse. Dans un soupé où le punch avait succédé au vin du Rhin, on reproche à l'Amphytrion le peu de propreté du linge

qu'il offre à ses convives. Il s'excuse sur l'économie du concierge, et sur le peu de courtoisie de sa maîtresse. Il ne faut pas souffrir cela, s'écrie-t-on en chorus; il faut rappeler à l'ordre cette hôtesse incivile : allons, Mouton, soit notre interprète. Vîte à l'ouvrage; fabrique-nous force épigrammes, et apprends à cette princesse de Germanie que nous devons chez elle être dans de beaux draps. Mouton ne se fait pas prier : dans sa verve alcoolique, il écrit la lettre la plus ordurière, la plus injurieuse, telle que, dans le carnaval, on n'oserait l'écrire à la plus abjecte des prostituées. L'épître est envoyée, remise et lue. La princesse ne peut concevoir une pareille audace. Elle doute encore, en voyant au bas de cet écrit le nom et les qualités du coupable. Dans son indignation, elle se rend chez le général Andréossy, gouverneur de Vienne, pour les Français, et lui demande vengeance. Le général monte à l'instant en voiture, vient à Schœnbrunn, arrive au milieu de la parade, perce les rangs, va droit à l'Empereur, et lui remet la lettre fatale... L'Empereur lit, recule un pas; et, se retournant vers le grand-maréchal, ordonne qu'on fasse approcher le chirurgien Mouton. Son courroux éclate dans ses yeux; jamais physionomie

n'exprima la colère d'une manière plus terrible. Tout le monde tremblait pour l'auteur de la lettre. Mouton s'avance. — Est-ce vous, dit l'Empereur, qui avez écrit cette infamie? — Sire, j'étais ivre; un moment d'oubli.... — Malheureux!.... Vous mériteriez que je vous fisse fusiller sur la place.... Insulter lâchement une femme. — Sire, je suis coupable et bien repentant. Daignez penser à mes services; j'ai fait dix-huit campagnes, je suis père de famille. — Qu'on l'arrête! qu'on lui arrache sa décoration! qu'on le juge dans les vingt-quatre heures..... Puis, se tournant vers les généraux: « Lisez, messieurs, voyez comme ce polisson traite une princesse, au moment où son époux négocie avec nous de la paix. » Pendant ce temps, le colonel de la gendarmerie entraînait Mouton, qui lui avait remis son épée.

Immédiatement après la parade, M. Larrey et le général Dorsenne, courent chez la princesse de Lichteinsten, lui rendent compte de la scène qui s'est passée, lui font d'humbles excuses au nom de la garde impériale, lui peignent le repentir sincère du prisonnier, et la conjurent de ne pas déshonorer, de ne pas perdre un homme que l'armée chérit, et dont les talens distingués sont la seule ressource de sa famille. La princesse,

touchée de cette démarche, écrit à l'Empereur, pour le remercier de sa justice, et pour lui dire que, satisfaite et reconnaissante de la réparation qu'elle a obtenue, elle le conjure de pardonner l'outrage qu'elle a reçu. Napoléon ne répond rien, et paraît toujours irrité : nouvelle instance des officiers et généraux de la garde, auprès de madame Lichteinsten. Cette femme sensible s'alarme réellement des suites de sa plainte. Ce n'est plus une lettre qu'elle écrit à l'Empereur : c'est un placet qu'elle lui adresse. Elle le termine par cette phrase touchante : *Sire, je vais me prosterner au pied des autels, et ne m'en relèverai que lorsque j'aurai obtenu du Ciel la clémence de Votre Majesté.* Une pareille prière ne devait pas être rejetée; mais la grâce ne fut pas entière; Mouton fut condamné à garder pendant un mois les arrêts forcés.

(12 *octobre.*) — Le général d'A...., fils d'un riche sénateur, avait eu, à Wagram, l'épaule fracassée par un boulet. Il fallut lui faire l'amputation à l'article. Cette épouvantable opération demande une main exercée. M. Larrey s'en chargea, et la fit avec succès; mais le blessé, délicat et très-affaibli, exigeait de grands soins et l'attention la plus soutenue. Son Esculape le quitta peu; il mit près de lui deux élèves qui

veillaient alternativement, et l'aidaient dans les pansemens. Le traitement long et pénible amena une guérison complète. Le général, en pleine convalescence, prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Un majorat, des décorations, ont acquitté envers lui la dette du prince et de l'état. Comment acquittera-t-il la sienne envers celui dont le rare talent et les soins affectueux lui ont sauvé la vie?

Au moment de monter en voiture, il remet à un général de ses amis une lettre et une petite boîte, en lui disant : Je ne puis quitter Vienne sans remercier M. Larrey; faites-moi le plaisir de lui envoyer, de ma part, cette marque de ma reconnaissance. Ce bon Larrey! je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus. Le lendemain, l'ami s'acquitte de la commission. Un gendarme est chargé de l'épître et du cadeau. Il arrive à Schœnbrunn pendant la parade. Il cherche, il demande dans les rangs M. Larrey. C'est une lettre, dit-il, c'est un diamant que je lui apporte, de la part du général d'A.... — Un diamant! un diamant, s'écrie-t-on de toutes parts; oh! cela est bien juste! M. d'A.... ne saurait trop reconnaître les obligations qu'il a au docteur. — J'étais près de ce chirurgien lorsqu'il reçut la missive. Il la mit dans sa poche; mais, après la parade,

il en prit connaissance ; et, me remettant le paquet : Tenez, mon ami, me dit-il, voyez ; que pensez-vous de tout cela ? Je lus la lettre, elle était polie et maniérée ; j'ouvris la boîte, et je vis un anneau d'or avec un très-petit brillant mal taillé, mal monté, qu'un bijoutier a estimé depuis soixante à soixante-douze francs. — *Eh bien !* lui dis-je ; *si le général brûle pour vous du feu de la reconnaissance, il n'en montre qu'une étincelle* (1). Ce trait d'ingratitude ne ralentira pas le zèle de M. Larrey ; parce que ce zèle prend sa source dans une philanthropie ardente, pour qui la plus belle récompense est la certitude d'avoir été utile à l'humanité : mais il affligera, il étonnera tous ceux qui connaissent le caractère du militaire français, et savent qu'il unit presque toujours à la bravoure le désintéressement, la justice et la générosité.

(13 *octobre.*) — La paix est faite : mais hier notre espoir a pensé s'évanouir. Quel danger l'Empereur a couru ! A midi ; pendant la parade, au milieu de ses généraux, il a pensé tomber sous le poignard d'un assassin. Un jeune Seïde de dix-sept ans et demi, d'une figure

---

(1) Nom des bagues de l'espèce de celle dont il est ici question.

charmante, douce et régulière, fils d'un ministre protestant, s'est avancé brusquement sur lui pour le tuer. Le prince de Neuchâtel s'est mis devant l'Empereur, et le général Rapp a fait saisir le misérable, qu'on a trouvé armé d'un couteau de cuisine tout neuf et bien affilé. Je frémis encore quand je pense au moment où j'ai vu cet assassin s'avancer sur l'Empereur, et je ne cesserai jamais d'admirer l'inaltérable fermeté de ce grand général, qui, sans manifester la moindre émotion, a continué de commander les évolutions, comme si l'on venait seulement d'écarter un insecte importun.

Conduit dans la salle des gendarmes, le jeune homme fut fouillé. On trouva sur lui le couteau dont j'ai parlé, quatre Frédérics d'or, et le portrait d'une très-jolie femme. Le général Rovigo le questionna, mais il ne répondit que ces mots : *Je voulais parler à l'Empereur.* Pendant deux heures on ne put en obtenir autre chose. S. M., instruite de son silence obstiné, le fit monter à son appartement pour l'interroger elle-même. Voici quel fut à peu près cet interrogatoire : — D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à Vienne? — Je suis d'Erfurt, et je suis ici depuis deux mois. — Que me vouliez-vous? — Vous demander la paix, et vous prou-

ver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère, sans mission? — En ce cas, je vous aurais tué. — Quel mal vous ai-je fait? — Vous opprimez ma patrie et le monde entier; si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité : en vous tuant, j'aurais fait la plus belle action qu'un homme de cœur puisse faire...... Mais j'admire vos talens; je comptais sur votre raison, et, avant de vous frapper, je voulais vous convaincre. — Vous êtes fils d'un ministre luthérien; et c'est sans doute la religion....? — Non, sire, mon père ignore mon dessein; je ne l'ai communiqué à personne; je n'ai reçu les conseils, les instructions de personne; seul depuis deux ans je médite votre changement ou votre mort. — Etiez-vous à Erfurt quand j'y suis allé? — Je vous y ai vu trois fois. — Pourquoi ne m'avez vous pas tué alors? — Vous laissiez respirer mon pays, je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme. — Connaissez-vous Schneider et Schill? — Non, sire. — Etes-vous franc-maçon ou illuminé? — Non, sire. — Connaissez-vous Brutus? — Il y en eut deux; le dernier mourut pour la liberté. — Avez-vous eu connaissance de la conspira-

tion de Moreau et de Pichegru ? — Les journaux m'en ont instruit. — Que pensez-vous de ces hommes? — Sire, qu'ils craignaient de mourir. — On a trouvé sur vous un portrait; quelle est cette femme? — Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père. — Quoi! votre cœur est ouvert à des sentimens si doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez, en devenant un assassin? — J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse. — Mais, en me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous échapper? — Je suis étonné d'exister encore. — Si je vous fesais grâce, quel usage feriez-vous de la liberté ? — Mon projet a échoué, vous êtes sur vos gardes...... Je m'en retournerais paisiblement dans ma famille.

S. M. a fait appeler M. Corvisart, et lui a demandé s'il ne trouvait pas dans ce jeune homme quelque signe de démence. M. Corvisart l'a examiné avec soin, et a répondu qu'il ne trouvait pas même les signes d'une forte émotion.

Il resta deux jours dans une salle avec deux gendarmes : il se promenait avec tranquillité, et de tems en tems s'agenouillait pour prier: on lui avait apporté avec son dîner un couteau

de table. Il le prit et le considéra froidement : un gendarme voulut le lui ôter des mains ; il le rendit en souriant et dit : *Ne craignez rien, je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez.* — Le lendemain, il entendit le canon, et demanda ce que c'était ; — c'est la paix, lui dit-on. — Ne me trompez-vous point ? — Non, je vous jure. Alors il se livra à la joie la plus vive ; des pleurs coulèrent de ses yeux, il se jetà à genoux, pria avec transport, et se relevant : *Je mourrai plus tranquille.*

Quand l'Empereur fut parti, on vint le chercher pour le fusiller. Il dit au colonel qui lui annonça son sort : « Monsieur, je ne demande qu'une grâce, c'est de n'être point lié : on la lui accorda, il marcha librement et mourut avec calme.

CHAPITRE XXV.

Retour en France. — Lintz. — Passaw. — Hardiesse d'un chirurgien. — Munich. — Les deux Electeurs palatins. — Carlsruhe. — Strasbourg.

(18 *octobre*). — Je quitte à trois heures le palais de Schœnbrunn, sans doute pour ne jamais le revoir. Il pleut à verse : je retourne en France, le tems me paraît superbe.

La route que je suis jusqu'à Ebersberg est la même que j'ai parcourue en venant à Vienne. Nous la quittons pour passer par Lintz, jolie ville, dont toutes les rues sont larges, et les places environnées de belles maisons : j'y ai remarqué plusieurs femmes agréables et bien faites ; on y traverse le Danube sur un beau pont en bois. A une demi-lieue de la ville, les capucins vous font remarquer un mont Calvaire, où l'on a imité celui de la Palestine, et un saint-sépulchre.

Ce mont Calvaire se nomme *Kalvarienwaud*.

On croit que Lintz est l'ancienne colonie romaine *Lentia*, et que les fondemens du château furent jetés par les Romains. Il y a 16,400 habitans. Cette ville fut en partie incendiée dans la guerre que son gouverneur *Herberstorf* soutint dans le seizième siècle contre les paysans de la Haute-Autriche, que sa tyrannie avait révoltés. C'est dans cet incendie que l'astronome Képler perdit une partie de ses ouvrages qu'il fesait imprimer à Lintz.

Les environs de cette ville sont très-fertiles et très-variés. La route qui cotoie le Danube offre des aspects pittoresques. Le fleuve est encaissé entre deux rives escarpées. Tantôt il s'élargit, tantôt il se resserre ; mais il est toujours majestueux. On trouve près de ses bords beaucoup de buissons de *berberis* (1). Quelques champs sont enclos avec cet arbrisseau épineux qui paraît se plaire beaucoup en Autriche. Les cordonniers et tonneliers recherchent son bois

(1) Il est étonnant que les cultivateurs autrichiens favorisent la multiplication de l'*épine-vinette*, dont la fleur a la fâcheuse propriété de frapper de stérilité les bleds qui croissent dans son voisinage. C'est une observation faite cent fois par les agriculteurs français, et qui ne devrait pas être ignorée en Allemagne.

pour faire des chevilles, sans doute à cause de sa dureté.

(20 *octobre*). — Nous approchions de Passaw. Il était dix heures du soir; nous descendions une côte rapide, nos postillons allemands n'avaient pas voulu enrayer : en vain nous leur crions de modérer la vitesse des chevaux, ils ne nous comprenaient pas, ou feignaient de ne pas nous comprendre. Ils précipitèrent la voiture dans un ravin de dix-huit pieds de profondeur, et la culbutèrent sens dessus dessous. Mes deux compagnons reçurent quelques meurtrissures, et j'eus la tête fendue à la partie supérieure du crâne, par un clou qui attachait le filet de la voiture : le coup était rude, et je me crus sérieusement blessé, parce que mon sang mouillait mes cheveux; mais je reconnus bientôt que ma blessure était légère. Des voyageurs qui passèrent nous aidèrent à relever la voiture, et nous continuâmes notre route. Nous entrâmes au jour dans les nouvelles lignes de Passaw. Le général Baron de Chamberlhac, commandant de la place, connaissait un de mes collègues; il nous reçut avec la plus grande affabilité; et, pendant qu'on réparait notre équipage, il nous fit servir un magnifique déjeûner. Passaw est une clef de la Bavière : les

fortifications que l'on y construit la rendront très-forte. Les habitans sont peu attachés au roi de Bavière, encore moins à la France : ils sont factieux, et ne peuvent être contenus que par la plus grande sévérité. Cette ville n'est pas commerçante, mais on y vend des perles assez jolies, que l'on pêche dans l'Iltz, petite rivière qui se jette dans le Danube. Ces perles viennent d'une grande moule fluviatile; leur orient chatoye peu, et tire sur le bleu.

On peut visiter à Passaw une fabrique de creusets excellens, faits avec deux tiers de plombagine (carbure de fer), et un tiers d'argile. Ils résistent au feu le plus violent, et servent dans les ateliers des monnaies.

M. Lannefranque me rappela un trait d'audace qui mit en 1805 Passaw au pouvoir des Français, et qui mérite d'être mentionné dans l'histoire de nos campagnes militaires.

Un chirurgien major N..., s'étant trop avancé, se voyait au moment d'être fait prisonnier par les avant-postes autrichiens. Il prend son parti, met un mouchoir blanc autour de son bras, pique des deux, et se présente aux portes de Passaw. Il demande à parler au gouverneur. « Dans une heure, lui dit-il, notre armée sera devant votre place. Elle est si forte que vous ne

pouvez espérer l'honneur d'un seul moment de résistance ; et c'est pour éviter des malheurs inutiles que le général m'envoie vous prévenir de son arrivée. Il a choisi Passaw pour y établir un hôpital militaire : je vous prie de m'indiquer les bâtimens où je puis organiser ce dépôt : nous n'avons ni l'un ni l'autre aucun moment à perdre; veuillez promptement donner les ordres nécessaires ». Ce ton d'assurance et les rapports des éclaireurs qui annonçaient effectivement l'approche de notre armée, décidèrent le gouverneur. Persuadé qu'il sera bientôt forcé de se rendre, il évacue la place, fait retraite avec sa garnison, et laisse la ville sous le commandement du bourgmestre, qui s'empresse d'en remettre les clefs au chirurgien.

MUNICH.

(21 *octobre*). — Nous arrivons à huit heures du soir à Munich. Cette ville que nous avions été obligés de tourner en allant à Vienne, pour ne pas tomber entre les mains des Autrichiens, est une des plus agréables de celles que j'aye vues en Allemagne. Henri, duc de Saxe et de Bavière, qui vivait sous l'empereur Frédéric Barberousse, la fonda, en 1190, sur les bords de l'Iser, en un lieu où était une métairie

appartenant à des religieux du monastère de Schaffelar. Ainsi Munich, en latin *Monarchium*, est la ville des moines. Elle paraît encore leur appartenir, tant ils ont d'empire sur les crédules Bavarois ! J'ai visité plusieurs églises et le palais du roi. L'église de Notre-Dame offre quelques monumens et curiosités très-remarquables. On voit dans le chœur le tombeau de Louis IV de Bavière, empereur. Ce prince est couché sous un riche baldaquin. Aux quatre coins il y a quatre guerriers suisses armés de pied en cap, un genou en terre, tenant une lance à la main. Des deux côtés du mausolée sont les statues d'Albert et de Guillaume de Bavière, père et aïeul de Maximilien, qui a fait élever ce tombeau. Sur les quatre coins du baldaquin il y a huit anges et deux autres figures sur le dôme; elles soutiennent un coussin qui porte la couronne impériale. Tout est en bronze et d'un très-beau travail : on montre aussi dans cette église la chapelle de la Vierge, dont l'autel est d'ébène, avec des ornemens d'ivoire. Dans la nef est une pierre de pavé sur laquelle on a gravé une croix. Lorsqu'on est debout en cet endroit, il se fait une telle rencontre dans la disposition des piliers de l'église, qu'on ne peut aperce-

voir aucune fenêtre, quoiqu'il y en ait beaucoup. L'église des Jésuites est d'une architecture hardie et très-élégante. Plusieurs voyageurs et historiens vantent beaucoup la beauté du palais du Roi. Je ne puis partager leur admiration; il est fort étendu à la vérité, mais il n'est ni régulier, ni d'un bon goût. On dit que l'intérieur est très-riche; je n'ai pas été curieux de le voir. La chapelle de la reine est surtout citée pour la quantité de vases et de pierreries dont elle est ornée. On peut s'en faire une idée par la magnificence des ornemens sacerdotaux et des reliquaires qui sont exposés dans toutes les églises de Munich. Ce sont de précieux trésors que les prêtres ont arrachés à la sotte superstition du peuple.

Près du palais est la prison dite *de la Cour*. Elle renferme quinze cellules de douze pieds de long, sur sept de large, et une chambre noire pour la torture. J'ai peine à croire que, sous un prince aussi bon, aussi philosophe que le roi actuel de Bavière, on emploie encore la question pour arracher des aveux aux accusés. Quoi qu'il en soit, on voit dans cette chambre lugubre une table couverte d'un drap noir bordé de franges; autour sont six chaises couvertes du même drap; tout y est peint en noir;

les instrumens de la torture sont suspendus autour des murs, et quelques-uns sont encore tachés de sang. La chambre est éclairée par des chandeliers de fer ; mais les fenêtres ou soupiraux en sont bouchés avec soin. On avait pris sans doute cette précaution pour que les cris de l'accusé ne pussent pas se faire entendre au dehors. Deux grands crucifix étaient placés devant ses yeux pendant les tourmens. Les femmes même n'étaient pas épargnées (1).

En voyant quelques mendians circuler librement dans les rues, et importuner les passans, je demandai à un négociant de Munich ce qu'étaient devenues les belles institutions fondées, par le comte de Rumfort, en faveur des indigens. On n'en parle plus, me dit-il, et même ce fameux philanthrope n'est regardé ici que comme un charlatan, un songe creux, un homme à système. On ne conçoit pas que l'institut de France l'ait admis dans son sein. — Vous êtes bien sévère, lui dis-je ; mais, enfin, si les prêtres sont parvenus à discréditer chez vous les établissemens utiles de M. Rumfort, qu'a-t-on fait pour y suppléer ? — Nous avons

(1) Voyez l'état des prisons par John Howard, tom. I, page 186.

des hospices, des maisons de secours, surtout pour les enfans. Tout enfant qui mendie dans les rues est enlevé par la police et conduit dans une maison de charité. Au moment où il entre dans cet établissement, avant de le laver, de le tondre et de l'habiller, on le fait peindre ou dessiner tel qu'on l'a trouvé, couvert de haillons. A la fin de son éducation, on lui donne ce portrait, qu'il promet par serment de garder toujours, afin d'avoir sous les yeux l'état abject d'où il a été tiré, de se rappeler les obligations qu'il a contractées envers la société, qui l'a sauvé de la misère et lui a donné les moyens de n'y plus retomber (1).

— Munich compte de 40 à 50 mille habitans. Il y a, je crois, plus de vingt églises ou couvens. Les Munichois sont très-attachés à leur roi Maximilien, qui est un excellent prince; mais ils exècrent avec raison ses ministres, qui les oppriment et minent le gouvernement par la multiplicité des places inutiles qu'ils ont créées, et des pensions qu'ils obtiennent de la bonté du roi.

Une chose très-remarquable à Munich, c'est

(1) Voyez le Voyage en Allemagne et en Italie, par Elisa de Recke.

que presque toutes les femmes nobles et aisées sont laides, et que la plus grande partie des filles du peuple ouvrières ou domestiques, sont jolies : beaucoup ont conservé l'ancien costume qui leur sied à merveille; ce sont des coiffes de brocard d'or, ou des toques garnies de fourrure, des corps de baleine, des jupes courtes très-plissées : elles aiment beaucoup la danse, et permettent facilement qu'on leur dérobe de légères faveurs. Cette facilité ne prouve pas cependant une dépravation de mœurs comme on en juge à Paris, et telle fille qui accorde naïvement un baiser, et même qui le donne la première, est plus loin de succomber qu'une Française prude ou coquette, dont un refus est l'ordre de tout oser.

— Dans une salle de mon auberge étaient deux grands tableaux, représentant deux électeurs palatins : je demandai quels étaient ces princes, dont l'un, remarquable par un air de bonté, contrastait parfaitement avec la figure farouche du second. Vous voyez, me dit-on, Louis le *sévère*, duc de Bavière, et l'un de ses successeurs, Maximilien Joseph, que l'on aurait pu appeler le *philosophe*. Il vous paraîtra peut-être curieux d'apprendre ce que la flatterie des sujets de *Louis* nomma sévérité. Cet

électeur avait eu pour première femme Marie, duchesse de Brabant, princesse aussi vertueuse que belle, et digne d'un meilleur sort. Pendant un voyage que fit Louis sur les bords du Rhin, la duchesse lui envoya une lettre par un courrier. Le messager se trompe, et remet au prince une autre lettre de sa femme, écrite à un officier de la cour. L'électeur croit voir dans cet écrit les indices d'une intrigue. Sans se donner le tems de rien examiner, il commence par tuer le courrier, monte ensuite à cheval, court à Donawerth, où était la duchesse, passe son épée au travers du corps du commandant du château, entre dans les appartemens, poignarde une dame d'honneur de la princesse, jette par la fenêtre la femme du commandant, fait arrêter Marie, et la condamne lui-même à porter sa tête sur l'échafaud. Mais à peine a-t-on exécuté les ordres de sa fureur, qu'il se repent de sa violence, et qu'il examine le prétendu crime de sa femme. Il la reconnaît innocente, et conçoit un si violent chagrin, que ses cheveux blanchissent tout-à-coup. Pour apaiser ses remords, il demande l'absolution au pape Alexandre IV. Ce pontife le réconcilie avec le ciel, à la condition qu'il fera bâtir un monastère. La pénitence était

douce, et *Louis* n'eut pas plutôt fondé l'abbaye de Furstenfeld, qu'il offrit sa main teinte du sang de Marie, à la princesse Malthide, fille de Rodolphe de Habsbourg. Deux fils furent les fruits de cette seconde union. Ce monstre régnait en 1255. Mais Maximilien Joseph, qui parvint à l'électorat en 1745, mérite les hommages de la postérité (1). Il employa tous ses moyens à perfectionner l'administration de ses états, à réformer les dépenses de sa cour, à diminuer les impôts, à favoriser l'agriculture et les manufactures : ce fut lui qui fonda l'académie des sciences de Munich. Il diminua le nombre des couvens, expulsa les jésuites, et permit dans la Bavière l'exercice du culte protestant. Sa tolérance était telle qu'il ne voulait aucun genre de persécution. Un de ses ministres lui demanda un jour le bannissement de plusieurs de ses sujets accusés *d'athéisme*. Il prend la liste qu'on lui présente, lit tous les noms de ceux qu'on lui propose de proscrire, et rejette froidement le papier au feu en disant: « *Ce sont les meilleures têtes de mes états ; je ne dois pas m'en priver.* »

---

(1) Il était fils de Charles VII, qui avait disputé la succession de la maison d'Autriche à Marie-Thérèse.

Joseph II ou le grand Frédéric étaient les seuls princes du même siècle qu'on aurait crus capables d'un pareil trait.

CARLSRUHE.

(24 *octobre*). — Cette petite ville, résidence habituelle du grand-duc de Bade, a été bâtie en 1715, par le margrave Charles Guillaume, sur un plan régulier, elle a la forme d'un éventail. Les rues sont larges, bien alignées, les maisons solides et bien bâties; elles sont disposées de manière qu'elles aboutissent presque toutes au palais ducal, ou au parc. Ce palais et ses jardins sont magnifiques (1). Tout respire l'aisance dans cette ville charmante. Les habitans en sont gais, propres, et paraissent heureux. Les environs de la ville sont fertiles et bien cultivés : c'est là que j'ai revu ces poules sans queue que j'avais remarquées à mon premier passage dans le pays de Bade, ce qui m'a confirmé dans l'idée que c'était une variété particulière. M. de Châteaubriant les a trouvées en Grèce; il en

(1) Ce parc le cède encore aux jardins enchanteurs de Schbezingen près de Carlsruhe : ils appartiennent aussi au grand duc de Bade.

parle dans son Itinéraire à Jérusalem (tom. 1, pag. 154). Il dit « qu'on lui offrit une de ces « poules sans queue que Chandler croyait par- « ticulières à Mégare, et qui ont été apportées « de la Virginie, ou peut-être d'un petit canton « d'Allemagne. » Les naturalistes la décrivent sous le nom de *poule de Perse* (*phasianus ecaudatus*). Ils remarquent qu'elle a toujours le bec et les pieds bleus. Je n'ai pu savoir pourquoi les Badois préfèrent cette espèce.

STRASBOURG.

(25 *octobre*). — Le plaisir que j'éprouve en rentrant en France, est un sentiment dont je ne pouvais me former une idée avant de l'avoir éprouvé. Je reconnais tout le mérite de ce vers :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Tout me paraît plus aimable, plus vivant, plus humain qu'en Allemagne. J'éprouve cet étonnement agréable d'un homme qui s'éveille fatigué d'un long rêve. Je vais revoir mes amis, embrasser mes enfans; je n'ai plus de notes à prendre; et, quoiqu'encore éloigné de Paris de 102 lieues, je me crois au sein de ma famille.

NOTES.

A (page 120). Le reproche fait au duc de *** était trop grave pour que je n'en cherchasse pas l'origine. Que s'est-il passé en Egypte qui puisse motiver une pareille accusation ? Vous n'avez donc pas lu, me dit-on, l'*Histoire de l'expédition anglaise en Egypte*, publiée par le colonel Wilson en 1801 ? — Non, vraiment. — Lisez-là...... Je me la procurai difficilement : enfin un de mes amis en obtint un exemplaire, et m'en fit l'extrait suivant :

« Bonaparte, voyant ses hôpitaux encombrés de ma-« lades, envoya chercher un médecin dont le nom de-« vrait être gravé en lettres d'or sur un monument, « mais qui, pour des raisons majeures, ne saurait être « inséré ici. (*C'est le docteur baron Desgenettes.*) Ce « médecin étant venu, le général entra dans une longue « conversation sur les dangers de la contagion, et ter-« mina ses discours par cette remarque : *Il faut prendre « un parti; il n'y a que la destruction des malades ac-« tuellement dans les hôpitaux qui puisse arrêter le mal.* « Le médecin, effrayé de cette proposition atroce, fit « les remontrances les plus fortes au nom de l'huma-« nité et de la vertu ; mais, voyant que Bonaparte per-« sistait dans ses idées et proférait des menaces, il sor-« tit de la tente en prononçant ces paroles : *Ni mes « principes, ni la dignité de ma profession, ne me per-*

« *mettent de devenir un assassin ; et, si pour former un*
« *grand homme, mon général, il faut absolument des*
« *qualités semblables à celles que vous paraissez van-*
« *ter, je remercie Dieu de ne pas les posséder.*

« Des considérations morales ne pouvaient détourner « Bonaparte de ses desseins. Il y persévéra, et trouva « enfin un pharmacien, qui, redoutant sa puissance, « consentit à exécuter ses ordres criminels, mais qui, « dans la suite, a soulagé sa conscience par un franc « aveu de toute l'affaire.

« Le pharmacien, d'après les instructions du général « Bonaparte, fit mêler une forte dose d'opium dans « quelques mets agréables. Les pauvres victimes en « mangèrent avec avidité et avec joie. Peu d'heures « après, *cinq cent quatre-vingts soldats*, qui avaient « tant souffert pour leur pays, périrent misérablement « par les ordres de celui qui était alors l'idole de leur « nation. »

Ce premier fait était accompagné des réflexions suivantes :

On frémit d'horreur à ce tableau, et on est tenté de révoquer en doute une action aussi éloignée de toutes nos idées et de tous nos principes. Le général Andréossi a contredit d'une manière semi-officielle l'ouvrage du colonel lord Wilson. Mais le colonel a répondu par une lettre imprimée, dans laquelle il répète son accusation dans les termes les plus formels, et en appelle au témoignage des membres de l'Institut d'Egypte. Le médecin qui avait refusé d'exécuter les ordres de Bonaparte, osa, lors de son retour de Syrie, accuser le général devant l'Institut assemblé, en lui reprochant d'avoir par cette

atrocité blessé l'honneur de la France et les droits de l'humanité; il lut à l'assemblée une relation détaillée du massacre des prisonniers turcs et de l'empoisonnement des malades français, en y ajoutant un nouveau trait : « Bonaparte, dit-il, a déjà fait étrangler à Rosette « plusieurs Français et Coptes attaqués de la peste; de « sorte qu'on peut croire qu'il veut rendre générale « cette affreuse mesure. »

Le général en chef essaya de se justifier : il avait détruit les prisonniers, parce qu'il n'avait ni vivres pour les nourrir, ni troupes pour les garder; ils auraient attaqué les derrières de l'armée, si on les eût laissés vivre, d'autant plus qu'il y avait parmi eux cinq cents hommes de la garnison d'El-Arisch, à qui on n'avait laissé la vie qu'à la condition de ne plus porter les armes, et qui avaient été forcés de servir par le commandant de Jaffa. A l'égard des malades pestiférés, il les avait fait mourir d'une manière douce, plutôt que de les laisser tomber entre les mains des Turcs; et, par cette mesure, il avait en même temps sauvé l'armée d'une infection générale.

Le massacre des prisonniers turcs est expliqué dans ce second extrait de l'ouvrage du lord Wilson.

« Bonaparte ayant pris d'assaut la ville de Jaffa, une « partie de la garnison fut passée au fil de l'épée; mais « le plus grand nombre, s'étant réfugié dans la mos-« quée, implora la pitié des vainqueurs, et obtint grâce « de la vie. Cette armée exaspérée et exaltée écouta la « voix de l'humanité, au milieu du combat le plus « furieux.

« Trois jours après, Bonaparte qui avait fortement

« blâmé le mouvement de pitié éprouvé par ses troupes,
« résolut de se débarrasser du soin d'entretenir et de
« nourrir *trois mille huit cents prisonniers*. Il ordonna
« aux Turcs de se rendre tous sur une hauteur hors de
« Jaffa, où une division d'infanterie française se plaça
« en ligne vis-à-vis d'eux ; les Turcs s'alignèrent aussi,
« et un coup de canon annonça l'horrible scène qui
« allait commencer. Des volées de mousqueterie et de
« mitraille furent tirées au même instant sur ces in-
« fortunés, qui étaient tous sans défense. Bonaparte
« regardait de loin avec un télescope ; et, lorsqu'il vit la
« fumée s'élever, il laissa échapper un cri de joie ; car
« il avait craint, avec raison, de ne pas trouver les
« troupes disposées à se déshonorer par cet atroce
« massacre.

« Le général Kléber avait fait les remontrances les
« plus vigoureuses. Un officier de l'état-major, qui
« commandait les troupes en l'absence du général,
« avait refusé d'exécuter la volonté du chef sans un
« ordre écrit. Mais Bonaparte envoya le major général
« (*Berthier*) pour intimer de nouveau l'ordre verbal.

« Dès que les Turcs furent couchés par terre, les
« soldats français, par un mouvement d'humanité,
« allèrent achever, à coups de baïonnettes, ceux qui
« souffraient encore les tourmens de l'agonie ; mais il
« y en eut un nombre considérable qui languit pen-
« dant plusieurs jours.

« Bonaparte avait lui-même passé ces malheureux
« prisonniers en revue, dans l'intention de tirer à part
« et de sauver ceux qui appartenaient à des villes qu'il
« allait attaquer. L'âge et la noble physionomie d'un

« janissaire vétéran attirèrent son attention, et il lui de-
« manda rudement ! *Vieillard, qu'êtes-vous venu faire*
« *ici ?* Le janissaire lui répondit avec fermeté : *Je puis*
« *vous adresser la même question. Vous me direz que*
« *vous êtes venu pour servir votre sultan ? moi, j'ai servi*
« *le mien.* Cette noble réponse excita un intérêt géné-
« ral. Bonaparte en sourit. Il est sauvé, se disait-on à
« l'oreille parmi les aides-de-camp. Vous ne connais-
« sez pas Bonaparte, dit quelqu'un qui avait servi sous
« ses ordres en Italie ; ce sourire n'est pas celui de la
« bienveillance; souvenez-vous-en. La prédiction ne
« fut que trop vraie ; le janissaire fut laissé dans les
« rangs de ceux qui étaient destinés à périr. »

Le traducteur ajoute : Voilà les prisonniers auxquels M. Asselini fait allusion dans un excellent ouvrage sur la peste, en disant : *Qu'après trois jours, les restes putréfiés des Turcs donnèrent naissance à une maladie pestilentielle qui fit du ravage dans l'armée française.* Leurs ossemens rassemblés en un tas sont encore montrés à tous les voyageurs qui passent. On ne saurait les confondre avec ceux des défenseurs de la ville tués dans l'assaut, attendu que le lieu de cette boucherie est à un mille de Jaffa.

Le colonel Wilson déclare qu'il aurait pu nommer tous les officiers français qui commandèrent à cette exécution ; mais qu'il croirait commettre une injustice en exposant aux yeux de l'Europe les noms de quelques braves qui n'ont obéi qu'en frémissant, et après s'être convaincus qu'ils ne pouvaient pas compter sur la résistance des troupes qui, enchaînées par la discipline, n'osaient murmurer. Cependant l'auteur anglais nomme la division qui fit feu sur les Turcs.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce tissu d'horreurs ? certes l'auteur est au moins suspect ? Il n'était point à Jaffa, il n'a pu savoir les détails qu'il raconte que par quelque lâche transfuge ou quelque vil espion ; il est Anglais et intéressé à présenter les faits sous le jour le plus odieux, pour excuser ou pour compenser les infamies dont les généraux de sa nation se sont rendus coupables dans l'Inde, en Amérique et sur notre continent.

Pour savoir ce qui, dans le récit du colonel Wilson, appartenait véritablement à l'histoire, je me suis adressé à plusieurs officiers attachés au quartier-général de l'armée d'Orient, à plusieurs membres de l'Institut d'Égypte, tous m'ont dit que les événemens retracés par l'auteur anglais étaient vrais au fond, mais infiniment exagérés et envenimés ; enfin je remis l'extrait de l'ouvrage du lord Wilson au général D...., qui n'a point quitté Bonaparte en Egypte, et je l'ai prié de me faire ses observations sur cet extrait ; voici les deux notes qu'il m'a remises :

I. Les blessés et les pestiférés de Jaffa furent évacués sur Damiette par mer, et sur El-Arisch par terre. *Soixante* pestiférés (et *non* 580) restaient encore à l'hôpital. Ils étaient dans un état à ne pouvoir être transportés. Je restai trois jours dans Jaffa pour cette évacuation. Je proposai au général en chef d'envoyer à sir Sidney Smith un parlementaire pour lui demander une sauve-garde. Bonaparte me répondit qu'il ne voulait avoir aucune communication avec cet amiral anglais.

Sur le refus de M. Desgenettes, qui est vrai, *on* fit venir M. Royer, pharmacien en chef (1), homme très-

(1) Il y avait à l'armée d'Orient un autre pharmacien nommé

faible, *on* lui ordonna de donner de l'opium aux pestiférés...... Il obéit. Plusieurs malades eurent une crise salutaire et se sauvèrent; la plus grande partie succomba. Le général en chef m'avait donné l'ordre de rentrer au camp et de ne point m'occuper de ce restant de malades. Je lui présentai quelques observations; il m'imposa silence.

Je fis de très-vifs reproches à M. Royer. Il se mit à pleurer. Je lui dis qu'il n'avait pas compris sa position, et qu'il s'en repentirait. Il voulait s'excuser.... Je n'écoutai que l'horreur que m'inspirait cette affaire.

L'histoire de l'Institut d'Egypte, racontée par Wilson, est fausse; celle de Rosette est controuvée.

M. Royer resta en Egypte. Il y est mort de chagrin. Bonaparte ne voulut jamais consentir à le laisser revenir en France.

La visite aux pestiférés de Jaffa est vraie. Elle est le sujet du beau tableau de M. Gros. J'étais à cette visite avec M. Desgenettes.

Le duc de * * *, alors simple aide-camp de Desaix, était avec ce général dans la haute Egypte, c'est-à-dire, à deux cents lieues de nous, pendant la campagne de Syrie. Il ne peut donc avoir transmis aucun ordre relatif aux pestiférés de Jaffa.

Rouyer, généralement estimé et digne de l'être, homme fort éclairé, plein de zèle et de philanthropie. Il est un des collaborateurs du grand ouvrage de l'Institut d'Egypte. Il est revenu en France, et a fait depuis les campagnes de Prusse, d'Espagne, d'Allemagne et de Russie en qualité de pharmacien ordinaire de l'Empereur. Si l'on s'était adressé à lui pour les malades de Jaffa, il aurait répondu comme le docteur Desgenettes.

II. Pendant l'attaque de cette ville, la garnison ne s'était point réfugiée dans la mosquée (comme le dit lord Wilson); elle fut prise dans tous les quartiers de la ville, après une défense vigoureuse. On vit même un spectacle assez imposant. Les habitans, confondus avec les soldats, sortaient par la brèche. Les chrétiens, qui étaient nombreux dans la ville, descendaient par cette ouverture en tenant dans leurs mains un crucifix, et criant : *chrétiens ! chrétiens !* Les soldats français les respectaient et les conduisaient au général en chef Bonaparte, qui était à la batterie de brèche, où j'avais fait établir une ambulance dirigée par M. Larrey, qui donnait les premiers soins aux blessés, les opérait, les pansait sous la mitraille et les coups de fusil. Bonaparte m'en témoigna sa satisfaction.

Le général n'avait point blâmé le mouvement de pitié de ses soldats, car je reçus ses ordres pour faire panser les prisonniers turcs et leur faire distribuer des vivres. Après avoir fait reconnaître les prisonniers, tous les Egyptiens, et les Mamelucks qui se trouvaient en grand nombre, furent renvoyés en Egypte, avec une escorte montée sur des dromadaires; les autres qui étaient des Turcs, appartenant à la garnison d'El-Arisch, *qui avaient manqué à leur parole d'honneur*, et des troupes venues de Constantinople, au nombre d'environ *quinze cents*, furent fusillés. Bonaparte se décida à donner cet ordre rigoureux sur différens motifs :

1.° Sur la violation de la parole des Turcs d'El-Arisch ;

2.° Sur ce que les Turcs ne faisaient jamais de pri-

sonniers, et qu'ils avaient égorgé plusieurs de nos détachemens;

3.° Sur l'embarras et même l'impossibilité de les faire escorter;

4.° En représaille du traitement qu'ils avaient fait subir à un détachement de 25 dragons du 3.e régiment, qu'ils avaient assassinés impitoyablement. L'officier seul fut sauvé par les soins de sir Sidney Smith.

« Ces considérations ne parurent pas suffisantes pour justifier un ordre aussi cruel, qui fut blâmé hautement par l'armée. Les Turcs ne furent pas fusillés par une division, mais par des détachemens pris dans toutes les divisions. Plusieurs officiers refusèrent d'exécuter cet ordre, particulièrement l'adjudant-général le Turq, qui fut blessé quelque temps après à la bataille d'Aboukir, auquel les Turcs coupèrent la tête, quoique la blessure ne fût pas mortelle. Toute l'armée vit le brave le Turq se débattre contre deux janissaires, dont l'un lui appuyait le genou sur le dos afin de mieux lui couper la tête. »

« L'assertion de M. Asselini est fausse; des symptômes de peste s'étaient manifestées dès El-Arisch, huit jours avant le siége de Jaffa. Plusieurs soldats étaient morts de cette cruelle épidémie. »

— On voit par ces deux notes d'un témoin oculaire, d'abord que le nombre des victimes immolées à la sûreté de l'armée est beaucoup moins considérable que ne l'avance l'auteur anglais; que les circonstances des deux événemens diffèrent essentiellement du récit du lord Wilson; enfin que le duc de *** n'a pu y prendre part, ni même en être témoin, puisqu'il était à 200 lieues de la scène.

Un autre officier de l'armée d'Orient, en me parlant des malades empoisonnés, me dit : Il est de toute fausseté que Bonaparte ait donné l'ordre de les tuer ; il n'est pas même vraisemblable qu'il ait risqué par un crime aussi révoltant de soulever son armée à laquelle on n'aurait pu le cacher. Quel est le soldat qui eût combattu avec courage s'il avait eu la perspective, en cas de blessure ou de maladie, d'être empoisonné par les hommes dont le devoir était de le secourir ? Le général en chef était dans un grand embarras ; l'armée allait s'éloigner, il n'avait d'officiers de santé que le nombre strictement nécessaire aux troupes agissantes ; il ne pouvait laisser des médecins et des chirurgiens à Jaffa. Les malades, qui craignaient d'être massacrés par les Turcs, demandaient à grands cris qu'on les emportât ; ils ne pouvaient traverser le désert. Dans cette extrémité, Bonaparte voulut au moins leur cacher le départ de l'armée. Il ordonna au pharmacien Royer d'assoupir momentanément leurs sens, et celui-ci leur donna un sommeil éternel.

Je ne sais jusqu'à quel point une pareille justification est admissible, Les mémoires particuliers l'apprendront à l'histoire.

Revenons au reproche fait si imprudemment au duc de *** : on a vu qu'il n'était nullement fondé sur ce qui s'est passé en Egypte. Quant à la mort de Desaix, elle est trop connue pour qu'on puisse s'arrêter un moment sur l'idée qu'il a été frappé par un autre plomb que par celui de l'ennemi. Dans quelle vue ? par quel ordre ? dans quel intérêt ? Qu'avait-il fait avant la bataille de Marengo qui pût faire soupçonner qu'on en voulût

à ses jours, lorsque, dans cette mémorable journée, il coupa l'aile gauche de l'armée autrichienne en tournant San-Stephano, il était à la tête de sa division ? Il chargea, n'ayant à côté de lui que le jeune Lebrun qui le vit chanceler sous le coup mortel, le reçut dans ses bras et recueillit ses dernières paroles. Le duc de ***, occupé sur un autre point, n'apprit qu'après la bataille la mort de son général et de son ami.

Jamais, dans l'armée qui cueillit les lauriers de Marengo, personne n'éleva des doutes sur la manière dont elle perdit le brave Desaix; et, si quelques calomniateurs obscurs ont cherché depuis à ternir la gloire des vainqueurs, le maréchal Lannes avait l'âme trop élevée pour accueillir ces bruits injurieux et absurdes. Lorsqu'il s'emporta à Schœnbrunn contre le duc de ***, il était mû par le dépit et la jalousie; mais il aurait pris lui-même la défense du duc, si de sang-froid il eût entendu un autre officier mettre en avant des inculpations si graves et si dénuées de fondement.

B. (page 276) La lithographie ou gravure sur pierre a été inventée en Allemagne, en 1800, par *Aloys Sennefelder*, chanteur des chœurs du théâtre de Munich. Elle fut d'abord grossière, imparfaite : elle a fait jusqu'en 1811 des progrès très-remarquables, en Autriche, en Italie et en France; enfin elle s'est perfectionnée d'une manière très-sensible entre les mains de MM. Engelmann, qui ont établi leurs ateliers à Paris (1).

---

(1) Rue Cassette, n.° 18.

Pour graver lithographiquement, il faut avoir une pierre calcaire très-compacte, d'un grain fin, d'une couleur uniforme et susceptible de recevoir un beau poli. Plus son grain est serré et uni, sans être trop dur, plus elle est avantageuse pour la gravure. Il faut de plus qu'elle soit facilement perméable à l'eau, car les procédés lithographiques dépendent de ce que la pierre mouillée refuse l'encre grasse, et de ce que la pierre graissée refuse l'eau et happe l'encre. Jusqu'à présent les meilleures pierres qu'on ait trouvées pour cet objet sont celles de Solnhofen, près de Papenheim, et celles de Kelheim en Bavière. La France probablement en fournira d'aussi bonnes.

Quand on a une table de pierre bien dressée, de la grandeur du dessin que l'on veut obtenir, on dessine sur la pierre même, soit avec une plume et une encre particulières, soit avec un crayon gras. Quand le dessin est terminé, on mouille la pierre également, on applique ensuite dessus une feuille de papier préparée comme dans les imprimeries, et l'on soumet le tout à l'action d'une presse ou d'un cylindre. Après avoir tiré une épreuve, et quand la pierre est encore humide, on trempe dans un noir particulier le tampon à imprimer, et l'on passe le tampon sur la pierre. Les lettres ou les dessins, revêtus d'une encre graisseuse, prennent le noir du tampon, tandis que les autres parties de la pierre ne le reçoivent pas. Il ne s'agit plus, pour obtenir une épreuve, que d'abattre la feuille de papier placée sur le cadre de forme, et de la soumettre à la presse.

Les graveurs lithographes font un secret de la composition de leur encre et de leur crayon; mais il est

facile de les imiter. On trouve, dans les *Annales des arts et des manufactures*, la recette suivante de l'encre lithographique. On fait dissoudre, dit le rédacteur, de la laque dans une lessive de soude pure; on y ajoute un peu de savon, et on colore le mélange avec du noir de fumée. Il ajoute que les crayons sont composés des mêmes élémens que l'encre. M, Marcel de Serre dit que le noir avec lequel on forme le dessin est composé de noir de fumée, d'axonge et d'huile de thérébentine, et que, pour enduire le tampon, l'on se sert de la même composition à laquelle on ajoute un peu d'huile de lin. D'autres personnes assurent que, pour le tampon, on se sert de bonne encre d'imprimerie ordinaire.

Si l'on ne veut pas dessiner directement sur la pierre, on emploie le moyen suivant : on trace, sur un papier préparé avec une dissolution gommeuse, les figures ou les lettres que l'on veut transporter sur la pierre. Il est essentiel de se servir de l'encre grasse dont nous avons donné la composition; il faut même la rendre un peu épaisse. Lorsqu'on a écrit ou qu'on a dessiné sur le papier, on porte ce papier sur une pierre polie d'une manière un peu grenue; cette pierre ne doit avoir subi aucune préparation. Quand le papier y est fixé, on le passe à la presse; ensuite on enlève le cadre, et l'on trouve le papier qui s'est fortement fixé sur la pierre, mais qui, étant humecté légèrement, s'enlève avec facilité. Quand le papier a été convenablement pressé, que la pierre s'est trouvée très-nette et sans aucune souillure de graisse, toutes les lettres se sont fixées sur la pierre, et à peine en reste-t-il quelques traces sur le papier.

Il existe encore d'autres procédés pour graver sur pierre ; mais ce qui précède suffit pour en donner une idée. La lithographie ne sert pas seulement à la gravure sur papier ; on l'emploie à copier des manuscrits, à faire ce qu'on appelle des *fac simile*, à transcrire de la musique, à imprimer sur toile, etc. Comme ce procédé est très-économique et très-expéditif, on sent que, s'il ne peut s'élever à la perfection du burin des Bervick et des Bachelou, il est supérieur au polytypage, et peut fournir des gravures très-nettes au trait, pour les ouvrages d'architecture, de dessin, de géométrie, de physique, d'histoire naturelle et de chimie.

Un étranger, très-distingué par son rang et par ses connaissances dans les arts, nous a rémis sur la lithographie, une note qui diffère beaucoup de celle que nous avons imprimée. Nous la publions avec son agrément, et comme ayant été faite sur la demande d'un prince qui voulait favoriser un établissement lithographique dans ses états.

Manière d'imprimer sur la pierre, et composition de l'encre.

Toute pierre calcaire, compacte, à grain fin et égal, susceptible d'être polie par la pierre ponce, absorbant un peu l'humidité, peut servir à la lithographie. On a cru pendant quelque tems, que les pierres employées à Munich étaient seules douées des propriétés nécessaires, mais on en a trouvé en France dans plusieurs départemens. Il y a entr'autres des couches de pierre calcaires, dans les montagnes qui séparent Ruffec

d'Angoulême, et qui sont très-propres à ce genre de travail.

Pour composer l'encre, on fait chauffer un vase vernissé et luté extérieurement; quand il est chaud, on y introduit une partie (en poids) de savon blanc de Marseille, autant de mastic en larmes. On fait fondre ces matières en les mélangeant soigneusement; alors on y incorpore cinq parties (en poids) de laque en tablettes; on continue à remuer pour que tout soit bien mêlé, et l'on y verse peu à peu une solution d'une partie de soude caustique, dans cinq à six parties de son volume d'eau. On fait cette addition avec précaution, parce que, si l'on ajoutait toute la lessive à la fois, la liqueur mousserait, se gonflerait et s'élèverait au-dessus des bords du vase.

Lorsque le mélange de ces substances est bien fait, en employant une chaleur modérée, et l'agitation d'une spatule, on ajoute tout le noir de fumée nécessaire, et immédiatement après, la quantité d'eau suffisante pour rendre cette encre fluide et propre à l'écriture.

On se sert de cette liqueur sur la pierre, comme sur le papier, avec les moyens ordinaires, soit une plume, soit un pinceau.

Quand le dessin est bien sec et qu'on désire imprimer, on prend de l'eau acidulée avec de l'acide nitrique dans la proportion de cinquante parties d'eau sur une d'acide. Au moyen d'une éponge on imbibe avec cette eau la superficie de la pierre, en ayant soin de ne pas exercer de frottement sur le dessin. On réitère cette imbibition aussitôt que la pierre paraît sèche.

Il se fait une effervescence ; et quand elle a cessé, on lave légèrement la pierre en l'arrosant avec de l'eau pure.

Dans cet état, et la pierre étant encore humide, on porte, sur le dessin avec le tampon d'imprimerie, du noir de graveur, qui ne s'attache que sur les parties qui ne sont pas mouillées. Alors on étend sur la pierre une feuille de papier préparée pour recevoir l'empreinte et on soumet le tout à la presse ou à l'action d'un cylindre.

Pour conserver le dessin sur la pierre, et le préserver de la poussière quand on tarde à s'en servir, on met dessus une couche de solution de gomme arabique, et on enlève ce vernis avec de l'eau, quand on veut imprimer.

Au lieu d'encre, on se sert quelquefois de crayons gras pour dessiner sur la pierre, ou sur le papier dont on tire une contre épreuve sur la pierre. Ces crayons se composent de la manière suivante :

On fait fondre ensemble, dans un vase quelconque,

Trois parties de savon,
Deux parties de suif.
Une partie de cire.

Quand le tout est bien fondu et bien mêlé, on ajoute du noir de fumée de lampe, dit noir de Francfort, jusqu'à ce que la couleur soit bien intense, on coule alors le mélange dans des moules où la liqueur se solidifie en refroidissant, et prend la consistance nécessaire pour servir de crayons.

C. (pag. 347) A Collection of state papers relative to the war against France, etc. (in-8.° London, Printed for J. Debrett, 1784).

Substance of the partition treaty between the courts in concert concluded and signed at Pavia in the month of july 1791.

His Majesty the Emperor will retake all that Louis XIV conquered in the Austrian Netherlands; and uniting these provinces to the said Netherlands will give them to his Serene Highness the Elector Palatine, so that these new possessions added to the Palatinate may hereafter have the name of Austrasia.

His Majesty the Emperor will preserve forever the property and possession of Bavaria to make in future an indivisible mass with the domains and hereditary possessions of the house of Austria.

Her Serene Highness the Archduchess Maria Chistina shall be, conjointly with his Serene Highness Her nephew the Archduke Charles, put into hereditary possession of the Duchy of Lorraine.

Alsace shall be restored to the Empire, and the bishop of Strasburgh, as well as the chapter, shall recover their ancient privileges, and the ecclesiastical sovereigns of Germany shall do the same.

If the Swiss Cantons consent to accede to the coalition it may be proposed to them, to connex to the Helvetic league the bishopric of Porentrui, the defiles of

Articles principaux du traité de partage entre les Puissances coalisées, conclu et signé à Pavie en juillet 1791.

S. M. l'Empereur reprendra toutes les conquêtes faites par Louis XIV dans les Pays-Bas autrichiens; et réunissant à ceux-ci les provinces qu'il aura reprises, il donnera le tout à son A. S. l'électeur Palatin; ces possessions nouvelles, jointes au Palatinat, porteront désormais le nom d'Austrasie.

S. M. l'Empereur aura et conservera à perpétuité la possession et la propriété de la Bavière qui formera à l'avenir un *tout* indivisible avec les domaines et possessions héréditaires de la maison d'Autriche.

Son A. S. l'Archiduchesse Marie-Christine, conjointement avec son neveu, S. A. S. l'archiduc Charles, sera mise en possession héréditaire du duché de Lorraine.

L'Alsace sera rendue à l'Empire. L'évêque et le chapitre de Strasbourg recouvreront leurs anciens priviléges. Les souverains ecclésiastiques de l'Allemagne les recouvreront aussi.

Si les Cantons Suisses consentent à entrer dans la coalition, on pourra leur proposer d'annexer à la ligue helvétique l'évêché de Porentrui, les défilés de la

Franche-Comté, and even those of Tyrol, with the neighbouring bailiwicks, as well as the territory of Versoy, which intersects the pays de Vaud.

Should his Dajesty the King of Sardinia subscribe to the coalition, la Bresse, le Bugey, and the pays de Gex usurped by France from Savoy, shall be restored to him.

In case his Sardinian Majesty can make a grand diversion he shall be suffered to take Dauphiny to belong to him forever, as the nearest descendant of the ancient Dauphins.

His Majesty the King of Spain shall have Roussillon and Bearn, with the Island of Corsica, and he shall take possession of the french part of St.-Domingo.

Her Majesty the Empress of all the Russias shall take upon herself. (pag. 2) Herself the invasion of Poland, and at the same time retain Kaminiek with that part of Podolia whichborders on Moldavia.

His Majesty the Emperor shall oblige the Porte to give up Choczim, as well as the Small forts of Servia and those on the river Lurna.

His Majesty the King of Prussia, by the means of the above mentioned invasion of the Empress of all the Russias into Poland, shall make an acquisition of Thorn and Dantzic, and thene unite the Palatinate on the east the confines of Silesia.

His Majesty the King of Prussia shall, besides, acquire Lusace, and his Serene Highness the Elector of Saxony shall in exchange receive the rest of Poland, and occupy the throne as hereditary Sovereign.

Franche-Comté, et même ceux du Tyrol, avec les bailliages avoisinans, aussi bien que le territoire de Versoy qui coupe le pays de Vaud.

Si S. M. le roi de Sardaigne accède à la coalition, on lui restituera la Bresse, le Bugey et le pays de Gex usurpé par la France sur la Savoie.

Si S. M. Sarde opère une diversion importante, on lui permettra de s'emparer du Dauphiné pour le posséder à perpétuité comme le descendant le plus proche des anciens Dauphins.

S. M. le roi d'Espagne aura le Roussillon, le Béarn et l'île de Corse, et s'emparera de la partie française de Saint-Domingue.

S. M. l'impératrice de toutes les Russies se chargera de la conquête de la Pologne, et prendra pour elle Kaminiek et la portion de la Podolie qui confine à la Moldavie.

S. M. l'Empereur obligera la Porte Ottomane à céder Choczim, aussi bien que les petits forts qu'elle possède en Servie, et sur la rivière de Lurna.

Au moyen de la conquête de la Pologne par l'impératrice de Russie, S. M. le roi de Prusse acquerra Dantzick et Torn, et y unira la portion orientale du Palatinat jusqu'aux confins de la Silésie.

S. M. le roi de Prusse acquerra en outre la Lusace, et S. A. S. l'électeur de Saxe recevra en échange le reste de la Pologne, et occupera le trône de ce pays comme souverain héréditaire.

His Majesty, the present King of Poland shall abdicate the throne, on receiving a suitable annuity.

His Royal Highness the Elector of Saxony shall give his daughter in marriage to his Serene Highness the youngest son of his Royal Highness the Drand-Gukc of all the Russias, who will be the father of the race of the hereditary Kings of Poland and Lithuania.

Signed LEOPOLD.
PRINCE NASSAU.
COUNT FLORIDA BLANCA.
BISCHOPSWERDER.

Observations. The King of England acceded to this treaty in march 1792, and Holland acceded afterwards, provided the arrangements concerning their limits with his Imperial Majesty should be made according to the desire of the republic before the partition.

Spain renounced it when Count Daranda came into office as minister, giving assurances however of the strictest neutrality.

Substance of the convention between the Emperor and the king of Prussia.

His Majesty the Emperor, and his Majesty the King of Prussia, having heard the wishes and representations of Monsieur (the French king's brother) and the Count d'Artois, do jointly declare, that they look upon

S. M. le roi actuel de Pologne abdiquera la couronne et recevra un traitement annuel proportionné à sa dignité.

S. A. R. l'électeur de Saxe donnera sa fille en mariage à S. A. S. le plus jeune des fils de S. A. R. le grand-duc de toutes les Russies qui deviendra le fondateur de la dynastie des rois héréditaires de Pologne et de Lithuanie.

Signé LÉOPOLD.
PRINCE NASSAU.
COMTE DE FLORIDA BLANCA.
BISCHOPSWERDER.

Observations. En mars 1792, le roi d'Angleterre accéda à ce traité. Peu après les Etats de Hollande y accédèrent aussi, à condition que les arrangemens relatifs aux limites qui les séparent de sa Majesté impériale, seraient terminés à la satisfaction de la république, avant que *le partage* eût son exécution.

L'Espagne renonça au traité quand le comte Daranda entra au ministère; mais elle promit en même tems de garder la plus stricte neutralité.

Substance de la convention conclue entre l'Empereur et le roi de Prusse.

S. M. l'Empereur, et S. M. le roi de Prusse, écoutant les vœux et les représentations de Monsieur frère du roi de France et du comte d'Artois, se réunissent pour déclarer qu'ils regardent la position de S. M. le roi

the situation of his Majesty the King of France as an object of common concern to all the sovereigns of Europe. They hope that this concern will, doubtless, acknowledged by all the powers, from whom the assistance is required; and that in consequence; they will not refuse employing, in conjunction with their said Majesties, the most efficacious means, relative to their forces, in order to enable the King of France, to consolidate, in the most perfect liberty, the bases of a monarchical government, suitable both to the rights of sovereigns and the welfare of the french nation.— Then, and in this case, their said Majesties the Emperor and the King of Prussia (pag. 3) are determined to act speedily, with mutual concord, and with necessary forces, to obtain the proposed end in common.

Meanwhile, they will give to their troops necessary orders that they may be ready for putting themselves in a state of activity.

Pilnitz, the 27th of august 1791.

Signed LEOPOLD, FREDERIC-GUILLAUME.

N. B. Pag. 43. the following are said to be the secret articles of the treaty signed personally at Pilnitz bythe Emperor and King of Prussia, on the 27th of august 1791. They may be found in the Leyden gazette towards the conclusion of that year, at which time they were in general circulation and credit on the continent, though never avowed by the parties. As the events which have taken place since that period must greatly increase the belief of thein authenticity, it is thought proper to insert them in this collection, stating how-

de France, comme l'objet d'un intérêt commun à tous les souverains de l'Europe; l'importance de cet intérêt sera, ils l'espèrent, évidemment reconnue par toutes les puissances dont le concours est ici nésessaire, et aucune d'elles, en conséquence, ne refusera de s'unir à leursdites majestés, et d'employer, en proportion de ses forces, les moyens les plus efficaces pour mettre le roi de France à portée de consolider dans l'état de la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique qui s'accorde à la fois avec les droits des souverains et la prospérité de la France. — Alors et dans ce cas, leursdites majestés l'Empereur et le roi de Prusse sont déterminés à agir promptement, d'un mutuel accord, et avec toutes les forces nécessaires pour atteindre le but qu'elles se proposent en commun.

En attendant ces princes donneront à leurs troupes les ordres convenables pour qu'elles soient toutes prêtes à entrer en activité.

Pilnitz, le 27 août 1791.

Signé Léopold. Frédéric-Guillaume.

N. B. On assure que les articles suivans sont les articles secrets du traité signé par l'empereur et le roi de Prusse, en personne, à Pilnitz, le 27 août 1791. Ils furent insérés dans la gazette de Leyde, vers la fin de la même année. A cette époque ils circulaient sur le continent; et, sans avoir jamais été avoués par les parties contractantes, ils étaient généralement regardés comme authentiques. Les évènemens qui se sont passés depuis ayant dû donner bien plus de force encore à cette opinion, on a jugé convenable de les in-

ever, that they never have been officially published.

I. To undertake in concert effectual measures for the maintenanes of treaties which exist with France, to give weight to the representations yet to be made to that nation, and to invite all Europe to concur therein, in case these friendly representations should be unproductive.

II. The two parties, as soon as possible, will endeavour to bring the court of Petersburgh into their design of raising the house of Saxony to the succession of the Crown of Poland.

III. They respectively reserve to themselves the power of changing, at their pleasure, any of their present or future acquisitions, observing in these changes the extent of the revenue, and likewise the constitution of the germanic body. And in consequence, will treat with whomsoever this exchange may concern.

IV. Pag. 44. They will also treat for the diminution of their different armies as soon as their concerns with foreign powers will admit.

V. His Prussian Majesty promises to the Archduke Francis his vote, to be King of the Romans, and likewise that he will not oppose any thing that may be provided for any of the Archdukes, upon condition that it does not infringe on the germanic constitution.

VI. In return, the Emperor will employ his good offices with the court of Petersburgh and the republic

sérer dans ce recueil, en prévenant cependant qu'ils n'ont été jamais officiellement publiés.

I. Afin de prendre de concert des mesures efficaces pour le maintien des traités qui existent avec la France; afin de donner du poids aux représentations que l'on doit faire encore à la nation française, et de s'assurer pour cela du concours de l'Europe entière, dans le cas où ces représentations amiables resteraient sans effet.

II. Les deux parties s'efforceront de faire entrer, le plus tôt possible, la cour de Pétersbourg dans le dessein qu'elles ont formé d'élever la maison de Saxe au trône héréditaire de Pologne.

III. Elles se réservent respectivement le droit d'échanger, comme il leur plaira, leurs acquisitions présentes ou futures; en prenant pour base des échanges la quotité du revenu, et en se conformant à la constitution du corps germanique. Elles traiteront en conséquence, avec telle personne que ce soit qui pourra conserver un échange de ce genre.

IV. Elles s'entendront aussi par des traités, pour la diminution de leurs armées respectives, aussitôt que leurs affaires avec les autres puissances permettront cette diminution.

V. S. M. prussienne promet à l'archiduc François son vote pour le faire élire roi des Romains; elle promet aussi de ne s'opposer à aucun arrangement qui pourrait être fait en faveur de quelqu'un des archiducs, pourvu qu'il ne soit pas contraire à la constitution germanique.

VI. La reconnaissance de l'Empereur le portera à employer ses bons offices près de la cour de Péters-

of Poland in favour of the King of Prussia's pretentions to the cities of Thorn and Dantzick. But again, in return, his Imperial Majesty expects that his Prussian Majesty will exert himself with Britain and the States General of the United Provinces in behalf of the wished for modifications concluded in convention at the Hague on the subject of Belgic affairs (*).

(*) The precedent articles gave great uneasiness to many of the german princes, and particularly to the Elector of Bavaria. To quiet those apprehensions, the Prussian minister soon after declared in a formal note at Munich : « That his Prussian Majesty was much « concerned to hear that the report of a design to exchange Bava- « ria was the result of the convention concluded at Pilnitz bet- « ween the Emperor and the King of Prussia ; and that it began « to spread throughout the empire and to obtain credit, that his « Majesty thought it his duty formally to contradict this mali- « ciously invented report, as he never would depart from the « engagements entered into at the peace of Teschen, or the Ger- « manic league. Finally, that he was certain that this report and « other falsehoods of the same nature would die away of them- « selves as soon as the public should be satisfied that the connexions « on the subject of which such unfounded alarms had taken place, « had merely for conditions and object the maintenance of the « Germanic constitution, and the care of the welfare of each « individual member of the empire. »

bourg et de la république de Pologne, pour favoriser les prétentions du roi de Prusse sur les villes de Thorn et de Dantzick. Mais aussi S. M. I. espère qu'à son tour S. M. prussienne agira près de la Grande-Bretagne et des Etats-Généraux des provinces unies, pour soutenir les modifications que l'Empereur désire apporter à la convention conclue à la Haye, relativement aux affaires de la Belgique (*).

Note du Traducteur.

Nous n'entreprendrons point de concilier le démenti formel contenu dans cette *note*, avec la teneur non

---

(*) Ces articles causèrent un grand mécontentement à plusieurs princes d'Allemagne, et particulièrement à l'électeur de Bavière. Pour calmer toutes les inquiétudes, le ministre de Prusse à Munich déclara par une note officielle : « Que S. M. prussienne avait appris, avec beaucoup de déplaisir, que l'on répandait qu'un « projet d'échange de la Bavière était le résultat de la convention « conclue à Pilnitz, entre l'Empereur et le roi de Prusse; et que « ce bruit commençait à circuler dans l'empire, et à y obtenir « quelque crédit. Que sa majesté regardait comme un devoir de « démentir formellement ce bruit inventé par la malignité; étant « résolue à ne jamais se départir des engagemens qu'elle a pris « dans le traité de paix de Teschen, ni des lois de la confédé- « ration germanique. Qu'en un mot S. M. était certaine que ce « bruit et tous les mensonges du même genre tomberaient d'eux- « mêmes, aussitôt que le public aurait l'assurance que les négo- « ciations, au sujet desquelles on a conçu des alarmes si peu fon- « dées, ont uniquement pour but et pour conditions le maintien « de la constitution germanique, et la prospérité de chacun des « membres de l'empire. »

moins formelle du second article du traité de Pavie. Nous ne rechercherons pas quels prétextes plausibles on pouvait alléguer pour envahir et démembrer la Pologne, quand cet état était en paix avec toute l'Europe, et quand, loin d'attenter *aux droits des souverains légitimes*, il transformait son chef électif en un monarque héréditaire, en assurant, après la mort du roi régnant, la succession au trône à la princesse fille de l'électeur de Saxe et à sa postérité.

Mais nous remarquerons que des puissances avec qui la France était en paix, et avoit même des traités d'alliance, s'unirent pour démembrer notre pays ; et appelant l'Europe entière au partage de ses dépouilles, convinrent de lui enlever, par la force des armes, les Pays-Bas, la Lorraine, l'Alsace, une portion de la Franche-Comté, le Bugey, la Bresse, le pays de Gex et Versoy, le Dauphiné, le Roussillon, le Béarn, la Corse et la partie française de Saint-Domingue.... Et cela, dans le tems que les mêmes puissances, dans des traités *patens*, dans des manifestes et des proclamations répandus avec profusion, et où la religion, la justice, le droit des gens, l'intérêt de l'humanité étaient pris sans cesse à témoin, assuraient à tous les peuples, et répétaient aux Princes français, qu'elle ne songeaient à prendre les armes que, « pour mettre Louis XVI à » portée de consolider dans l'état de la plus parfaite » liberté, les bases d'un gouvernement monarchique » qui s'accordât à la fois avec les droits des souverains » et la prospérité de la France »... Nous remarquerons qu'autant que les conjonctures le permirent, le traité de Pavie eut un commencement d'exécution ;

qu'aux termes du premier article, lorsque Valenciennes capitula, le duc d'Yorck, général de l'armée combinée, prit possession de la ville pour l'*Empereur et Roi*, (for his majesty the Emperor and King *Ibid appendix page* 24); que, dans les articles XVI et XVII de la capitulation, les habitans de Valenciennes furent déjà assimilés aux sujets de l'empereur d'Allemagne; l'article XVI porte qu'ils ne seront astreints au service militaire que, *dans les cas où cette obligation est d'usage dans les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à sa majesté l'Empereur* (« The inhabitants » shall not be obliged to perform any military service, » except in the usual cases in the provinces of his » Majesty the Emperor in the low countries ». *Ibid appendix page* 27): l'article XVII se réfere, dans le même sens, au seizième.

Puisse la leçon du passé, puisse la leçon du présent, n'être point perdues pour l'avenir!

E. S.

TABLE
DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

F.

E.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Z.

FIN.